

LETTRES DE SAINT ANTOINE-MARIE ZACCARIA

Traduction du P. Gérard Daeren

Note préliminaire

Désireux d'offrir à mes confrères d'expression française l'entièreté des Écrits de saint Antoine-Marie Zaccaria, après la traduction des Sermons et des Constitutions de notre saint Fondateur, j'entreprends celle des 11 Lettres qu'il a laissées et celle de la 12e qu'il a écrite pour le compte de la sœur Angélique Paola Antonia Negri.

Je me suis basé sur les éditions suivantes : celle du P. Virginio M. Colciago, Edizione dei Padri Barnabiti, Rome, 1975 et celle du P. Franco M. Monti, aux Éditions La Voce, Milan 1991, qui offre sur une page le texte original de saint Antoine-Marie et en face, la version en italien moderne. J'ai également consulté la traduction du P. Achille M. Desbuquoit, *Lettres et autres écrits de saint Antoine-Marie Zaccaria*, parue aux éditions Dumez-Truwant, Wervicq, 1948. Cette traduction n'était pas destinée au public mais exclusivement à l'usage des Barnabites. Selon le P. Giuseppe M. Cagni, spécialiste des Écrits du saint Fondateur, la traduction du P. Desbuquoit est plutôt libre, surtout celle des passages difficiles. Ce petit volume reste encore accessible à tous. À la différence avec le P. Desbuquoit, sauf pour les personnages les plus connus, j'ai cité toutes les personnes avec leurs nom et prénom en italien ; de même, pour coller plus étroitement au texte, ma traduction sera souvent moins élégante que la sienne.

Pour permettre aux lecteurs de profiter de toute la richesse historique et spirituelle de ces Lettres, je traduirai également les diverses préfaces et introductions ainsi que les commentaires qui figurent dans ces éditions en signalant chaque fois leur provenance.

PRÉSENTATION DES LETTRES

par le P. Virginio M. Colciago

«Convaincu que vous voulez être fidèles au Crucifié, je vous ai écrit cette lettre, non avec la plume mais avec le cœur, et je vous prie de la lire fréquemment ; je vous garantis que si vous en faites l'objet d'une réflexion attentive, elle vaudra pour vous autant qu'un livre capable de vous conduire à une haute perfection ».

Il existe beaucoup de volumineux recueils de lettres de saints : ils font la fortune des historiens qui s'en servent pour reconstruire la biographie du Saint et le bonheur des hagiographes qui y puisent à pleines mains leur doctrine spirituelle.

Pour ne parler que des saints fondateurs ou réformateurs du 16^e siècle, nous avons les volumes des lettres de sainte Thérèse de Jésus (1515-1582) et de celles de saint Jean de la Croix (1542-1591) ; les lettres de saint Ignace de Loyola (1491-1556) - 12 volumes - et de saint François Borgia (1510-1572) ; de saint François de Sales (1567-1622) - 11 volumes - et de sainte Jeanne Françoise de Chantal (1572-1641) ; de saint Jean Calasanzio, fondateur des Scolopes (1557-1648) – 10 volumes – et de saint Jean de Dieu, fondateur des Fatebenefratelli (1495-1440) ; de saint Camille de Lellis (1550-1614), saint Jean Leonardi, fondateurs des Clercs de la Mère de Dieu (1541-1609). Et c'est un beau volume que forment les lettres de saint Gaétan de Thiene, fondateur des Théatins, contemporain de notre Saint et particulièrement proche de lui à beaucoup d'égards, à commencer par leur filiation spirituelle commune vis-à-vis du Père Fra Battista de Crema.

De saint Antoine-Marie, au contraire, fondateur de deux familles religieuses et qui, au jugement de ses contemporains figure comme « un homme de bonnes lettres », nous n'avons seulement que les 11 lettres qui figurent dans ce recueil, parmi les « très nombreuses autres qui se sont perdues ».

Le seul qui ait eu moins de chance, lui aussi son contemporain et presque de la même ville, fondateur de Clercs réguliers (les Somasques), ayant travaillé dans les mêmes terres de Lombardie et de Vénétie, c'est saint Jérôme Miani (1481-1537) : il ne reste de lui que 6 lettres !

Mais nos onze lettres, jusqu'à une date récente, tantôt l'une, tantôt l'autre, et jamais toutes ensemble ni toujours complètes, il fallait aller les rechercher, à cause de leur dispersion, dans les pages des historiens ou des biographes récents. Ce n'est qu'après la réintégration du culte du Bienheureux (13 mai 1890) et peu avant sa canonisation (27 mai 1897) qu'elle furent rassemblées et publiées dans leur ensemble par le P. Ignace Picca dans un modeste volume intitulé « *Écrits choisis : Lettres, Maximes, etc.* (Paris 1894) : mais, comme on le voit, non pas dans le texte original mais dans la traduction française qu'il avait publiée dans le « *Bulletin des Enfants du Sacré-Cœur* » des années 1892 et 1893 ; c'est cette édition que reprit le « *Bollettino degli ascritti al Consorzio – Bulletin des membres de la Société* » de Milan (à partir de février 1901), pour offrir les Lettres aux dévots du Saint, retraduites – hélas – en italien à partir de la traduction française.

Dans le texte original et dans une édition critique, c'est le P. Premoli qui les publia finalement en 1909 dans son petit ouvrage : « *Les lettres et l'esprit religieux de saint Antoine M.Z.* » (Rome, Desclée, 1909).

En 1939, à l'occasion du IV^e Centenaire de la mort du Saint, le P. Salvatore De Ruggiero (qui, à l'occasion de l'année centenaire de la Congrégation, 1933, avait publié pour la première fois les Sermons, en appendice à sa traduction italienne de la *Vie de saint Antoine-Marie Zaccaria* de Guy Chastel) publia à nouveau les Lettres, mois après mois, (de novembre 1938 à novembre 1939)

dans l' « *Eco dei Barnabiti* », « à peine modernisées, un peu dans la graphie et dans quelques expressions, étant sauvées la substance et, quand c'était possible, même l'expression originale » ; il fit précéder chaque Lettre d'une sobre présentation (occasion de la publication de la Lettre et son sujet) en l'accompagnant d'un précieux commentaire ascétique dû au vénéré P. Carlo Raffaelli (*La pensée de saint Antoine M.Z. dans la lettre précédente*).

En français, c'est le beau petit volume du P. Achille Desbuquoit qui les rassembla à nouveau (*Lettres et autres écrits de saint Antoine-Marie Zaccaria*, pp. 142, Wervicq, 1948). L'auteur signalait que cette édition n'était pas destinée au public mais à l'usage exclusif de nos religieux. Pourtant, tant la préface, pleine d'enthousiasme de la fervente âme paulinienne qu'était le P. Desbuquoit, que l'originalité de sa traduction ne méritaient pas les limites que le Père s'était imposées : « Rééditer simplement la traduction du P. Pica, même sur un papier plus beau, ne nous parut pas suffisant... Pourquoi ne pas frapper "en beaux louis sonnants et trébuchants" le lingot précieux, mais un peu lourd que nous possédons... Il est vrai que saint Antoine-Marie, pas plus que saint Paul, ne se souciait guère de la forme. Ses lettres étaient écrites, non seulement dans le style le plus simple, mais dans le dialecte populaire de la région. Et c'était fort bien ainsi pour ses contemporains et destinataires. Mais pour nous, qui nous laissons si facilement arrêter et distraire par la rudesse du style et l'enchevêtrement des phrases, il est certainement préférable de les présenter non seulement sous une forme plus correcte, mais de détacher autant que possible les pensées (allant à la ligne chaque fois que le sens le permettait raisonnablement et en numérotant les alinéas – note du P. Colciago) pour pouvoir mieux les méditer dans notre oraison. Car, comme nous l'avons déjà dit, c'est bien un livre de méditation que nous voudrions faire de ces pages ». (*Préface du P. Desbuquoit*, p. 13).

L'édition du P. Premoli est restée unique, en volume et dans le texte original, jusqu'à la « *Primavera barnabita* » parue dans l'été 1949 par les soins des étudiants du « Saint Paul » de Florence, durant leurs vacances à l'Eremo de Bologne. Cette dernière édition a revu le jour en avril 1951 à l'occasion de la « Première semaine de spiritualité barnabitique » promue par les étudiants en théologie de Rome. Elle a aussitôt fleuri à Bologne dans la « *Collana de Spiritualita Barnabitica – Recueil de spiritualité barnabitique* », modeste dans ses dimensions mais valant de l'or, dans laquelle *Les Lettres* du saint Fondateur portent le n° 1.

Onze seulement, en effet. Avec une grande attention, on y ajoute une douzième, qui n'est pas une lettre du Saint, mais qui est écrite de sa main, au nom de l'Angélique Paola Antonietta Negri. Peut-être aussi, une autre ; dans les Archives générales de Rome, avec une persévérance aussi illogique que pleine d'espérance, - qui sait?-, de quelque heureuse découverte, dans le même petit coffret qui contient les autographes du Saint, on garde toujours un certain long post-scriptum, que sa feuille de garde indique comme « douteux » mais qui n'est certainement pas du Saint : ni le texte ni l'écriture, bien qu'elle lui soit contemporaine et ressemblante. Toutefois, on y parle d'une lettre que « le Père Messire Don Antoine-Marie » a écrite à Messire Don Ludovico (qui aura sans doute été le chapelain pendant une absence d'Antoine-Marie et de la Comtesse Torelli), lui signalant les plaintes d'un certain Adriano (probablement un domestique de la Comtesse) concernant le traitement qu'on lui aurait réservé : « En plus du pain, il faut quelque chose, et il ne faut pas manger seulement du pain et des oignons... ». Celui qui écrit doit être lui aussi un familier de la Comtesse ; en adressant à celle-ci son post-scriptum, il lui explique l'absurdité de ces récriminations, regrettant qu'on leur ait donné un crédit, et il les renvoie à leur auteur en accusant à son tour les bizarreries de son compagnon¹.

1 Dans le post-scriptum, on parle d'« une petite chambre de Messire Don Antoine-Marie », où Adrien est allé se cacher et s'enfermer. Cela veut donc dire qu'au Château le saint chapelain avait une pièce qui lui était réservée. À noter aussi les deux femmes qui sont citées et qui pourraient être celles qu'on retrouve dans les lettres du Saint : madame *Francesca* de la première lettre et, mais c'est plus douteux, *Zohana* (Giovanna, qui semble être la cuisinière

Soit. Mais notre désappointement vient surtout du Saint lui-même quand, et à plusieurs reprises, il fait allusion à des lettres que nous n'avons pas (par exemple, dans la lettre IV il parle « des lettres que je vous écris », etc.). Nous ne pouvons pas nous consoler à la pensée que le même sort a été réservé à la fameuse « lettre accompagnée d'abondantes larmes » que saint Paul dit aux Corinthiens leur avoir écrite (2 Co 2, 2-9) mais que les Corinthiens ne nous ont pas conservée.

Quelqu'un ose encore espérer en retrouver d'autres en fouillant dans les dossiers les plus négligés des Archives communales de Milan, de Crémone et de Guastalla où, en réalité, la signature autographe de Zaccaria revient de très nombreuses fois, comme Procureur de la Comtesse ou pour d'autres affaires. Mais pour nous, qui venons après tant de fouilles désordonnées dans ces archives ou tant de transferts dus aux français et aux italiens à la fin du 18^e siècle et au 19^e, il ne sera pas facile d'avoir de meilleurs résultats que les Pères Barelli Enrico, Angelo et Pietro Cortenovis qui y ont travaillé avec une attention et un soin à la hauteur de l'importance du motif qui les poussait : la reprise de la cause de Béatification, basée sur des documents historiques. Ni plus facile de recueillir plus d'informations qu'un homme renommé et aussi connu des Barnabites que leurs propres historiens, le chanoine Gaetano Bugati, Pro-Préfet de la bibliothèque ambrosienne et témoin principal lors du Procès apostolique de 1809². Dans ses très patientes et expertes recherches dans les protocoles notariaux et autres dépôts d'archives des villes nommées plus haut, il a réussi à découvrir et à lire plus de 150 « actes » authentiques, « et sûrs, sans contestation possible » ; ils sont surtout précieux pour fixer et enrichir la chronologie d'Antoine-Marie et pour valider l'exactitude et l'autorité des anciens historiens qui ont traité de la vie et des vertus du Saint.

* * *

Les Lettres vont du 31 mai 1530, quand Antoine-Marie avait déjà 27 ans accomplis, au 20 juin 1539, c'est-à-dire 15 jours avant sa mort.

Parmi toutes ces lettres, la dernière est la plus belle, pour la tendresse qui l'anime, du début à la fin, d'une émouvante, chaude et très humaine amitié, et aussi d'un ardent désir de la plus parfaite sainteté de ses amis. Je ne sais à quoi il pensait, mais nous, nous pensons à un aigle qui a les yeux fixés sur le soleil et qui est près d'être englouti par sa flamme ardente.

Pourtant, elle aussi est une lettre de réponse, comme au moins la troisième et la dixième. Par cette remarque, nous voulons dire que le Saint ne les a pas écrites avec le dessein de traiter d'un sujet spirituel que ses destinataires pourraient méditer, mais poussé par quelques circonstance particulière et concrète : il s'adresse à des personnes précises, pour répondre à une de leurs questions personnelles ou pour leur être proche dans quelque difficulté particulière.

Il en va de même quand, dans le corps de sa lettre, ou même au début, il lui arrive de s'étendre sur un sujet général auquel l'épisode particulier est lié ou pourrait l'être : ainsi, par exemple, dans la deuxième lettre où le retard de ses compagnons pour l'impression d'un certain livre ou pour secourir ce pauvre Giovan Gerolamo, le pousse à faire un long discours sur l'irrésolution qui est l'effet et la cause de la tiédeur. Ou dans la troisième : dans sa réponse à l'avocat Magni qui lui demande comment faire pour prier sans cesse malgré la masse de travail qui l'occupe du matin au soir. C'est encore plus évident dans la neuvième : il saisit l'occasion de la fête de saint Barnabé pour parler (ou mettre en garde ?) avec la Mère Maîtresse et ses Angéliques de certaines formes trop singulières de sainteté. Les Lettres vont du 31 mai 1530, quand Antoine-Marie avait déjà 27 ans

et la gardienne du magasin du Château car Adrien l'accuse de ne pas lui avoir donné de viande) de la Lettre VI.

2 Ses dépositions au Procès apostolique, dans les gros volumes manuscrits de la « Copie publique », conservés dans les Archives générales de Rome, vont de la page 746 à la page 1187, recto-verso, ce qui veut dire en tout 880 pages.

accomplis, au 20 juin 1539, c'est-à-dire 15 jours avant sa mort.

Vues ainsi, les lettres de notre Saint ne sont pas des lettres spirituelles au sens littéraire habituel, comme le sont par, exemple, les « *Lettres spirituelles* » de Besozzi-Negri, que nous aurons l'occasion de rencontrer. Et pourtant, elles sont aussi spirituelles que les autres, dans la pleine acception du terme.

On a dit, je ne sais plus où, que saint Antoine-Marie avait le projet d'écrire un livre sur saint Paul. Quelle perte irréparable ! Mais il n'avait pas le temps d'écrire et il trouvait difficilement le temps de répondre. Il s'en excuse lui-même deux ou trois fois, attribuant la cause à la fatigue, lui qui s'est toujours accusé de négligence !... Une fatigue à laquelle il succombera bientôt.

En somme, pas de correspondance de Zaccaria. Et donc, pas de reconstruction possible de sa vie à partir des lettres.

Il nous reste toutefois la possibilité de les lire dans le contexte de sa vie déjà connue par d'autres sources : en d'autres termes, rapportées au jour et à l'endroit où elles furent écrites, où elle furent lues, replacées dans les circonstances qui les ont suggérées ou provoquées.

C'est précisément ce que nous avons voulu faire dans les *Notes* que nous avons annexées aux Lettres.

Mais, avant de terminer, voici encore quelques réflexions, importantes, que nous recopions de la déposition de Bugatti dont nous avons parlé plus haut :

« Il transparaît (dans les lettres et dans tous les écrits) un esprit vraiment apostolique et une certaine science qui lui est particulière, dont on peut dire qu'elle est la vraie science des saints.

« Voilà le jugement qu'a porté sur ces lettres l'évêque de Novare, Carlo Bascapé, homme aussi pieux que savant, dans son travail manuscrit « *Des débuts spirituels des trois Pères* » : " Les lettres d'exhortation qu'il écrivait à ses confrères ou à d'autres personnes semblent avoir un je ne sais quoi de l'efficacité paulinienne (Gabuzio emploie presque les mêmes mots : Un je ne sais quoi de l'esprit des apôtres) ".

« Ceci est d'autant plus étonnant que ces lettres ont été écrites d'un seul jet et n'ont rien d'étudié.

« Quant à l'expression italienne, on ne doit pas s'étonner qu'elle soit négligée, puisque ce défaut (si à cette époque on pouvait appeler cela un défaut) est commun aux écrivains lombards ayant vécu dans la première moitié du 16^e siècle ; très rares sont ceux qui ont cultivé la langue toscane, tandis que tous les autres, se contentant d'étudier avec effort le latin et le grec, langues qui, à elles seules, étaient l'objet des études des Belles-Lettres, gardaient dans leur correspondance particulière, les mêmes idiotismes (c'est-à-dire les expressions particulières à une région, presque un patois, ndt.) que ceux qu'employait le peuple ».

N'écrivaient pas mieux que lui, pour ne citer que deux contemporains et presque de la même région, Fra Battista et saint Gaétan de Thiene, lui aussi diplômé à Padoue, dans la faculté de Droit. D'autres personnes n'écrivaient pas non plus de façon très différente, même si, quand elles employaient la langue de Cicéron, elles étaient capables de dicter des ouvrages en beau latin classique et dignes de ce siècle d'or, telles les *Constitutions* dues au P. Bascapé ou l'*Histoire des Clercs*, etc. du P. Gabuzio.

Les « bonnes lettres », à cette époque et, plus encore, en Lombardie, étaient le latin et le grec que les jeunes étudiaient à l'Université. À ce sujet, c'est à juste titre que Bugatti, encore lui, observe que notre Saint écrit en lettres grecques le signe de dévotion qu'il emploie dans tous ses écrits : IC +XC.

« Effectivement, il n'y a rien de moins littéraire que ces pages, jaillies du cœur d'un Apôtre fou d'amour pour le Crucifié ; d'un Fondateur préoccupé du bien-être spirituel et matériel de ses fils ; d'un Saint qui, dans chaque ligne, met à nu son vif désir spirituel et fait tout déboucher en Dieu

au point qu'aucune de ses lettres ne traitait que problèmes matériels.

« Toutefois, ce style incorrect saisit plus le lecteur que les meilleures pages de notre littérature. Qu'on pense à la lettre aux époux Omodei : en elle court un torrent de feu qui emporte toute chose et donne à l'âme des vibrations telles qu'aucune autre lecture, à part l'Évangile, n'est capable de provoquer à ce point »³.

Retournons à Bugatti :

« ...Deux autres réflexions qui ne sont pas inutiles :

a) à l'époque de Zaccaria, très rares étaient les livres ascétiques méritant d'être appelés excellents dans ce domaine [la spiritualité], tandis qu'après sa mort, ils se sont multipliés sans mesure : voilà pourquoi on ne peut soupçonner Antoine-Marie d'avoir puisé servilement dans ces ouvrages les sages enseignements dont sont remplis ses écrits spirituels ;

b) de cette science singulière qu'on appelle science des saints, il se montra doué non seulement dans les dernières années de sa vie, durant lesquelles il aurait pu l'apprendre de sa longue expérience de la direction des âmes, mais dès les premières années de son Sacerdoce, si ce n'est peut-être même avant (s'il est vrai qu'il avait prononcé ses Discours qui nous sont restés alors qu'il était encore laïc, dans l'église de Saint-Vital). Ce qui met ce point en lumière, c'est spécialement la lettre qu'il écrivit à Carlo Magni dès le mois de juillet 1531, et plus encore, celle qu'il écrivit en janvier de la même année à messieurs Morigia et Ferrari, alors simples gentils-hommes laïcs, pour qu'ils l'aident sans hésitation à réaliser les saints projets qu'ils avaient conçus avec lui quelques mois auparavant, à Milan, pour la gloire de Dieu et le salut du prochain ».

P. Virginio M. Colciago

3 Extrait de la « Préface » du P. Giuseppe Cagni aux *Lettres*, dans la *Collana di Spiritualità Barnabittica*, Bologne, 1952.

PRÉSENTATION par le P. Antonio M. Gentili⁴

des LETTRES de S.A.M.Z publiées en italien moderne par le P. Franco M. MONTI

« Ne lisez pas les vies des saints. La plupart sont très mal écrites et font naître des conceptions tellement erronées de la sainteté ! Lisez plutôt les écrits des saints et surtout leurs lettres. C'est là qu'ils révèlent leurs pensées intimes ». Cette pensée de Pollien (célèbre en son temps par son livre *La vie intérieure simplifiée*) m'avait frappé et je la trouve bien adaptée au petit livre des Lettres de saint Antoine-Marie Zaccaria (1502-1539).

Parmi les écrits du Saint, ses lettres sont les textes les plus connus et qui furent le plus souvent édités. Exception faite de l'utilisation qu'en firent les historiens pour reconstruire les origines des Trois Collèges institués par Antoine-Marie, il faudra attendre l'année 1697 – le Fondateur était mort environ 160 avant – pour voir éditée une de ses lettres, la dernière qu'il ait écrite, adressée aux époux Omodei. Après un nouvel intervalle de plusieurs siècles, nous arrivons à l'année 1909, où l'historien barnabite Orazio Premoli publie les 11 lettres de Zaccaria. Le petit volume était dédié au P. Ignazio Pica ancien général des Barnabites, à l'occasion de ses 50 ans de sacerdoce. Ce n'est pas sans raison. En effet, le P. Pica avait précédé Premoli de 15 ans, publiant en français, même si ce n'est pas intégralement, les 11 lettres, d'abord une par une dans le *Bulletin* du Tiers Ordre barnabitique (1892-93) puis dans un volume édité à Paris en 1894.

Lors du 450^e anniversaire de la naissance d'Antoine-Marie – nous sommes en 1952 – naît , et c'est le cas d'employer ce terme, l'édition rigoureusement reconstruite sur les originaux (4 sont autographes et 7 venant de copies très anciennes). L'édition bolognaise de 1952, aux soins du P. Giuseppe Cagni, reproduisait en appendice la lettre autographe de Zaccaria écrite au nom de la sœur angélique Paola Antonia Negri, la « mère et guide » des Collèges pauliniens. Elle avait déjà signé trois lettres de Zaccaria (datant toutes trois vraisemblablement de 1538) avec le sigle A.P.A. que nous retrouverons apposé à pas moins de 138 missives qui, à partir de celle dont nous parlons, embrassent environ trois lustres, jusqu'en 1551.

L'édition des Écrits préparée en 1975 par le P. Virgino Colciago étant pratiquement épuisée, dans laquelle il avait réservé aux *Lettres* une attention particulière par 100 pages d'un ample commentaire, voici qu'est présentée à nouveau l'entièreté de la correspondance d'Antoine-M. Zaccaria. Elle semble confirmer à nouveau quelques données historiques : la première lettre imprimée fut bien celle adressée aux laïcs du Troisième Collège. Et sur les pages du bulletin d'information du Troisième Collège fut publié pour la première fois l'ensemble des lettres écrites par Zaccaria. Le présent volume reprend lui aussi le texte des lettres déjà publiées une à la fois dans « *Figlioli e Piante di Paolo – Fils et Plantes de saint Paul* » où le P. Franco Monti a offert un peu à la fois aux Laïcs de saint Paul le message d'Antoine-Marie, traduit et interprété en langage courant. Puisque c'est précisément la caractéristique de la présente édition, qui ne veut d'ailleurs pas priver le lecteur d'une constante confrontation avec le texte original, et si est vraie l'affirmation du Fondateur, à savoir qu'il n'avait « écrit aucune parole qui ne contiennent un je ne sais quoi...Si vous le trouvez – ajoute-t-il – je pense que cela vous sera très utile et de grand profit » (XI).

4 Les chiffres romains entre parenthèses renvoient aux LETTRES

L'aventure de la sainteté

Ouvrons donc notre livre. Il nous offre le tableau d'une aventure singulière : l'aventure de la sainteté et d'une sainteté en acte. Nous venons saisir le reflet de la plus intense et active décennie de la vie d'un jeune prêtre lombard du 16^e siècle. Cette décennie est comme inscrite entre deux "exodes" : son départ de Crémone, sa ville natale, pour Milan, dans l'automne de l'année 1530, et le départ de cette vie, le 5 juillet 1539. Vraiment, onze lettres, en moyenne une par an, sont bien peu de chose. Si, de plus, nous pensons que trois lettres, son « testament spirituel », ont été écrites durant les quinze derniers jours de sa vie, nous ne nous étonnons pas que sa correspondance connaisse de longs intervalles et de longs silences : deux ans et demi entre 1531 et 1534, et presque trois ans et demi entre 1534 et 1537. De nombreuses lettres se sont perdues et nous manquent aussi les réponses. Mais, malgré leur caractère si fragmentaire, de ces pages que le temps n'a pas effacées émerge clairement une personnalité fascinante, dont nous saisissons l'évolution intérieure, comme si nous ouvrons une fenêtre sur l'âme du Saint.

Ses premiers pas dans « la voie de Dieu » semblent timides et embarrassés. Antoine-Marie se reconnaît ouvertement irrésolu, incapable de prendre une décision, peureux et négligent. Il découvre en lui cette « tiédeur » que reprochait tellement son père spirituel, le dominicain Fra Battista Carioni da Crema, et dont il sait qu'elle est « absolument contraire à la voie de Dieu » (II). « Mes affaires traînent », confesse-t-il. Mais il a découvert la volonté de Dieu et il veut s'y conformer « coûte que coûte, dussé-je en mourir » (I). Il est convaincu que « l'impossible devient très facile » si nous garantissons aux dons de Dieu notre réponse active. Et Antoine-Marie s'exprime par une trilogie qui traduit bien sa vision dynamique de la vie chrétienne : activité, promptitude, exercice (III). Il est conscient qu'il s'agit de restituer à Dieu, opportunément « augmentés », les dons qu'il nous a faits (XI). Le dynamisme intérieur de la vie chrétienne ressort dans le vocabulaire de Zaccaria : il s'agit de courir, de déployer ses bannières, de construire, de gagner, d'extirper, de vaincre, d'engendrer, de s'exercer et surtout de grandir. De grandir vers la plus haute perfection, de grandir de jour en jour, de grandir continuellement, de grandir dans les vertus, de façon que, passant d'une vertu à une autre, on arrive au plus haut sommet de la vertu.

Ce que Antoine-Marie exige de lui-même et des autres, c'est un esprit résolu, la promptitude et le zèle. Et après avoir pris à témoin les Évangiles, il conclut, dans la lettre aux "co-fondateurs" : « Ceux qui aiment vraiment le Christ ont toujours été fervents et diligents et non point négligents, à notre honte » (II). Il s'agit de suivre « l'instinct de l'Esprit » puisque c'est « l'Esprit qui pénètre aussitôt les profondeurs du problème » et, grâce à son conseil, il ne nous laisse pas nous tromper et nous enseigne en tout, comme Zaccaria le rappelle à ses « divines filles », les Angéliques (V). Sur ces bases, Antoine-Marie met au point une « stratégie spirituelle » précise. Cette expression pourra faire faire la grimace à beaucoup d'entre nous, hommes modernes, qui avons élevé la spontanéité au rang de critère inspirateur de notre vie spirituelle elle-même, allant jusqu'à prétendre jouir de motions imprévisibles et gratuites de l'Esprit. Il est vrai que Zaccaria lui-même, sollicité par Carlo Magni pour lui indiquer un plan de vie intérieure, semble se défendre : je dois apprendre moi-même du Crucifié ce que je voudrais vous enseigner par la suite. Mon diagnostic est toujours dépendant de mon « intelligence grossière », d'une compréhension rudimentaire. Mais il ajoute : comme vous me contraignez à me prononcer, « malgré mon embarras, je balbutierai ce que je suis incapable de vous dire clairement (III).

La « voie de Dieu », qui concrètement sera la « voie de la Croix » (IV) – ce n'est pas pour rien que les références au Crucifié sont très fréquentes dans sa correspondance – s'articule fondamentalement en deux engagements :

1. Arriver à *une prière incessante*, en élevant fréquemment son esprit vers Dieu, avec la

même attitude amoureuse que celle avec laquelle on s'adresse à un ami particulièrement cher (III, XI). C'est ce qu'enseignait Antoine-Marie aux membres du groupe de l'Amitié (les .A.) ainsi qu'aux « mariés de saint Paul » ; en d'autres termes à ce « premier collègue » né à Crémone et qui allait se transformer en « troisième collègue » à Milan, après la fondation des Barnabites et des Angéliques.

2. Mettre au point un *chemin ascétique d'affranchissement progressif* de ce qui n'est pas authentique en nous et de nos esclavages intérieurs, frappant à la racine les tendances défectueuses de notre caractère et de notre comportement, tout en cultivant attentivement en même temps nos vertus. C'est dans ce sens que Zaccaria écrit aux responsables déjà cités des groupes de laïcs (Carlo Magni et les époux Omodei), ainsi qu'aux Angéliques. Que l'ascèse proposée par le Fondateur soit une ascèse qui ne mortifie pas mais qui transfigure, nous pouvons le déduire de ce qu'il écrit aux Angéliques. Il dit : quand je viendrai, je devrai constater que vous avez fait des progrès, rivalisant les unes avec les autres. Et pour que ce ne soit pas des paroles en l'air, Antoine-Marie donne des exemples, citant une succession pressante d'une douzaine de cas, pour enfin conclure : vous aurez « tellement » fait de progrès « qu'en vérité je pourrai vous retrouver remplies de l'Esprit Saint ». Son rôle n'est pas seulement orienté à donner de la solidité à l'homme intérieur, mais il le dispose à témoigner du Christ, une fois qu'on est devenu ses parfaits imitateurs.

Avec ceci, Zaccaria semble nous rappeler, dans la ligne d'un enseignement classique de la spiritualité, que *le travail sur soi-même* déborde nécessairement sur *une action au bénéfice des autres* ; pour cette raison, l'homme intérieur est nécessairement un homme apostolique et missionnaire. Plus que toute autre chose, c'est ce que rappelle Antoine-Marie quand il incite les cofondateurs à se débarrasser de toute négligence et à donner vie aux nouveaux instituts ; si nous voulons « courir comme des fous vers Dieu », nous devons pour cette raison courir également comme des fous vers le prochain qui « nous offre le moyen de donner ce que nous ne pouvons pas donner à Dieu » (II).

Pour éviter toute équivoque, Antoine-Marie affirme avec une absolue clarté *la non-identité entre « homme bon » et « bon chrétien »*. Il en parle à Carlo Magni. Dans un contexte de décadence morale diffuse à cause de l'écroulement de ce qu'on appelle « les évidences éthiques », nous serions tentés de croire que l'aspect spécifique du chrétien consiste précisément dans le fait d'être un brave homme. Pas du tout, réplique le Saint. En tout chrétien doit exister sans aucun doute un brave homme, mais aussi beaucoup plus, du moment que le chrétien vise l'extraordinaire ou, dans le langage de Zaccaria, à devenir autre que ce qu'il est : « Vous deviendrez un autre que ce que vous êtes », c'est-à-dire un chrétien authentique « tel que le Christ désire que vous soyez et tel qu'il vous a appelé à devenir » (III).

Aux conseils qu'il donne à ses disciples, Zaccaria ajoute une efficacité particulière : il invite à « observer ce qu'il a écrit et à le lire non seulement en paroles mais par les faits » (à Carlo Magni, III). Aux époux Omodei, il recommande de lire souvent, et même chaque semaine, la lettre qu'il leur a envoyée et, « s'ils la mettent en pratique en même temps que le livre de la douce mémoire de la Croix du Christ », elle les conduira à « une haute perfection ».

Stratégie apostolique

À la lumière de ce que nous avons dit, nous pouvons désormais voir Antoine-Marie à l'œuvre. Nous nous rendons compte, tout d'abord, de sa vie mouvementée. Quand il n'est pas à Milan, il se trouve à Crémone, sa ville natale (quatre lettres partent de là) ou à Guastalla (d'où il a envoyé cinq lettres ; de l'une d'elles, nous n'avons pas conservé l'indication du lieu, même si elle nous semble avoir été envoyée de Guastalla, tandis que celle adressée à Carlo Magni a été envoyée

de Milan). Les destinataires en sont, outre son père spirituel (I), les membres des Trois Collèges, à l'exception de deux billets (IV, VIII) adressés à deux laïcs liés respectivement aux familles Zaccaria et Torelli. En référence au *Premier Collège*, les Barnabites, nous conservons la lettre que nous pourrions appeler une « convocation » adressée à Bartolomeo Ferrari et Giacomo Antonio Morigia (II), invités à mettre en œuvre le projet rêvé : « À qui écris-je ? À ceux qui agissent et ne se contentent pas de paroles... ». Une autre lettre (VII) peut être regardée comme « la première lettre circulaire à la Congrégation », puisqu'elle est adressée « aux Fils de Paul Apôtre ». Sont nommés explicitement le P. Morigia, supérieur canonique, (tandis qu'Antoine-Marie était considéré comme le « leader » et appelé « le majeur ») et le P. Battista Soresina, le vicaire. Celui-ci recevra sept mois plus tard un écrit empreint, plus que tout autre, de tristesse (X). Puisque Antoine-Marie lui « a confié tout ce Trésor » qu'il avait en mains...la conduite ambiguë de Soresina se révèle absolument inacceptable.

Deux lettres sont adressées aux *Angéliques*. La première (V), citée plus souvent, a été écrite la veille de la première mission des pauliniens, commencée à Venise au début de juillet 1537. La seconde (IX) est adressée à la Mère maîtresse, l'Angélique Paola Antonio « avec ses filles obéissantes dans le Christ », les novices.

Aux *Laïcs*, comme nous l'avons dit plus haut, sont adressées deux lettres. L'une (III) concerne très probablement le responsable du groupe crémonais de l'*Amitié*, désormais privé de son guide, Zaccaria, parti à Milan. L'autre (XI) est adressée aux époux Bernardo et Laura Omodei, deux figures de premier plan dans le Troisième Collège des *Mariés de saint Paul*.

Enfin, une dernière lettre (VI) est envoyée, un an après l'ouverture de la mission à Vicence, aux trois *Collèges pauliniens* diversement engagés dans cette ville, sous la conduite de Bartolomeo Ferrari. Cette lettre nous offre des vues nullement négligeables sur la « stratégie pastorale » des instituts fondés par Zaccaria : ils travaillaient parmi les milieux influents pour atteindre ainsi toutes les couches de la population. Ils visaient à réformer les monastères : on cite celui des Converties et celui des Sylvestrines : les premières habitaient le monastère de sainte Marie-Madeleine tandis que les secondes formaient une branche de l'Ordre des Bénédictines et leur couvent se trouvait aux environs de l'église Saint-Sylvestre. Ils considéraient comme une arme particulièrement efficace les Quarante-Heures promues spécialement par une singulière figure de travailleur évangélique : fra Bono, ermite devenu apôtre. Cette lettre invite les missionnaires, hommes et femmes, à construire leur édifice « sur les fondations de Paul » et à se mesurer avec la Croix. C'est en fait le Crucifié qui « précède et accompagne » non seulement les paroles mais même les intentions des Pauliniens et se montre « large » en bénédictions et en grâces.

Antoine-Marie est conscient d'avoir reçu *un grand héritage* et de devoir accomplir *une grande mission*. L'héritage se rattache au « désir de Paul et à sa vie » : le mystère du Christ crucifié, comme Fra Battista le lui avait inculqué, au point que les Pauliniens rendront fécond son héritage - dans la terminologie de Zaccaria : ils mettront au monde ses fruits - « en portant et en mangeant continuellement des croix » (VII). En fait, ce sera le Crucifié lui-même qui mènera à son terme un dessein qui dépasse infiniment les possibilités humaines, aussi généreuses soient-elles (c'est ce qu'il écrit à Giovan Giacomo Piccinini le lendemain de la mort du frère dominicain).

Quant à la grande mission, Zaccaria rappelle « les promesses faites à divers saints et saintes concernant ce divin renouvellement » (VII) du monde chrétien. Des promesses qui doivent « toutes » s'accomplir chez les fils et les filles « de notre divin père ». Le Saint fait allusion particulièrement à deux oracles, respectivement celui de la vénérable Arcangela Panigarola (+ 1525) qui eut la vision des Trois Collèges issus du groupe milanais de l'Éternelle Sagesse, et celui du bienheureux Amedeo Menez di Silva (+ 1484) qui prédit la naissance du monastère des Angéliques aux environs de Sainte-Euphémie.

La réalisation d'un programme aussi vaste et difficile exigeait des pauliniens *une triple résolution* : une adhésion inconditionnelle au Crucifié, au point d'être crucifiés avec le Christ et d'atteindre « sur la croix humiliante » cette parfaite pacification intérieure qui fait d'eux des instruments efficaces du témoignage et de l'annonce de l'Évangile ; une abnégation totale de soi et un engagement apostolique éclairé (V). Ne pas suivre ce programme les exposerait à l'infidélité et à la stérilité. Zaccaria est mordant quand il parle de « fils dégénérés et peu légitimes » (X) et de filles « bâtardes et mules » (V). Donc, s'il intervient avec une grande décision pour affronter et régler les problèmes internes de ses instituts (« ...la confusion de notre maison, où il n'y a rien qui ne soit en désordre », VII), c'est pour inculquer un esprit surnaturel (la fameuse « obéissance noble » qui s'attache à l'intention des fondateurs, X), « une simplicité chrétienne », telle qu'elle est définie dans les *Constitutions* (qui, avec les *Sermons*, constituent la trilogie des œuvres de Zaccaria), une humilité « profonde » (VII, X), une aspiration à la perfection : « Que gagnerez-vous si vous n'atteignez pas le sommet de votre progrès spirituel ? » (X).

* * * *

Il ne faut donc nullement s'étonner si un homme aux prises avec un ensemble d'initiatives aussi audacieuses et complexes se soit plaint plusieurs fois de son « épuisement » (VI, XI) et ait succombé sur la brèche, faisant coïncider sa mort avec la totale immolation de soi au service de la cause qu'il avait servie et poursuivie avec ténacité : « Je suis prêt à verser mon sang pour vous... », écrit-il quinze jours avant sa mort ; mais il ajoute aussitôt : « pourvu que vous accomplissiez cela ». Réapparaît ainsi son caractère volontaire, qu'il n'avait pas hérité mais acquis, dans l'élan spirituel et apostolique de celui qui est disposé à payer de sa propre vie – dussé-je en mourir – pourvu qu'il puisse extirper « la mauvaise racine » des éléments négatifs qui nous paralysent, de façon à ne plus rencontrer d'obstacles dans la course folle inspirée par l'amour qui nous conduit vers nos frères et nous livre à Dieu, dans un unique élan d'ardeur évangélique : « Allons ! Fils et Plantes de Paul, élargissez vos cœurs, car les cœurs de ceux qui vous ont plantés et vous cultivent sont plus larges que la mer. Ne soyez pas inférieurs à la vocation qui vous a été donnée » (VII).

* * * *

Ces notes d'introduction paraîtront peut-être hermétiques à celui qui serait dans la situation de rencontrer pour la première fois le monde varié de Zaccaria, son esprit et son œuvre. Mais une fois qu'il aura médité ces *Lettres* comme si elles lui étaient adressées personnellement, celui qui aura la chance de prendre du temps pour lire les pages de ce livre, de « penser et repenser » aux multiples enseignements qu'elles contiennent, celui-là pourra revenir sur ce que nous avons dit plus haut et saisir plus clairement les lignes maîtresses d'un édifice dont la solidité défie les siècles.

Antonio M. Gentili.

(extrait de « Le Lettere », ouvrage publié par le P. Franco M. Monti, pp. 9-18)

LETTRE I

Crémone, 31 mai 1530

Au Révérend Père Fra Battista da Crema
de l'Ordre des Prêcheurs de S. Dominique
mon très vénéré Père dans le Christ.
À Milan.

Introduction du P. Monti

La correspondance d'Antoine-Marie commence par une brève lettre à son « saint », son guide spirituel, le dominicain fra Battista da Crema.

C'est lui probablement qui a poussé Zaccaria à devenir prêtre (1528) ; c'est avec lui que mûrit, dans son ardeur pour la réforme des mœurs, la décision stratégique de se déplacer de Crémone à Milan, où l'on peut respirer plus largement l'atmosphère du renouveau et où sont actifs des groupes de spiritualité, comme celui de l'Éternelle Sagesse près du couvent des Augustiniennes de Sainte-Marthe ou celui de la Sainte Couronne près de l'église du Saint-Sépulcre.

Rares sont les expressions qui concernent le rapport personnel existant entre ces deux hommes de Dieu. Antoine-Marie sait qu'il a en fra Battista son « saint », son intercesseur auprès de Dieu, même s'il est physiquement loin de lui, même s'il le souhaiterait moins avare de correspondance. Il l'excuse parce que, chez un septuagénaire, on peut présumer des problèmes de santé et parce qu'il sait que le dominicain n'est pas encore sorti des nombreuses épreuves qui lui viennent de ses supérieurs et du Saint-Siège.

Reconnaissant envers celui qui l'a conduit par la main dans ses choix de vie, il est capable de donner en retour, en encourageant son « Ananie », dont il connaît les épreuves : qu'il fasse la volonté de Dieu, coûte que coûte. Il trouvera en lui un compagnon de cordée.

À l'école de saint Paul, on ne peut pas ne pas apprendre la leçon sur l'édification mutuelle pour sortir des découragements, des hésitations, des débordements d'orgueil.

* * * *

Lettre I

Révérend Père en Jésus Christ,

Béni soit la miséricorde de Dieu qui ne me traite pas comme je le mérite et ne me met à l'épreuve qu'en partie, au point que je n'en rende à peine compte à cause de ma fâcheuse insensibilité, à laquelle madame Francesca faisait allusion lors de nos voyages à cheval.

Je parle ainsi parce que ç'aurait été un grand réconfort pour moi de recevoir une lettre de vous. Mais, soit parce que vous avez des problèmes de santé, comme je puis facilement le penser, ou pour quelque autre bonne raison, vous ne m'avez pas écrit un mot. Que votre Paternité se conforme à la volonté de Dieu : moi, de mon côté, je veux coûte que coûte, dussé-je en mourir, m'y conformer.

Dans mon affaire avec M. Gerolamo, s'est présentée une « petite chose » que le porteur de la présente, M. Benedetto Romani, vous exposera de vive voix. Je ne vous en parle pas ici car il est

compliqué de le faire par écrit et il faudrait citer beaucoup de textes. Benedetto vous en parlera lui-même. À vrai dire, je souhaiterais que vous puissiez arranger au mieux cette affaire. Je vous laisse le soin de me tenir au courant sur ce point ou sur un autre.

Quant à notre illustre Comtesse Ludovica Torelli et dame Francesca, je suis prêt à les excuser si elles ne m'écrivent pas, car je pense qu'elles doivent être très occupées. De leur côté, elles voudront bien m'excuser car je suis accablé de travail. Veuillez me recommander à leurs prières.

Le porteur de la présente m'a exposé en partie sa manière de voir et il dit connaître un peu votre Paternité. Je vous le recommande vivement : il me semble être une personne bonne et simple, avec un cœur droit et craignant Dieu. Il sera tout à vos ordres et il ne vous décevra pas car je le trouve obéissant et du nombre de ceux qu'on appelle des (...) ⁵ tant dans leurs actes que dans leurs paroles et leur langue. Vous aurez l'occasion de le connaître mieux que par ce que pourrais vous en dire ici par écrit. Puisse-t-il vous être cher pour l'amour de Dieu. J'y compte.

Mes affaires traînent et ma négligence les fait traîner encore davantage. Cependant, j'irai de l'avant.

Ma mère se recommande à madame la Comtesse et à madame Francesca, et surtout à votre Paternité. Fra Bono fait de même. Le fils de Francesco se recommande aussi à votre bon souvenir.

De grâce, cher Père, ne m'abandonnez pas. Soyez le saint qui intercède pour moi auprès de Dieu pour qu'il me fasse sortir de mes imperfections, de ma pusillanimité et de mon orgueil.

Crémone, le dernier jour de mai 1530.

(en post-scriptum) : *La Vittoria di se stesso* (= La Victoire sur soi-même), je serai contraint de l'écrire non avec la plume mais avec les actes.

Votre fils dans le Christ
Antoine-M. Zaccaria, prêtre.

* * * * *

NOTES du P. Virginio Colciago, o.c., pp. 313-326 sur la Lettre I.

1. Fra Battista da Crema

Quand, le 31 mai 1530, Antoine-Marie écrivait cette première lettre au P. Fra Battista da Crema, avec un sentiment mêlé de respectueuse docilité et de confiance filiale, le frère dominicain touchait, s'il ne les avait dépassés, les septante ans et Antoine-Marie, depuis deux ans ou un peu plus, lui avait confié la direction spirituelle de sa conscience, après la mort du P. Marcello, lui aussi dominicain.

Toutefois, beaucoup de choses, décisives, s'étaient passées durant ces deux ans, sous la conduite vigoureuse et autorisée de ce « saint » homme (l'adjectif est dans la lettre), homme vénérable, plus que par son âge et sa renommée de grand prédicateur, par son expérience de vie spirituelle et religieuse, réelle, parfaite et tourmentée, mais toujours jeune par la fraîcheur de son âme et pas sa volonté irrépressible de restaurer la ferveur chrétienne au sein de la population et du

⁵ Lacune dans le texte. Le contexte semble suggérer une appellation comme « homme de confiance ». Ndt.

clergé.

Au couvent des Grâces à Milan, il avait eu comme confrère Savonarola et comme prier le bienheureux Sebastiano Maggi qui fut l'avant dernier d'une merveilleuse chaîne de neuf Bienheureux, tous dominicains : partant de saint Vincent Ferrier, elle avait porté sur toute la durée d'un siècle l'idéal des nouvelles formes de vie religieuse défendues par fra Battista et qu'il avait inspirées à saint Gaétan de Thiene et saint Antoine-Marie.

C'est grâce à ce vénéré frère dominicain, par son intervention décisive et autorisée (peut-être une obédience⁶) que notre Saint est devenu prêtre, à la fin de 1528 ou au début de 1529⁷ après que, pendant deux ans, le P. Marcello l'avait mis en route en lui prêtant son assistance pour l'étude de la Sainte Écriture et des Pères de l'Église.. Lui, abandonnant tout-à-fait la médecine, entre avril et mai 1528, « progressant toujours du bien vers le meilleur »⁸, mais encore laïc ou simple clerc, et continuant peut-être à penser demeurer dans cet état et continuer son action rénovatrice dans les limites de sa ville ;

C'est aussi à Fra Battista qu'est due l'attribution à Zaccaria de la Chapellenie chez la Comtesse de Guastalla ;

De lui encore, le déménagement de Crémone à Milan, centre plus important et plus ouvert pour un rayonnement de la réforme désirée et pour mettre en œuvre dans la capitale lombarde également ce que, sept ans auparavant, toujours pour obéir au Frère dominicain, saint Gaétan de Thiene était allé faire à Rome, quittant Vérone et Venise.

C'est l'unique lettre que nous possédions de saint Antoine-Marie à son père spirituel ; il y en a certainement existé d'autres, nombreuses peut-être, étant donné leur particulière amitié. Ce qui explique que ne soit conservée nulle autre lettre sinon celle-ci, demeurée enfouie pendant deux siècles et demi dans les Archives de Guastalla et qui est actuellement perdue elle aussi qui sait où, ou cachée par qui sait qui, c'est peut-être le fait qu'elles ont été livrées en même temps que tous les écrits du Père, imprimés ou manuscrits, quand le Saint-Office en donna l'ordre (1552).

Toutefois, il est significatif qu'elle soit la première ; la présence du P. Battista, de sa mémoire et de son autorité, reviendra plusieurs fois dans les lettres qui suivent. (cf. la Note qui suit la Lettre IV).

En réalité, le P. Battista da Crema occupe une place de premier plan dans la vie du Fondateur et dans le début de la vie de ses Instituts. C'est ce qu'a voulu bien exprimer celui des Barnabites qui a conseillé le peintre De Rohden pour le grand cadre offert à Léon XIII à l'occasion de la canonisation du Saint et conservée actuellement dans une salle du palais de la Cancelleria (chancellerie) à Rome ; c'est ce qu'a voulu faire également le P. Virginio Monti pour le double étendard porté en procession à Saint-Pierre le jour glorieux du 27 mai 1897 et qui est reproduit dans les fresques de l'église des Angéliques à Milan ; et enfin, c'est ce qu'a voulu faire aussi ce « E. Bottoni, Rome 1898 » qui signe le grand cadre exposé dans une petite salle de réception de la Curie Généralice à Rome.

Dans ce dernier tableau, tourné vers le saint Fondateur qui, de l'autel, prêche saint Paul à ses fils et aux Angéliques, proche de celles-ci se tient le vieux et solide frère dominicain. Son manteau est noir comme la soutane de ses nouveaux Clercs réguliers, tandis qu'est blanche sa tunique comme l'habit des Sœurs Angéliques.

6 Obédience : obéissance à un supérieur ecclésiastique.

7 Désormais, grâce aux recherches du P. Ghilardotti, nous connaissons la date exacte : 20.02.1529.

8 Angélique Paola Antonia Sfondrati (1530-1603) : *Des origines et des progrès du Monastère des Angéliques*, etc. (manuscrit – Archives générales des Barnabites à Rome).

2. La maman du Saint

Avec celles-ci, mais non mêlée à elles, portant sur son visage et sur son cou un voile blanc quasi invisible, se tient une femme, en laquelle il nous plairait de reconnaître la maman du Saint mais, au contraire, il s'agit de la Comtesse Torelli de Guastalla : cette dernière, en effet, bien que vivant avec les Angéliques, n'en porta jamais l'habit.

La maman de saint Antoine-Marie !...Quelle maman angélique d'un saint que cette femme, Antonietta Pescaroli, veuve à 18 ans du marquis Lazzaro Zaccaria, décédé à 27 ans, et qui voulut ensuite se consacrer entièrement à son fils...

À lui, certes, orphelin presque avant de naître, mais aussi à Valentina, fille naturelle de son mari et à un cousin d'Antoine-Marie, Bernardo, devenu lui aussi orphelin de son père Pasquale, frère de Lazzaro) et venu habiter avec sa maman, Apollonia Roncadelli, la maison de sa tante Antonietta ; c'est là que réside déjà la belle-mère (Elisabetta Pasquali), qui joue le rôle d'administratrice des biens des deux petits orphelins durant leur minorité.

La maman d'Antoine-Marie n'apparaît que deux fois dans ses lettres : dans cette première et dans la cinquième ; c'est-à-dire quand il écrit de Crémone, évidemment depuis la maison de sa maman. En fermant la lettre, il l'a scellée en y imprimant le lis du blason de la famille Zaccaria (un lis d'or sur fond rouge).

Mais, de loin, accaparée comme elle l'était à la maison par mille préoccupations et des ennuis cachés, maman Antonietta suivait attentivement son fils prêtre, convaincue de sa mission qu'elle même, du reste, avait fait germer dans l'âme de son enfant et, à l'occasion, généreusement prévoyante.

En effet, quand Antoine-Marie, sorti de la tutelle à 18 ans, lui laissera en donation perpétuelle toute la part qui lui revenait de l'héritage paternel, elle voudra que ce soit lui qui en conserve l'administration. Et ainsi, quand, pour ne pas se trouver lié à une église particulière ou empêtré dans des intérêts matériels, Antoine-Marie préférera renoncer au consistant bénéfice lié à l'église Saint-Georges, fondation des Zaccaria, et se faire ordonner au titre du patrimoine, sa maman mettra à sa disposition ce même héritage paternel. Et elle ne l'empêchera jamais de l'employer pour ses œuvres, ni durant les deux années passées à Crémone, - tellement peu connues mais tellement pleines de mérites qu'elles lui ont valu le titre de « Père de la Patrie » -, ni non plus quand le Saint lui aura fait une nouvelle cession totale de son héritage par son dernier testament daté du 4 décembre 1531.

Quant à elle, quand ce fut le moment, elle laissera tout, et même la part qui lui était restée du partage avec ses sœurs de l'héritage paternel, à l'œuvre de sa parente Valeria degli Alieri, veuve Borgo (œuvre qui deviendra plus tard le Monastère de Sainte-Marthe) en mémoire de son fils à qui cette fondation tenait à cœur et qui était décédé dans ses bras le 5 juillet 1539.

3. La comtesse de Guastalla

Les salutations que le Saint ajoute, de la part de sa maman, à « Madame la Comtesse » (Ludovica Torelli, comtesse de Guastalla) font penser que ces deux femmes devaient déjà se connaître. De fait, la Comtesse, pour aller de Guastalla à Milan, passait facilement par Crémone. Elle pouvait même avoir connu dès 1516 la marquise Pescaroli et son fils Antoine adolescent, quand elle venait avec son premier mari, Ludovico Stanga originaire de Crémone.

Celui qui lui parla du jeune prêtre Zaccaria fut sans doute le P. Fra Battista. Entre 1527 et

1530, après la mort de son second mari (le brutal comte Martinengo de Brescia, qui avait tué sa première épouse et avait déjà commencé à maltraiter également Ludovica Torelli) et celle des deux enfants qu'elle avait eus de ces deux mariages, il l'avait convertie. Elle avait eu une première réaction à ces événements en se rebellant pour s'adonner à une vie joyeuse et mondaine ; il la conduisit à mener une vie entièrement adonnée à la prière et aux vertus les plus austères et très généreuse pour toutes les œuvres de bienfaisance et de rachat social.

Comme son chapelain don Pietro dell'Orsi était mort en 1529, Fra Battista lui proposa Antoine-Marie Zaccaria. Revenant de Milan en mars 1530, - deux mois avant notre lettre - elle passa par Crémone et elle réussit à le convaincre à la suivre à Guastalla.

Ce fut à ce moment que la comtesse changea son prénom Ludovica en celui de Paola : de sa part, elle voulait certainement signifier qu'elle voulait prendre l'Apôtre Paul comme protecteur de sa conversion mais, de notre côté, nous pouvons entrevoir que commençaient à germer les souhaits et les programmes chers au vieux directeur et conseiller dominicain et partagés par son nouveau et jeune chapelain.

En réalité, tous trois avaient déjà leur projet dans leur cœur et la grande ville de Milan devait être le lieu où ils cultiveraient ce projet et leur centre de diffusion.

C'est donc à Milan que la Comtesse retourna, au début du mois de mai, avec le Père Fra Battista, pour y demeurer jusqu'à la fin de septembre. C'est là que la rejoignirent les salutations de la maman d'Antoine-Marie avec ceux du Père Fra Bono.

4. Fra Bono

La présence également, déjà dans cette première lettre, de l'humble frère capucin est significative : fra Bono avait été ermite puis pèlerin parcourant tous les grands chemins des sanctuaires de Terre Sainte et d'Europe. Ensuite, vers 1530 ou un peu auparavant, il fut entraîné à l'apostolat de la prière et de l'action, par Zaccaria, originaire de Crémone comme lui, au point de devenir « son collaborateur le plus habile et le plus actif »⁹.

Dans le tableau de Bottoni cité plus haut, il est à genoux et presque caché derrière Fra Battista, enveloppé dans sa bure de capucin. Mais nous devons encore parler de lui plus tard.

5. L'occasion de la lettre

Fra Battista, la comtesse Torelli, la maman d'Antoine-Marie, Fra Bono : voilà quatre protagonistes de l'action de Zaccaria. Manquent les deux autres : Ferrari et Morigia que le Saint a déjà rencontrés à l'Oratoire de l'Éternelle Sagesse où le Dominicain l'avait conduit et avec qui il avait certainement déjà parlé longuement.

Mais cette première lettre n'en parle pas. En revanche, Zaccaria dit que l'occasion et le sujet est une « petite chose » nouvelle, née du problème à régler avec Monsieur Hieronymo. Celui-ci pourrait être (mais rien d'autre ne le fait supposer que le nom identique) ce Maître Hieronymo, médecin » cité dans la lettre IV. Là encore, on utilise un langage voilé semblable à celui de cette première lettre. Mais, à part le fait que Zaccaria avait à cœur que son bon Père Battista règle cette affaire le mieux possible, nous n'en savons pas plus, puisque Antoine-Marie lui-même n'a pas voulu

⁹ Paolo Morigia (Jésuite, quasi contemporain de Zaccaria) : *Histoire de l'antiquité de Milan* (cf. Premoli, Histoire des Barnabites au 16e s, pp. 14-15, 17-18, 42 sv, 456 sv). Les Jésuites sont une Congrégation fondée en 1360 et supprimée en 1668 par Clément IX.

la mettre par écrit, préférant la confier à la voix du porteur de la lettre, Monsieur Benedetto Romani.

C'était un ami en qui il avait confiance (c'est sans doute le mot, ou un mot semblable, qui est illisible dans l'autographe), un homme digne de la louange qu'exprime Antoine-Marie à son Père Battista : il le lui recommande d'une manière et avec une délicatesse qui font penser à saint Paul dans sa lettre à Philémon.

De ce Benedetto, nous ne savons rien non plus, tout comme nous ne savons rien du « fils de Francesco » qui, à la fin de la lettre, joint ses salutations pour madame la Comtesse.

Nous pouvons, au contraire, faire quelques suppositions supplémentaires concernant *Madame Francesca* dont le nom revient trois fois dans ce bref écrit. Le père Premoli a pensé à une dame noble, parente de la comtesse Torelli : le ton respectueux d'Antoine-Marie et le fait que sa maman « se recommande » à elle comme elle le fait à la comtesse peuvent nous le faire croire. Mais, dans ce cas, je ne sais si on pourrait facilement l'identifier avec la Francesca de Vicence, dite la « *Marescalca* - la maréchale » à cause de l'humble métier, maréchal-ferrant, de son père. C'était une femme très vertueuse et une des plus valables collaboratrices pour la fondation des Angéliques et la mission à Vicence où le Saint l'envoya le 2 juillet 1537.

D'autre part, à la « maréchale » conviendrait assez bien l'image – assez curieuse, il est vrai, d'un voyage à cheval. Ce serait comme si le Saint, par un rapprochement amusant qui lui viendrait tout-à-coup à l'esprit et suggéré par ce surnom, voulait nous dire : Tout comme l'habitude d'aller à cheval, comme le disait madame Francesca, nous fait oublier que c'est peu commode, c'est ainsi que l'habitude des châtiments que le Seigneur m'envoie, mais qui ne sont pas aussi nombreux que ceux que je mériterais, me laisse malheureusement insensible.

On pourrait également interroger (puisque je vois que personne d'autre ne se souvient d'elle) cette dame Francesca à laquelle recourt le familier de la comtesse Torelli (dans le post-scriptum de cette lettre) pour se défendre des accusations extravagantes d'Adrien qu'à ses dires il n'a au grand jamais maltraité, ne serait-ce que par respect pour Antoine-Marie (ou pour la comtesse) et « par respect pour dame Francesca qui aimait cet Adrien comme un « bon frère ». (Attention à ce « bon frère » ! cf. Lettre II).

A moins que « notre » dame Francesca nommé en premier lieu (il s'agirait de la « maréchale ») soit une autre personne que « votre » dame Francesca citée après et toujours avec la dame Comtesse.

De toute façon, la conjecture suggestive de Bugati reste toujours valable : cette Francesca serait, avec Parzia (Negri), sœur de l'Angélique Paola Antonia, une des deux veuves dont parlait Burigozzo dans sa curieuse *Chronique de Milan*, pour l'année 1534 :

« Il suffit qu'on dise qu'à Milan certains prêtres, habillés misérablement, une barrette ronde sur la tête, tous sans chapeau et vêtus de la même façon, marchent tête basse et habitent tous ensemble aux environs de Saint-Ambroise. C'est là, disent-ils, qu'ils célèbrent leurs offices et vivent ensemble. Et tous sont jeunes. Il existe aussi une autre compagnie de jeunes filles et, dit-on, très humbles. Certains jours de la semaine, elles se rendent en certains lieux et je ne sais ce qu'elles font là. Elles vont mal vêtues, un grand foulard de lin sur la tête, marchent tête baissée, leur habit fermé sur la poitrine jusqu'en haut, sans aucun ornement. Elles circulent dans Milan par groupes de quatre ou de six ensemble, mais en compagnie d'une ou deux petites vieilles qui les suivent, et elles vont le visage découvert. Et à la tête de ces compagnies, tant de celle des prêtres que des jeunes filles, il paraît qu'il y a une comtesse, à ce qu'on dit la comtesse de Guastalla. ».

1. Le sigle IC XC + écrit à l'en-tête de cette lettre, comme de toutes les autres, et même au

18

début de tous les autres pages manuscrites du Saint, comme une *marque d'auteur*, impossible à confondre, veut signifier la présence immanquable du Crucifié dans la pensée et les œuvres de saint Antoine-Marie. Saint Bernard nous vient à l'esprit, lui qui disait : « *Si scribas, non sapit mihi nisi ibi legero Christum* - Si tu m'écris, je n'y prends aucun goût si je n'y lis le Christ ».

Mais ce sigle veut certainement être aussi un *étendard et mémorial*, un « *Ecce lignum Crucis* - Voici le bois de la Croix » brandi bien haut, comme dans un éternel Vendredi saint, devant les yeux de son lecteur – et aussi devant les nôtres – pour susciter une réponse d'amour et d'adoration. C'est comme un pendant, dans ses écrits, à l'autre « *salutaris Hostiae vexillum* – étendard de l'Hostie qui nous sauve » solennellement exposée et élevée par lui « pour être victorieuse » sur l'autel de l'Eucharistie.

Malheureusement, presque tous les sigles ont été détachés par le cardinal Graniello, barnabite, avant qu'on ne retrouve les ossements du Saint. Leur découverte eut lieu le 9 mai 1891, dans un endroit obscur de l'église Saint-Paul des Angéliques de Milan où, pour obéir à la bulle pontificale « *De humandis defunctorum corporibus* – Du devoir d'inhumer les corps des défunts », 20 ans après sa mort, « ce chaste corps » fut enseveli et « avec le corps du Père, resta enseveli le cœur de toutes ses filles » (Angélique Anonyme, *Abrégé de la vie*, etc. Manuscrit conservé dans les Archives de Saint-Barnabé. Voir aussi : *Les vicissitudes des Reliques du Fondateur*, du P. Luigi Cagni, in « Rivivere », n° 1, pp.28-51).

Mais un bon nombre de ces précieux sigles découpés sont restés saufs dans les Archives générales de Rome, authentifiés par les sceaux, bien sûr désormais brisés, de la Postulation.

2. Le début de la lettre est dans le style de saint Paul qui, de la même manière, aimait commencer ses lettres par une bénédiction adressée au Seigneur : *Béni soit Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ* (cf. Rm 1,8 ; 1 Co 1,4 ; 2 Co 1,2, Ep 1,3, etc). Comme on avait autrefois l'habitude, en Italie, de commencer une lettre par l'en-tête S.L.G.C. (*Sia lodato Gesù Cristo !* – Que Jésus Christ soit loué !) ou bien, comme dans tous les manuscrits du P. Semeria : *A.M.D.G.Mque* – À la plus grande gloire de Dieu et de Marie.

3. Il faut noter, dans le texte de la lettre :

a) La confiance filiale envers son Père spirituel et l'hommage qu'il lui rend, accompagnés de l'humble mais ferme volonté de se conformer à la volonté de Dieu.

b) La claire confession de sa « négligence » et de sa « pusillanimité », mais accompagnée de sa volonté résolue d'en sortir. C'est une tendance naturelle (mais lui l'appelle « une mauvaise négligence ») dont il s'accusera encore plusieurs fois et jusqu'à la veille de sa mort. Mais il ne nous convainc pas, nous qui connaissons sa devise : « courir comme des fous »¹⁰ au point de tomber d'épuisement et de ne plus se relever que pour son envol définitif.

4. La signature : L'ancienne noblesse, tant des Zaccaria que des Pescaroli, est bien connue. Une localité près de Crémone appelée *Pescarolo*, sans doute pour indiquer une antique possession de la famille du même nom, existant encore du temps de Bugati (Procès apostolique, p. 780).

« Noble » est l'appellation qui, dans les Actes officiels et malgré l'exercice d'un florissant commerce de tissus de laine, (chose non admise pour un noble !), accompagne inmanquablement le nom du père et des ancêtres de notre Saint, comme aussi celui de son cousin Bernardo. Et, de la même façon, les Actes officiels appellent la maman d'Antoine-Marie « noble et honnête femme ».

Mais Antoine-Marie, devenu majeur et, surtout, une fois devenu prêtre, n'a plus admis que les titres courants de Monsieur ou révérend ou vénérable ; et cela, même les fois où il a signé avec

10 Dans le précieux petit livre des *Concordances des écrits de S.A.M.Z.* (Collection de Spiritualité barnabitique, 4, Pérouse, 1960), le mot *courir* se rencontre jusqu'à 11 fois.

son cousin Bernard, ayant avec lui une propriété indivise.

De son côté, il a aimé signer (avec quelle humilité et quelle révérence, lui seul pourrait nous le dire !) *Antoine-Marie Zaccaria, prêtre*. Comme au-bas de cette lettre et de toutes les autres.

5. Le post-scriptum de la lettre. « La victoire sur soi-même » est un petit ouvrage spirituel de Fra Battista de Crema, son chef-d'œuvre qu'il était en train de composer et qui sortirait de presse à Milan le 13 mars de l'année suivante 1531, sous son titre complet : *La connaissance de soi et la victoire sur soi-même*.

Le Père avait peut-être invité son jeune fils spirituel à y collaborer ; mais le Saint se moque humblement de lui-même et, disons-le, de belle façon.

Homme d'action plus que de plume, il n'écrira pas avec de l'encre mais par des actions la *Victoire sur soi-même*, en la mettant en œuvre dans le programme que lui traçait son maître dans ses ouvrages spirituels. Le Saint aimait les lire et les méditer attentivement, exhortant les fils de Paul à faire de même (cf. *Constitutions*, ch. 8 et *Lettre 3*).

Il se souvenait certainement du passage de saint Paul : « Vous êtes une lettre du Christ...écrite, non avec de l'encre mais avec l'Esprit du Dieu vivant » (2 Co 3,3).

* * * * *

L'autographe de cette lettre a été découvert en 1780 dans les Archives du Collège de la Gaustalla à Milan par le P. Enrico Berelli qui en envoya une copie au P. Angelo Cortenovis (*Lettres familières*, pp. 252 et 253). Celui-ci en fit une copie imitant l'autographe et en décrivant aussi ses caractères externes, comme le sceau de cire verte portant le lis des Zaccaria (Archives de Saint-Barnabé à Milan, Q. IV, 1). Mais rapidement, on perdit de nouveau l'autographe ou il fut caché, au point que, dès 1836, le P. Ungarelli écrivait que « diligentissime *olim* habebatur – on le conservait *autrefois* avec beaucoup de soin » dans les Archives de la Guastalla.

Pour notre travail, la copie des Archives de Saint-Barnabé a été collationnée avec celle des Archives générales de Rome ; cette dernière, écrite de la main du P. Caccia est absolument identique à celle que le P. Fontana a transcrite dans ses *Écrits sur la cause du Vénérable Antoine-Marie* (manuscrit dans les Archives générales de Barnabites à Rome) et qui déclarait l'avoir copiée fidèlement sur la copie que le P. Barelli avait faite, « avec une scrupuleuse fidélité », de l'original autographe (Appendice II, V, 5).

LETTRE II

Aux très honorables messire¹¹ Bartolomeo Ferrari
et messire Giacomo Antonio Morigia
mes vénérés frères en Jésus Christ

IC. XC. +

Introduction du P. Franco Monti

La lettre est datée de 1531 : c'est le moment magique de la gestation d'une œuvre de Dieu – une nouvelle famille religieuse – qui franchira les siècles.

On devine les souffrances de l'enfantement. L'Esprit Saint pousse les trois compagnons à faire le saut, passant d'une simple communion d'intentions à une réelle vie commune qui permettrait une plus fructueuse édification mutuelle, et rejetant la mauvaise herbe de la négligence qui trouve un facile terrain de culture dans le cœur de l'homme.

Ils ne sont pas encore les CLERCS RÉGULIERS DE SAINT PAUL. Ils sont des disciples de Paul, étudié avec une attention préférentielle dans le groupe de spiritualité de l'Éternelle Sagesse de Milan. Fascinés par lui, ils sont sur le point de se laisser désarçonner à leur tour. L'avertissement évangélique « laissez les morts enterrer leurs morts » tombe sur eux comme une masse à laquelle il devient toujours moins facile d'opposer de la résistance. C'est un coin caché mais fervent de l'histoire de trois vocations, de l'histoire d'une entreprise. Il n'arrive pas si souvent d'en être les spectateurs.

Sur la pointe des pieds, heureux observateurs qui remontent le temps, jetons un regard de curiosité sur ces trois personnes.

Au fond, c'est un moment magique pour tous, celui qui donne à la vie tout son sens : la perception nette et libératrice d'un appel et un besoin impérieux d'y répondre, quand quelque chose éclate au plus profond de nous-mêmes « et on ne se souvient plus de l'accablement de l'enfantement, tout à la joie d'avoir mis un enfant au monde » (cf Jn 16,21).

* * * * *

Lettre 2

Mes bien chers et très honorés frères,

Que Dieu, qui est stable par excellence et toujours prêt à opérer tout bien, vous sauve et vous accorde, dans votre conduite et vos bonnes actions, cette constance et cet esprit résolu que mon âme voudrait voir en vous.

Sans doute, mes très chers, Dieu a fait l'esprit de l'homme sujet à l'inconstance, d'abord pour qu'il ne puisse pas s'ancrer dans le mal. Ensuite, pour qu'une fois établi dans le bien, il ne s'y arrête pas mais passe à un bien plus grand et, de là, à un meilleur encore : pour que, passant ainsi d'une vertu à une autre, il puisse atteindre progressivement le sommet de la perfection.

11 Messire ou monseigneur : jusqu'au 16e siècle, on donnait ce titre (messer) aux nobles et aussi aux juristes.

C'est de là que vient le fait que l'homme est également inconstant dans le mal : n'y trouvant point son repos, il ne saurait y persévérer. Et ainsi, au lieu de continuer à faire le mal, il se tourne vers le bien. De plus, ne se contentant plus des créatures, il ne s'arrête plus à elles et se tourne vers Dieu.

Pour le moment, laissant de côté d'autres causes de l'instabilité de l'homme, qu'il suffise à ce propos d'avoir signalé celles-ci.

Infortunés que nous sommes ! Parce que cette instabilité et cette irrésolution que nous ne devrions avoir que pour le mal, nous les avons aussi pour la pratique du bien. C'est au point que, bien des fois, je suis frappé d'étonnement à la vue de cette irrésolution si grande qui règne dans mon âme, et cela depuis des années.

Je suis certain, mes très chers, que si j'avais réfléchi sérieusement aux conséquences négatives que produit cette irrésolution, il y a longtemps que j'aurais extirpé de mon âme cette mauvaise racine.

Quels sont ces effets ? Elle entrave l'homme et l'empêche ainsi de progresser : il est placé entre deux aimants, il ne va ni vers l'un ni vers l'autre. Parce qu'il regarde l'avenir, il ne fait pas le bien qu'il devrait faire aujourd'hui ; et il ne programme pas l'avenir car il est bloqué sur le présent et se pose sans cesse des questions concernant l'avenir. Savez-vous à qui il ressemble ? A celui qui veut deux choses opposées. Or, comme dit le proverbe, celui qui poursuit deux lièvres à la fois voit fuir l'un et s'échapper l'autre.

Tant que l'homme est irrésolu et indécis, il est certain qu'il ne fera rien de bon : l'expérience en fournit assez de preuves pour que je n'aie pas à ajouter d'autres choses.

Plus encore. L'homme inconstant change comme la lune. Il est toujours inquiet, n'est jamais content même quand tout va pour le mieux. Il s'attriste pour un rien, il se met en colère. Il se montre avide de consolations faciles.

À dire vrai, cette mauvaise herbe trouve un terrain favorable quand nous ne laissons pas de place à la lumière divine. Car l'Esprit Saint va tout droit au fond des choses au lieu de rester à la surface. L'homme, au contraire, même s'il voit le fond des choses, bien souvent ne sait à quoi se résoudre. Cette irrésolution est à la fois cause et effet de la tiédeur. [Elle en est l'effet] quand l'homme tiède est appelé à donner des conseils spirituels : il signale le pour et le contre et n'arrive pas à voir où se trouvent les raisons les meilleures. Il ne vous signale donc jamais quel parti prendre, dans un sens ou dans l'autre. Résultat : vous doutiez long comme le doigt, bientôt vous douterez long comme le bras. La tiédeur engendre donc l'irrésolution, mais aussi, par un effet contraire, l'irrésolution accentue le relâchement et la tiédeur.

Celui qui voudrait énumérer les causes et les effets de l'irrésolution n'en viendrait pas à bout en une année. Mais, quand bien même il n'y aurait pas d'autre mal que l'irrésolution, dont j'ai parlé plus haut, ce serait déjà bien assez car l'homme est inactif tant qu'il hésite.

Il y a, dans la vie spirituelle, deux moyens pour échapper à ce défaut. Voici le premier : quand d'aventure nous sommes forcés à l'improviste de faire ou d'omettre une action, élevons notre âme vers Dieu pour obtenir le don de conseil. Je m'explique : se présente-t-il une situation subite et imprévue qui réclame une décision, élevons notre cœur vers Dieu et prions-le de nous inspirer ce que nous devons faire ; si nous suivons les inspirations de l'Esprit¹², nous ne nous tromperons pas.

L'autre moyen consiste à nous présenter, quand nous en avons le temps et l'occasion, à notre directeur spirituel pour lui demander conseil et agir en conséquence.

Bien aimés, si nous ne prenons pas garde à cette mauvaise herbe, elle produira en nous un effet très pernicieux : la négligence, qui est totalement opposée aux voies de Dieu.

12 Le saint Fondateur dit : « Si nous suivons l'instinct de l'Esprit... ».

Devant des choix importants, l'homme doit penser et repenser, réfléchir encore et encore à la décision qu'il va prendre ; mais quand il a bien réfléchi et pris un sage conseil, il ne doit plus hésiter à se mettre à l'œuvre car ce qu'exige avant tout la vie spirituelle, c'est la promptitude et le zèle.

Le prophète Michée disait : « Ô homme, qu'est-ce que Dieu veut de toi ? Que tu pratiques la justice et la miséricorde et que tu ailles à lui avec empressement » (Mi 6,8). Et saint Paul : « *Sollicitudine non pigri* – Évitez avec soin toute négligence » (Rm 12,11). Et saint Pierre : « *Satagite ut per bona opera...* : redoublez d'efforts, etc. ». *Satagite*, dit-il : faites bien votre possible afin que par vos bonnes œuvres [vous affermissiez votre vocation].

Beaucoup d'autres endroits de la Sainte Écriture, du reste, recommandent et louent l'empressement [au service de Dieu].

Il faut que je vous dise la vérité, mes très chers. C'est cette irrésolution – mais peut-être aussi quelque autre défaut caché dans un coin de mon cœur – qui produit en moi tant de négligence et de lenteur dans l'action : ou bien je ne me décide jamais à entreprendre une affaire ou, du moins, je la traîne en longueur sans jamais la terminer.

Considérez avec attention ces frères, dont le père venait de mourir : ils entendirent le conseil que leur donna Jésus de laisser les morts enterrer leurs morts (Mt 8,22 ; Lc 9,60) et ils le suivirent immédiatement. De même, Pierre, Jacques et Jean, à peine appelés, suivirent le Christ à l'instant (Mt 4,18). Et ainsi vous constaterez, si vous voulez bien y réfléchir, que ceux qui aiment vraiment le Christ se sont toujours montrés fervents et empressés, et non point négligents comme nous le sommes, hélas !

Courage, mes frères ! Levez-vous désormais et venez avec moi, car je veux que nous extirpions ensemble ces mauvaises plantes (si tant est qu'on les retrouve en vous aussi). Et si elles ne se trouvent pas en vous, venez à mon secours car je les ai laissées s'enraciner dans mon cœur. Pour l'amour de Dieu, unissez vos efforts aux miens afin que je puisse les déraciner et imiter notre Sauveur qui se dressa contre l'irrésolution en obéissant jusqu'à la mort (cf. Ph 2,8) et, pour éviter toute lenteur, courut au-devant de la croix ignominieuse, au mépris de toute honte (He 12,2).

Et si, pour le moment, vous ne pouvez m'aider autrement, aidez-moi tout au moins par votre prière.

Hélas, mes frères, à qui ai-je l'audace d'écrire ? À des gens qui agissent et ne se contentent pas de paroles, comme je le fais.

Ce n'est que trop vrai, je le reconnais en ce qui me concerne, mais c'est l'amour que je vous porte qui m'a poussé à vous écrire ces quelques lignes.

Mais je dois vous dire une chose : j'ai bien peur qu'il y ait de votre part une grande négligence pour terminer l'impression du livre. Autre chose encore qui regarde en particulier messire Bartolomeo Ferrari, à propos de l'affaire de ce pauvre Giovan Girolamo : il y a des jours et des jours que vous ne m'avez pas envoyé les informations demandées et vous ne m'avez même pas écrit un mot de ce que vous avez fait jusqu'à ce jour. Je veux bien, pour ma part, vous excuser, mais demandez-vous un peu en conscience si ce que vous méritez ce sont des excuses ou une réprimande.

Allons, allons, mes frères ! s'il y eut en nous, jusqu'à ce jour, quelque irrésolution, débarrassons-nous-en ainsi que de toute négligence et courons comme des fous, non seulement vers Dieu mais encore vers le prochain ; c'est lui qui nous offre le moyen de donner ce que nous ne pouvons donner à Dieu car Dieu n'a nul besoin de nos biens.

Saluez notre cher confrère commun, messire don Giovanni. À lui et à vous deux, le P. Fra Bono demande de prier pour lui. Faites-en autant pour moi.

De Crémone, le 4 janvier 1531.

Votre Frère dévoué dans le Christ,
 Antoine-Marie Zaccaria,
 prêtre.

* * * * *

NOTES du P. Virginio Colciago, o.c. p. 327-335 sur la lettre 2

Après la lettre à son Père spirituel dans le Christ, voici une lettre à ses premiers compagnons et frères qui partagent le même idéal et partageront le même apostolat. Puis viendra une troisième adressée à un de ses fils spirituels. On pourrait penser que quelqu'un a fait un tri et mis en ordre les quelques lettres à conserver...

Le jeune prêtre de Crémone rencontra les deux milanais à l'Oratoire de l'*Éternelle Sagesse*. Il s'agissait d'un groupe de haute et robuste spiritualité – comme il en existait à Rome, Gênes, Vicence, Vérone, etc., et qui portaient le titre de Compagnie du *Divin Amour* – . Ils avaient été fondés, vers le début des années 1500, par l'augustinien Bellotti près du monastère des Augustiniennes de Sainte-Marthe¹³ à Ravenne.

Rapidement, l'Oratoire de l'*Éternelle Sagesse* était « devenu le séminaire de toutes les belles œuvres de Milan et accueillait toutes les personnes ayant une vie spirituelle intense, y compris des religieux de toutes sortes »¹⁴. Ce fut probablement encore le Père Fra Battista qui dirigea vers cet Oratoire son fils spirituel, alors que les deux autres le fréquentaient déjà depuis un certain temps :

- d'abord le plus jeune, *Messire Bartolomeo Ferrari* (appelé aussi, en dialecte, « Feré » (1499-1544) qui avait une sœur religieuse au monastère Sainte-Marthe : orphelin, encore tout enfant, de père et de mère, il avait mûri très tôt ;

- puis l'autre, *Messire Giacomo Antonio Morigia*, (1497-1546), depuis que le Père Bueno, bénédictin, à la demande de certaines des tantes de Morigia, moniales du monastère de Sainte-Marguerite, était venu le trouver et l'avait converti (1522) de sa vie insouciant et galante. Sa mère était veuve ; lui, noble et riche, faisait belle figure à la cour de Francesco II Sforza.

Morigia était laïc ; Ferrari, simple clerc, n'avait pas encore abandonné sa carrière de notaire ; Zaccaria était prêtre. Tous trois étaient jeunes¹⁵ et portés par une commune volonté de sainteté et de fervent apostolat, avec une préférence poussée pour l'assistance aux malades et aux pauvres et pour l'instruction catéchétique des enfants¹⁶. Mais ils étaient encore à la recherche du moyen de la mettre en œuvre d'une manière plus efficace et plus durable.

Certains pensent qu'une idée avait déjà traversé l'esprit de Morigia : une Société de prêtres. C'est peut-être en pensant à la vie religieuse que le clerc Ferrari avait fait son testament, laissant tout à son frère Basilio et, si ce dernier mourait avant lui, à l'Hôpital Majeur de Milan.

13 La Prieure, et aussi centre d'attraction pour les contemporains, était la Vénérable sœur Arcangela Panigarola. Elle avait eu de nombreuses et merveilleuses révélations, recueillies et décrites par son directeur spirituel et, en même temps, presque son fils spirituel, le P. Bellotti.

14 Ce jugement est celui du P. Mazenta qui, parmi tous ceux qui fournissent des informations sur ce sujet, est encore le plus connu et le plus sûr (cf. Premoli, *Histoire des Barnabites au XVIe s*, p. 409).

15 « Ils sont tous jeunes » notera Bugatti dans sa *Chronique* pour l'année 1534. Jeune aussi la comtesse Torelli. Mais aussi, ils mourront tous jeunes

16 Zaccaria, médecin et catéchiste ; Morigia, promoteur du « lieu pieux de la sainte Couronne » pour la distribution gratuite de médicaments aux pauvres ; Ferrari, infirmier et apôtre de la charité durant la peste de 1524 (comme d'ailleurs Morigia). Pour l'enseignement du catéchisme, il était un précurseur et précédait de 14 ans l'œuvre bien plus vaste et mieux organisée de Castellino da Castello.

Mais il est certain que le troisième, déjà prêtre, et que le Providence avait conduit à Milan en cette année 1530, y était venu pour concrétiser cette volonté, avec l'aide de personnes qui voulaient et pouvaient l'aider efficacement : le vigoureux et expérimenté dominicain Fra Battista et la généreuse comtesse de Guastalla.

Quand Antoine-Marie écrivait sa lettre du 4 janvier 1531, la Congrégation religieuse dont il rêvait en était déjà à sa deuxième année d'existence. Les deux destinataires étaient encore de « Bons Frères » de « l'Éternelle Sagesse » ; mais, après la mort en 1528 de ses animateurs les plus autorisés, ce groupe qui existait depuis trente ans et qui avait donné à la ville une telle vitalité chrétienne, commençait à s'épuiser et était destiné à disparaître ou à se transformer.

La thèse du P. Mazenta qui avance que, de cette Confraternité au nombre toujours plus réduit, - comme sur un vieux tronc d'arbre vient à pousser de façon inattendue un nouveau rameau - seraient nées les trois Sociétés des Pères de saint Paul, des Angéliques et des Mariés, semble toujours la plus valable. Tout comme, presque en même temps, de la Compagnie du Divin Amour était né l'Ordre des Clercs réguliers de saint Gaétan.

Le sceau de la lettre, portant le lis des Zaccaria, montre que cette lettre aussi a été envoyée depuis la maison de sa maman, à Crémone, où Antoine-Marie était de passage ou pour quelque affaire. Sa résidence habituelle était à Guastalla où le retenait sa charge de chapelain et où la comtesse lui avait réservé une petite chambre¹⁷.

Ses deux correspondants, au contraire, habitaient toujours à Milan, chacun dans sa maison : Morigia, dans la maison de son père dans la paroisse Saint-Pierre *intus vineam* (dans le vignoble), aujourd'hui démolie mais encore rappelée par la *Rue des Moriggi* ; Ferrari, dans des maisons louées, d'abord dans la paroisse Saint-Sylvestre, puis dans celle de Saint-Laurent.

Si on tient compte de ce fait, on comprend mieux les paroles d'Antoine-Marie : « Allons, mes frères, debout désormais, et *venez me rejoindre...* ». Il leur dit : venez avec moi, à Guastalla et nous travaillerons ensemble à combattre l'irrésolution...

Un nuage de crainte et d'incertitude semble passer dans le ciel spirituel des deux correspondants. Le Saint les reconforte et les stimule. Mais, de quel nuage s'agit-il ?

Si on peut comprendre l'exhortation finale, désormais fameuse (« Allons, allons, mes frères, si quelque irrésolution... ») comme s'il leur disait : « Vous courez déjà vers Dieu, mais il faut courir également vers le prochain, parce que c'est lui qui reçoit ce que nous ne pouvons donner à Dieu qui n'a besoin de rien », dans ce cas nous pourrions nous demander : s'agit-il d'une divergence de vues ? Par exemple, entre l'un qui voudrait opter plutôt pour une vie plus monastique, toute cachée en Dieu et pour Dieu, et un autre qui voudrait une vie tendue, elle aussi, vers Dieu, mais sur le chemin de la charité envers le prochain ?

De toute façon, ce qui est certain et clairement dit, c'est que le Saint demande concrètement à ses deux compagnons d'avoir la bonté de faire enfin ce que quelqu'un attend depuis longtemps : faire imprimer le livre et donner une réponse à ce pauvre Giovanni Gerolamo.

Qui était-il et qu'attendait-il « depuis tant de jours », on ne le dit pas¹⁸. Ni de quel livre il s'agit. Mais c'est le livre déjà en cours d'impression et qu'il s'agit simplement de terminer. Comment

17 Quand celui qui a rédigé le post-scriptum dont nous avons parlé à l'occasion de la première lettre fait allusion à cette « petite chambre de Messire Antoine-Marie », il nous fait penser qu'Antoine-Marie l'avait délibérément voulue telle, plutôt que de choisir un appartement qui, normalement, lui revenait dans une cour de nobles.

Nous dirons bientôt (cf. Lettre 3) que cette résidence à Guastalla était provisoire, dans l'attente de partir à Milan où la Comtesse, déjà en juillet ou en août 1530, avait acheté quelques petites maisons derrière le jardin des moines de Saint-Ambroise, près de la petite église Saint-Augustin.

18 Boffito (*Écrivains barnabites*, IV, 467) note : « Il s'agit certainement d'un nouvel adepte, ou mieux, d'un aspirant à la Congrégation naissante. Mais il est difficile de dire de qui il s'agissait précisément ».

ne pas penser au livre *La victoire sur soi-même* du Père Fra Battista qui allait sortir deux mois plus

26

tard, à Milan ? Ou à *La Philosophie divine* du même auteur, qui sortirait le 10 juillet de cette même année et toujours à Milan ?

Et ce révérend « Frère commun » Messire don Giovanni ? Dans sa note sur cette lettre, le P. Cagni se demande : « Sans exclure la possibilité d'une fausse alarme, si le *frère commun* peut être rattaché au *bon frère*, (le « bon frère » de la signature, s'il était un simple titre de bonté qu'Antoine-Marie s'attribuait à lui-même, sortirait trop de son style), ne pourrait-on pas penser à des grades employés parmi les confrères de l'*Éternelle Sagesse* ? ». Pour confirmer cette hypothèse, nous pourrions rappeler cet Adriano « Bon frère » dont parlait le post-scriptum d'une lettre à la Comtesse, et qui, pour ce qui est de son caractère, ne semble pas avoir été si bon que cela !...

* * * * *

La lettre du saint Fondateur à ses vénérés co-fondateurs est un petit chef-d'œuvre de pénétration dans la psychologie de l'homme irrésolu. Après avoir reconnu le visage de cette irrésolution, il indique les maux qui en découlent, il en recherche et met à nu les racines, indique deux manières de s'en débarrasser et, finalement - en s'appuyant sur de nombreux textes scripturaires et en y trouvant la lumière, comme il fera toujours dans les Sermons - il les exhorte et s'exhorte lui-même chaleureusement à l'extirper de leur cœur.

Mais cette lettre est aussi une expression émouvante de l'humilité du Saint et, tout à la fois, un exemple pratique de sa manière de corriger. La manière d'un homme saint et intelligent qui, regarde d'abord en lui-même et, découvrant ou paraissant découvrir, en lui le défaut contre lequel il s'apprête à mettre en garde les autres, il adresse le discours à lui-même. Il pousse ainsi les autres à croire que ce qu'il dit, il ne l'a pas tiré d'une pieuse méditation, mais d'une douloureuse constatation de sa propre conduite. C'est comme s'il disait : « Oh, pas vous ! À vous, que le bon Dieu accorde cette stabilité et cette résolution auxquelles aspire mon âme. Mais en moi, oui, cette mauvaise plante de l'irrésolution est enracinée dans mon cœur et y règne depuis de nombreuses années. C'est d'elle que me viennent cette grande négligence et cette paresse. Allons ! Venez m'aider à l'arracher ou, au moins, aidez-moi par votre prière ! Venez, vous qui ne vous contentez pas de paroles comme moi, mais qui agissez...Toutefois, car je vous veux vraiment du bien, avant de terminer je vais vous dire deux petites choses...etc. ».

Que dire de plus ? La lettre, qui a certainement été écrite d'un seul jet, fait preuve d'un respect et d'une habileté vraiment exemplaires : depuis la prière-salutation, de style paulinien, depuis le début où est déjà clairement indiqué son sujet, jusqu'aux avertissements de la dernière partie et à l'exhortation enflammée finale.

* * * * *

Les deux Vénérables auront-ils vraiment cru à cette auto-confession ? Et toutefois, parce qu'elle leur semble incroyable chez leur Père, Morigia et Ferrari durent se sentir poussés à explorer leur propre conscience et à commencer ensuite cette course folle avec lui. Mais, si eux l'ont fait, pourquoi ne le ferai-je pas aussi ?

On a noté à juste titre l'affinité de cette lettre avec le Sermon VII sur la tiédeur au point de faire penser qu'elle en dérive ou qu'elle lui fournisse des arguments et des pensées. D'autant plus qu'on pourrait trouver dans cette lettre comme une ébauche d'une conférence spirituelle, du genre de celles qui avaient lieu habituellement quand ils réussissaient à se retrouver, qu'il envoyait par écrit à ses deux compagnons...On peut penser toutefois que cette lettre et le sermon, tout comme la dernière lettre qu'il ait écrite et qui traite du même sujet, sont nées tout à fait spontanément de son habituelle et toujours vive ferveur spirituelle.

Le P. Gabuzio a écrit dans son beau latin [que je traduis ici] : « Voici quel était son plus vif désir, sa principale préoccupation : dans ses conversations privées, dans ses discours publics, au

confessionnal et lors d'autres œuvres pieuses : rechercher la gloire de Dieu pour le salut des âmes. Il

savait bien que c'était le sacrifice le plus agréable de tous à Dieu et une œuvre vraiment divine. Aucune fiction, aucune simulation, aucun manque de zèle, aucune parole répétée par habitude ; mais il exhortait les siens à tout faire avec sincérité, avec ferveur et un zèle paraissant toujours nouveau. Voilà ce qu'il conseillait aux siens et également aux autres¹⁹ ».

Cette guerre à l'irrésolution et à la tiédeur qui font perdre du temps alors qu'il y a tant à faire pour la réforme (la *Victoire*) de soi-même et des autres, revient comme une idée fixe dans les écrits du Saint : il est comme chagriné de se sentir traînard et paresseux, alors que si nous pouvons lui faire un reproche, ce serait de s'être épuisé en 36 ans, et de ne s'être senti un peu fatigué que quinze jours avant sa mort ; alors, il s'abandonne, comme un enfant, mais tellement humain et émouvant, et demande d'aller mourir près de sa maman.

19 I. A. Gabuzio : Histoire des Clercs réguliers de saint Paul, p. 76.

LETTRE III

Milan, 28 juillet 1531

Au très distingué Monsieur Carlo Magni,
très digne Procureur, que j'honore
comme mon Père. À Saint-Antoine de
Crémone.

Introduction du P. Franco Monti

Voici un petit joyau de direction spirituelle : une merveilleuse exhortation à un certain .A.²⁰, Carlo Magni, avocat et notaire de Crémone. Ce sera une heureuse surprise pour nous de pouvoir puiser, nous aussi, dans la solide doctrine de son « accompagnateur spirituel ».

Il nous y invite, il nous donne des conseils pratiques très accessibles pour cette « prière incessante » qui est une qualité requise caractéristique et indispensable chez les « hommes nouveaux » désormais impliqués tous ensemble dans le mystère de salut, comme l'enseignent l'Évangile (Lc 18,1 et 21,36) et notre Paul (1 Co 10,31; Ep 6,18 ; 1 Th 5,17) : une offre de suggestions sans aucun piétisme, valables pour toutes les générations, et qui nous permettent d'acquérir le « sens eucharistique » de rendre grâce, quoi que nous fassions.

On nous propose aussi un stratagème pour venir plus décidément à bout de nous-mêmes (le « renoncement à soi-même » de l'Évangile) : l'« examen particulier », un examen de conscience quotidien qui tient compte particulièrement du défaut principal (le « capitaine général ») qui jette le plus facilement le trouble dans notre esprit. C'est un exemple très clair de la manière de comprendre Rm 6,6 : « notre vieil homme a été crucifié avec lui, pour que [...] nous ne soyons plus esclaves du péché ». Crucifiés au monde, oui, mais aussi à nous-mêmes.

En finale, une petite fenêtre ouverte sur l'âme aimante d'Antoine-Marie : il se voit « obligé » d'aimer, d'avoir à tout moment son ami devant les yeux. On pourrait presque parler d'une présence qui le persécute, imposée par Celui qui a su aimer jusqu'à la fin.

* * * * *

Lettre 3

Très cher Père²¹ et Frère en Jésus Christ, salut.

J'ai reçu votre lettre du 23 de ce mois et je m'appête à y répondre après y avoir réfléchi longuement devant le Crucifié. Je le prie pour que ce que je devrai vous suggérer, je puisse tout d'abord, et c'est bien nécessaire, l'apprendre de lui.

Sans vos instances aussi vives que pleines d'amitié, j'aurais préféré me taire. Mais, malgré mon embarras, je bégayerai ce que je ne sais pas bien exprimer.

20 .A. : ce signe signifie un membre du groupe de l'Amitié.

21 Ce mot est employé ici, suivant un usage du temps et du pays, en signe de respect pour une personne d'un certain âge. Carlo Magni était avocat à Crémone. (note du P. Desbuquoit).

Ainsi donc, cher Père dans le Christ, puisque vous avez une profession importante, qui

29

vous prend beaucoup de temps et d'énergie, il est donc nécessaire d'adopter une méthode adaptée : je voudrais donc que, selon vos possibilités, vous mettiez en pratique les trois recommandations suivantes²².

PREMIÈREMENT : [exercez-vous à la prière] le matin le soir, mais aussi à toutes les autres heures de la journée, à des moments fixes ou quand les circonstances ou l'inspiration vous le suggèrent.

- en tout temps, le jour ou la nuit,

- en toute position, peu importe que vous soyez au lit ou non, que vous soyez à genoux ou assis ou dans toute autre position qui vous plaît,

- priez surtout avant de commencer votre journée de travail, non pas de manière réglée mais sans ordre fixe, plus ou moins longtemps selon ce que le Seigneur vous inspirera. De tout ce qui vous arrive, même si vous éprouvez des doutes et des difficultés ou des moments de pénibles incertitudes, entretenez-vous-en avec le Christ. Exposez-lui vos problèmes sous tous leurs aspects, le plus brièvement possible. Dites-lui le parti qu'il vous paraît bon de prendre. Ou bien demandez-lui son avis : il ne refusera certainement pas de vous répondre si vous le lui demandez avec insistance. J'en suis certain : il se laissera forcer la main si vous y tenez réellement.

Il m'est d'ailleurs impossible de croire qu'on ne soit pas mieux instruit sur les lois humaines par le législateur lui-même que par les autres., surtout quand ce législateur est la source de toute norme et de toute règle, capable de détecter et de détruire les sophismes des démons. Combien mieux saura-t-il détruire ceux des hommes. Celui qui ne croit pas cela n'est pas encore convaincu que Dieu a pour nous une si grande sollicitude qu'il ne laisse pas tomber un seul cheveu de notre tête ; et il ne croit guère que le Seigneur est assez sage pour montrer que tous les sages de ce monde sont des insensés et des ignorants.

Si Dieu, quand on recourt à Lui, débrouille pour nous les fils tout emmêlés de la sophistication humaine des hommes modernes, qui semblent faits expressément pour éloigner l'homme de Dieu, imaginez donc s'il ne sera pas capable de trouver des solutions aux autres problèmes. Si même dans nos moments de distraction nous pouvons, dans un certain sens, nous rapprocher de Dieu, combien plus, dans des conditions qui favorisent le recueillement, nous pourrions nous unir à Lui.

Très cher Père dans le Christ, faites votre possible pour vous entretenir avec Jésus Crucifié. Et cela, aussi familièrement qu'avec moi-même. Pendant un instant seulement ou plus longuement, selon le temps dont vous disposez. Faites-le en toute circonstance ou seulement de temps à autre, selon vos possibilités. Parlez au Crucifié de tous vos problèmes, demandez-lui conseil, qu'ils soient de nature spirituelle ou concernent des affaires temporelles, qui vous regardent vous-même ou bien autrui.

Si vous agissez de la sorte, je vous assure qu'avec le temps vous en retirerez un grand profit et vous sentirez naître entre vous et le Christ une union plus intime et plus remplie d'amour.

La DEUXIÈME chose qui contribuera, avec ce que je vous ai suggéré plus haut, à vous obtenir une plus grande abondance de grâces, c'est la fréquente élévation de votre âme vers Dieu.

Cette attitude, mon cher ami, vous est indispensable car plus on est exposé au danger ou chargé d'affaires importantes, plus il faut de diligence et de perspicacité.

22 Pour ce passage, le P. Desbuquoit propose une traduction très différente en donnant un autre sens au mot *esercizi* du texte original. Plutôt que *profession*, il lui donne le sens de *pratique de la vie intérieure*. Voici sa traduction, assez douteuse à vrai dire : « puisque votre pratique de la vie intérieure date déjà de fort loin, il convient nécessairement d'employer avec vous un genre en rapport avec votre expérience ». On comprend mal, en ce cas, la nature des conseils que donne le saint Fondateur.

L'homme éprouve une difficulté naturelle à se recueillir et encore plus à vivre uni à Dieu, parce que son esprit est de nature vagabonde et ne peut se fixer sur une seule et même chose. Mais

c'est surtout pour celui qui a la mauvaise habitude de la dissipation que cette union est particulièrement difficile.

C'est spécialement difficile quand nous sommes obligés de nous occuper de choses qui, du moins à mon avis, par elles-mêmes nous entraînent à la dissipation, sans pourtant nous y laisser entraîner. Qui donc jugerait possible de rester dans l'eau sans se mouiller ? C'est vraiment une chose impossible, mais ce qui de soi paraît impossible peut devenir très facile avec l'aide de Dieu, si nous ne Lui refusons pas notre collaboration avec la diligence et l'engagement spirituel que Dieu a bien voulu nous accorder.

Si donc nous voulons poursuivre ce double objectif : vivre unis à Dieu tout en travaillant, en parlant, en lisant, en réfléchissant, en traitant les affaires qui se présentent, élevons souvent vers Lui notre pensée, longuement ou ne fût-ce qu'un instant, comme ferait quelqu'un avec son ami. Ne pouvant pas interrompre son travail pour parler avec lui, à causes d'affaires importantes à expédier, par exemple l'enregistrement des comptes d'un envoi de marchandises à faire sur le champ, il lui dirait d'abord : « Pardonne-moi si je puis pas vous tenir compagnie, j'ai des travaux urgents à terminer. À peine libre, je serai tout à vous, si vous pouvez attendre ».

Puis, tout en écrivant, il tournerait parfois les yeux vers lui, lui dirait de temps en temps un mot de son travail en cours. Il lui dirait parfois : « J'ai fini dans un instant ». En agissant ainsi, tout en n'ayant pas le temps de consacrer beaucoup de temps à son ami, il ne le négligerait pas et, d'autre part, cette gentille manière d'agir ne le dérangerait guère et même pas du tout dans ses occupations.

Voilà, cher ami, comment il faut faire ; vos études et vos affaires n'en souffriront presque pas.

Avant de commencer votre travail, dites-en un mot au Christ ; puis, pendant votre travail, élevez souvent votre esprit vers Dieu. Vous en retirerez un grand profit sans que votre travail en pâtisse. Ainsi donc, accordez un soin particulier au commencement de vos affaires ou de celles d'autrui, qu'il s'agisse d'actions ordinaires ou imprévues, d'entretiens avec le prochain ou de travail personnel. Tout d'abord, orientez-les vers Dieu par une petite prière, selon ce qu'il vous inspirera, qui pourra rester intérieure ou exprimer par des paroles, vos désirs et vos préférences ou de toute autre manière.

Puis, pendant votre travail – qu'il s'agisse d'actes, de réflexion ou d'organisation de vos activités, peu importe – élevez souvent votre esprit vers Dieu ; si votre travail se prolonge, interrompez-le, par exemple le temps de dire un *Ave Maria* ou comme bon vous semblera, et dites à Dieu la prière qu'il vous inspirera. Pareille interruption peut se renouveler une ou plusieurs fois selon la durée plus ou moins longue de votre travail.

Si vous adoptez cette méthode, vous vous habituerez à prier facilement, sans préjudice pour vos occupations ni pour votre santé. Vous arriverez ainsi à prier si continuellement que vous prierez même en mangeant, en buvant, en travaillant, durant vos entretiens, vos études, vos écritures, etc. Votre activité extérieure n'empêchera pas votre prière intérieure et vice versa. Si vous agissez autrement, vous pourrez, bien sûr, être un honnête homme mais vous ne serez pas le bon chrétien que le Christ désire que vous soyez et qu'il vous a appelé à devenir : vous le comprendrez facilement si vous examinez le moyen qu'il a employé pour vous ramener à Lui. Je vous mets en garde et je vous donne des indications suffisantes pour devenir réellement ce que je pense que vous voudriez être – si vous le voulez, mais j'en suis convaincu – et pour que vous n'ayez pas un jour de tardifs regrets, ce qui me peinerait beaucoup.

Bien cher ami, si mes paroles ont auprès de vous quelque valeur, je vous lance un appel, je vous prie, je vous conjure dans le Christ et par le Christ : ouvrez les yeux et tenez compte de ce que

je vous écris, pour l'observer non seulement en paroles mais dans les faits. Je puis vous garantir que vous deviendrez un tout autre homme que ce que vous êtes, parfaitement capable d'assumer la

31

charge que Dieu a mise et qu'il continuera, de diverses manières, à mettre sur vos épaules. Si vous agissez autrement, vous n'allez pas satisfaire aux obligations que vous avez envers Dieu et envers le prochain. Vous n'aurez pas d'excuses et vous serez puni comme un prévaricateur.

Appliquez-vous donc à bien comprendre et à mettre en pratique ce que je vous ai dit jusqu'ici. Mais accordez une égale attention au troisième point, lié au premier. Sans cela, tous vos efforts n'auraient pas grande valeur ni crédibilité auprès du Christ.

Le TROISIÈME point est le suivant : pendant vos méditations, vos prières et vos réflexions, efforcez-vous de repérer vos principaux défauts, et surtout [votre défaut dominant] celui qu'on pourrait appeler le général en chef et qui tient tous les autres sous sa coupe. Que votre but principal soit de l'extirper mais aussi d'abattre tous les autres au fur et à mesure qu'ils se présentent. Imitiez en cela celui qui veut tuer un général placé au milieu de ses troupes : tout en ayant constamment l'œil sur lui et ne le perdant jamais du regard car il est le plus éminent, il se fraie un passage en massacrant tous ceux qu'il rencontre. C'est ainsi que vous devez traiter vos défauts.

Si vous me demandez quel est le défaut qui domine en vous, je vous réponds : même s'il y a des tendances sensuelles en vous (si j'en crois ma modeste capacité d'intuition), votre défaut capital n'est pas la sensualité (dans le sens où j'entends ici ce mot). C'est plutôt votre caractère porté à la colère et la facilité de vous troubler qui ont leur origine dans l'orgueil, fruit de votre savoir, de vos connaissances acquises par l'étude et de la compétence qui vous vient tant de vos qualités naturelles que de votre expérience professionnelle. Pensez-y bien : c'est bien cela qui vous rend irascible, vous trouble et vous fait manquer aux convenances dans vos manières et vos paroles. Cette racine de l'orgueil produit encore d'autres fruits mauvais en vous.

Je viens de vous aider à repérer votre mal qui est la mère de vos défauts. Tuez-la donc afin qu'elle n'enfante plus. Recherchez vous-même le remède au mal et le moyen de l'extirper. Si vous ne les découvrez pas, je vous les ferai peut-être connaître une autre fois, par écrit ou de vive voix. Si par hasard votre défaut principal n'était pas celui que je viens de signaler, - malgré toutes les raisons que j'ai de le croire - découvrez-le vous-même et tuez-le !

Si vous suivez mes conseils, vous irez sans peine au Crucifié et à la croix. Si vous suivez d'autres chemins, vous le sentirez toujours loin de vous. Et cela, je ne pourrais le souffrir en vous, car je vous aime et me sens obligé de vous aimer et de vous voir à jamais uni à Jésus crucifié. Amen.

J'ai trouvé l'instrument pour une bonne et rapide impression et je vous l'envoie. Coût : 3 lires et 10 sous.

Je suis sur le point d'expédier chez vous des livres de spiritualité, bien plus utiles que beaucoup d'autres. Je vous les enverrai. Faites circuler la nouvelle chez les .A. pour qu'ils s'en procurent car ils rendront service à quiconque veut faire des progrès spirituels.

Quant au P. Fra Bono, il est perdu pour vous et pour moi. Il me fuit, ou bien ses occupations donnent l'impression qu'il me fuit. Il y a trois ou quatre jours que je ne l'ai plus vu et c'est à peine si je puis lui dire un mot. Il craint peut-être que l'on veuille le persuader à entrer chez nous.

La lettre que vous lui avez écrite m'a plu mais il faudrait l'aiguillonner davantage : n'hésitez pas à le faire.

J'écrirai aux .A. : saluez tous et chacun. Tous mes respects à notre révérend Primicier.

Milan, le 28 juillet 1531.

NOTES du P. Colciago, o.c., p.336-344, sur la Lettre 3

« Claires et bien ordonnées, humbles mais décidées : voilà comment devaient être les lettres de direction que Zaccaria, dans la pleine ferveur de ses premières années de sacerdoce, et pas encore accablé par l'énorme charge des activités qui le fera succomber à 36 ans, envoyait à ses fils spirituels. La lettre 3 adressée à l'avocat de Crémone, Carlo Magni, en est un merveilleux exemple.

« La révérence et l'humilité poussent Zaccaria à appeler « père » son destinataire, et à signer « votre fils et frère » ; mais son pouvoir sacerdotal le pousse tout aussi clairement à lui écrire que, s'il ne lit pas cette lettre « par des actes et non seulement par des paroles », il ne sortira jamais de la médiocrité d'un *brave homme* et n'arrivera jamais à être un *bon chrétien* comme il doit l'être, étant donné les responsabilités que lui confère la position particulière qu'il occupe²³ ».

Il ne serait pas facile de mieux présenter, de façon plus concise et plus complète que celle-ci, cette lettre, son auteur et son destinataire.

Cette lettre ne vient plus de Crémone mais de Milan. Toutefois, elle appartient encore à l'époque des deux ou trois ans de résidence à Guastalla.

C'est dans cette dernière ville que le Saint a apporté la ferveur et les œuvres de son ministère qu'il avait entreprises à Crémone et qu'à Milan il avait laissées en partie aux soins de ses compagnons. Ceux-ci, de temps en temps seulement, en attendant de leur installation définitive dans cette ville, venaient au château de la Comtesse ; et là, avec lui et sous la direction du P. Fra Battista, ils tenaient ces « conférences » spirituelles grâce auxquelles ils se stimulaient mutuellement à se donner entièrement à Dieu et au prochain, et étudiaient la manière de porter ce projet à exécution.

Mais il ne se passait jamais longtemps sans que le Saint ne s'absente de cette ville – pour une affaire de la comtesse ou une nécessité personnelle – pour aller à Crémone ou à Milan. C'est là qu'à leur tour venaient le rejoindre ses deux compagnons, et bientôt d'autres également, dans la maison de la Comtesse près de Saint-Ambroise. C'est de là qu'occasionnellement il rejoignait, par sa correspondance, l'endroit d'où il était parti.

C'est le cas de cette lettre qui, de Milan, le fait retourner à Crémone d'où un de ses fils spirituels lui a écrit pour lui demander avec insistance quelque conseil sur la manière de se comporter un bon chrétien dans l'exercice de sa profession. Plus précisément, comment réussir à être toujours uni à Dieu dans le fouillis de travail et de distractions qui en découlent.

Cette lettre est une réponse. Mais cette fois, c'est une réponse qui l'entraîne à composer une sorte de petit traité de pratique spirituelle.

Et Zaccaria s'attelle à le mettre par écrit. Non sans hésiter beaucoup et uniquement parce que lui, Carlo Magni, l'a contraint « si chaleureusement et avec tant d'amitié », et seulement après s'être mis aux pieds du Crucifié, et même « me tenant continuellement devant Lui, pour vous ».

Une ancienne gravure du 18^e siècle²⁴ nous permet de l'imaginer, occupé à écrire dans le petit local que lui aura réservé la comtesse, ici à Milan comme au château de Guastalla : il écrit un peu, porte ensuite durant quelques instants son regard sur le crucifix, tenant sa plume dans sa main levée, l'oreille tendue vers cet amoureux du Crucifié qu'était saint Paul qui, dans son dos, lui parle et peut-être lui dicte...(Devant le Crucifié, je me tiendrai pour vous...cherchant à apprendre de Lui ce

23 *Les Lettres*, Collection de spiritualité barnabitique, p. 39. « Tout comme la lettre précédente, cette montre clairement combien le Saint, dès ce moment déjà, était avancé dans la science des saints » (Bugati, p. 838 v.).

24 De Ludovico Mattioli, en préface à la « *Vie et paroles remarquables* » du Saint, éditée par le P. Francesco Barelli (Bologne, 1706). Elle a été reproduite également par le P. Boffito, *Écrivains barnabites* », vol IV, p. 237.

que je devrai vous enseigner par la suite... ».

33

Mais qui était ce « Magnifique Procureur Carlo Magni » ? Un célèbre juriste, c'est-à-dire un avocat ou procureur. Bugati²⁵ a découvert qu'en parlent élogieusement Bresciani Francesco dans sa *Liste des notaires de Crémone* en 1527 et, mieux encore, le sénateur Andrea del Borgo dans son testament de 1529, publié par Arisi dans son livre *Crémone lettrée* (vol.II, p. 126 sv.). Certaines expressions de la lettre font supposer que Carlo Magni était « un gros poisson » pêché par Zaccaria, un converti, peut-être récemment. « Dans ce cas, on aurait un exemple très clair confirmant l'affirmation de nos historiens qui disaient qu'à côté de l'action directe sur la masse, le Saint mettait à la base de l'efficacité de son action réformatrice la conversion de tel ou tel groupe social ²⁶».

C'est la même tactique qu'il suggérait, comme dans cette lettre, pour la victoire de la sainteté la plus grande sur l'aplatissement de la tiédeur : c'est-à-dire le combat jusqu'à la victoire sur « le capitaine général et le plus élevé en grade » de l'armée aguerrie des défauts.

On peut noter également chez Antoine-Marie son art de choisir la manière de parler et les arguments les plus adaptés au mode de vie et à la profession de son correspondant. Magni est un avocat ? Il lui parle donc de lois et de législateur. Mais surtout (puisqu'il est un avocat chrétien), de ce « législateur qui contient en lui toute loi ». Et comme sa profession comporte de grandes responsabilités, l'oblige à étudier beaucoup et lui prend beaucoup de temps, il lui propose alors une méthode simple et vraiment adaptée à son cas.

Mais nous pourrions peut-être dire quelque chose de plus sur ce « frère et père » de notre Saint, qu'il nous semble voir tout absorbé par son travail dans son bureau d'avocat, comme nous voyons son « fils et frère » dans sa cellule de religieux. Ce sera possible quand nous aurons pu obtenir des renseignements plus abondants et mieux documentés sur ces .A. dont Zaccaria parle à la fin de sa lettre et à qui il promet d'écrire.

Les Pères Cagni et Ghilardotti en ont parlé les premiers dans la préface de leur édition critique des *Sermons* du Saint²⁷, dans lesquels on trouve aussi deux autres sigles tout aussi énigmatiques mais présentant des ressemblances significatives (« notre .A. » ; « notre .F. » ; « notre .N. »). Ils ont avancé une hypothèse très suggestive et bien loin d'être peu probable : il s'agirait d'un groupe d' « Amis » rassemblés par Zaccaria, peut-être dès son premier apostolat à Saint-Vital de Crémone et qui se seraient groupés dans une « Association de l'Amitié », comme celle qui, depuis une dizaine d'années et avec le même nom, existait déjà à Brescia, non loin donc de Crémone ; elle avait été fondée par le fervent apôtre de la réforme pré-tridentine à Brescia, Bortolomeo Stella, habitant cette ville. « Il s'agit en somme d'un centre crémonais de haute spiritualité dirigé par Zaccaria ; et c'est probablement déjà une ébauche, à Crémone, de cette "Congrégation des Mariés" qui, plus tard, à Milan, aura un si grand développement, à côté des Barnabites et des Angéliques »²⁸

Carlo Magni a sans doute été membre de cette « Amitié » de Crémone, peut-être comme chef de groupe ou de secrétaire puisque Zaccaria lui confie la charge de faire de la propagande parmi les autres .A. pour certains livres très utiles pour la vie chrétienne et le charge de les saluer tous et chacun, avant que lui-même ne leur écrive.

Un *Amen* solennel marque le passage aux commissions qu'il confie, aux salutations et aux

25 *Procès apostolique*, p.1070.

26 *Les Lettres*, Collection de spiritualité barnabitique, p. 40.

27 *Les Sermons de S.A.M. Zaccaria*, présentés par Giuseppe M. Cagni et Franco M. Ghilardotti. Extrait de « Archives italiennes pour l'Histoire de la Piété » de Monseigneur G. De Luca. Rome 1959, vol. II, fasc. 5. Plus récemment, nous trouvons d'amples renseignements dans leur nouvelle présentation critique des *Sermons* dans *Barnabiti Studi*, 21 (2004). J'ai traduit cet ouvrage et on peut trouver cette traduction sur le site internet des Barnabites (ndt).

28 Ibidem.

nouvelles concernant le Père fra Bono.

Ce dernier est une conquête du Saint, qui l'a poussé à passer de la vie érémitique à la vie

34

apostolique ; lui aussi est « notre père » et certainement un ami, peut-être un .A. lui aussi. Mais il me fuit, ou tout au moins il semble le faire, craignant peut-être qu'on veuille le persuader de venir habiter chez nous (à Sainte-Catherine ou à la maison de la comtesse) et de demeurer de manière stable chez nous, en un mot, de rester pris dans les filets de Zaccaria alors qu'il a déjà, de son côté, d'autres œuvres de bienfaisance...C'est ainsi que nous l'avons perdu : vous, à Crémone d'où j'ai réussi à l'emmenner à Milan, et nous ici à Milan.

Cet *Amen* solennel et quasi liturgique conclut la première partie de la lettre, qui est en fait pratiquement toute la lettre et une espèce de conférence spirituelle écrite tout entière pour son ami avocat de Crémone, et entièrement inspirée par le Crucifié à qui il s'adressait. C'est par Lui qu'elle a commencé, c'est sous son regard qu'elle est sortie peu à peu de la plume d'Antoine-Marie, ou plutôt de son âme, et c'est par Lui qu'elle se termine.

Elle est tout entière animée du désir ardent d'entraîner son ami sur la route qui lui permettra « d'aller facilement au Crucifié et à la croix ».

* * * * *

Nous disions plus haut : « des livres plus utiles que tous les autres livres qu'on pourrait lire ...». Quels livres ?

Hypothèse pour hypothèse, en voilà une, suggestive elle aussi et pas impossible : deux semaines avant la date de cette lettre, « le 10e jour de juillet de l'an 1531 » dans « l'illustre ville de Milan, par Maître (ou Messire) Gaetano da Ponte, Fiamengo, résidant près de la Douane », était imprimé un troisième livre de fra Battista da Crema intitulé : « *Philosophie Divine du seul vrai maître Jésus Christ Crucifié*, offerte de nouveau (ce livre n'était donc pas à sa première édition ?) par le Révérend Père etc. à ceux qui désirent (réellement et pas seulement en en portant le nom) devenir ses vrais disciples et imitateurs ».

Le contenu et le but de ce livre sont de « présenter de manière historique et quasi à la lettre la Passion de Jésus ; et ensuite, en la contemplant, de montrer comment elle peut être imitée par ceux qui veulent être de bons chrétiens, de vrais dévots et des saints » (extrait du Prologue).

Le P. Bogliolo, salésien, en le faisant connaître dans son étude : « *Battista da Crema. Nouvelles études sur sa vie, ses écrits, sa doctrine* » (S.E.I. 1952), commente :

« On trouverait difficilement un ouvrage sur la Passion qui respire une telle tendresse envers le Divin Crucifié, une telle fascination, un tel lyrisme, qui éveille autant d'énergies spirituelles, qui remue aussi profondément que cet ouvrage » (p. 55).

Or, nous savons que parmi les livres traitant « de la vraie imitation du Christ », Zaccaria recommandait « particulièrement et spécialement » (c'est ce qu'il écrit au chapitre VIII de l'ébauche de ses Constitutions), « les livres de notre Père fra Battista da Crema ». Tenant compte de ceci, il est certes surprenant, et peut être également indicatif, de tomber, dans la *Philosophie Divine*, sur une page comme celle qui suit, parmi les dernières du livre :

« ...Ô pauvres chrétiens, tant religieux que gens du monde : vous êtes tout le jour distraits, je ne dis pas parce que vous travaillez de vos mains et que vous marchez, mais vous avez l'esprit distrait, en pensant avec plaisir, et en y prenant plaisir, à des choses frivoles. Dites-moi un peu : puisque vous laissez votre esprit penser à diverses fables, tout en étant occupés à travailler de vos mains à votre ouvrage, qui d'ailleurs ne souffre pas du fait que vous pensez à ces fables, pourquoi ne tenez-vous pas votre esprit recueilli en Dieu, uni aux Saints et à la Passion du Christ, tout en

travaillant et en vos occupant de vos affaires ?

« Il est très clair (comme le montre l'expérience) que votre esprit vagabonde lors de votre

34

travail et que pour accomplir celui-ci, une attention continuelle n'est pas nécessaire.

« Puisque donc vos travaux ne souffrent pas du fait que votre esprit pense à autre chose qu'à votre ouvrage, pourquoi cherchez-vous des excuses en disant qu'il faut penser à autre chose qu'à la Passion du Christ ? Vous dites que vous devez gagner votre pain et les autres choses nécessaires ? Dites-moi : puisque que vous devez gagner votre pain et d'autres choses nécessaires, pensez-vous toujours au pain ou bien pensez-vous bien plus souvent à des balivernes ? ».

Ne nous semble-t-il pas lire, en d'autres mots mais assez ressemblants, ce que le Saint a enseigné dans sa lettre du 28 juillet à son fils et disciple, son ami avocat Carlo Magni de Crémone ?

LETTRE IV

À Giovan Giacomo Piccinini,
Frère très cher dans le Christ.
Dans la maison de l'illustre Comtesse de
Guastalla. Près de Saint-Ambroise. À Milan

Introduction du P. Franco Monti

Voici une brève lettre adressée au fidèle Piccinini, un laïc de l'entourage des Pauliniens. Il règne un air de tempête dans le clan de Zaccaria. Aux yeux des bien pensants, certaines attitudes du groupe semblaient des extravagances. Le P. Soresina, dans sa *Petite chronique C* y fait allusion : « On forçait la main à Zaccaria pour qu'il permette à certains d'aller porter du poisson (faire gratuitement le portage !), à d'autres de se donner la discipline dans la cathédrale, à d'autres encore de faire d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer...; ils priaient avec insistance le révérend Père de leur accorder de telles permissions comme s'il s'agissait d'une faveur ». L'historien Paolo Morogia ajoutait : « Ils étaient désireux d'être crucifiés au monde et de vivre dans le Christ, n'attachant aucune importance à ce que pourrait dire l'opinion publique ; et moi, frère Paul qui écris, je pourrais raconter bien des choses au sujet de ces mortifications, dont j'ai été le témoin oculaire...; et les femmes qui suivaient l'honnête Comtesse portaient une grosse corde au cou, comme des condamnées à la pendaison, pour faire une mortification publique par amour de Jésus Christ ».

C'étaient des attitudes qui accompagnaient leur besoin impérieux d'annoncer la Parole de Dieu : si la petite église Sainte-Catherine à la Porte Ticinese était trop petite, c'était le Portique des Marchands ou un carrefour qui servait de chaire. Les conversions pleuvaient. D'autres, au contraire, faisaient la grimace : on en arriva même à accuser les pères de Saint-Barnabé de vouloir attenter à l'ordre public, en introduisant de dangereuses nouveautés. On les mettait facilement sur le même pied que les Béguins ou que les Pauvres de Lyon, suspects d'hérésie.

S'ajoutait aussi le problème d'aménager en logement deux masures achetées près de Sainte-Catherine et qu'il fallait réaménager de fond en comble.

Et surtout, il régnait un climat de deuil dans la famille. Leur « père », fra Battista da Crema, venait de mourir. C'était un dominicain, accusé lui aussi d'hérésie et désavoué par son Ordre et par le cardinal Carafa, futur Paul IV « à cause de l'exorbitant et grave manque aux convenances de voir un religieux de votre âge et de votre renom, après tant d'années de profession religieuse, prendre ses distances avec son Ordre et d'aller habiter, seul, chez une femme, noble, belle et mariée deux fois, veuve, libre et riche, très intelligente, qui fait peur aussi bien quand elle fait le bien que quand elle fait le mal ; ...fra Battista, le père spirituel et excellent ouvrier dans la vigne du Seigneur, est mort et vous n'êtes désormais qu'un pauvre frère non seulement inutile mais aussi manquant aux obligations de sa charge et fugitif ».

S'il est difficile d'accepter et de dépasser avec foi l'hostilité du monde, il l'est bien plus encore quand il faut faire face à des incompréhensions au sein même de l'Église. Mais les Pauliniens au plus profond d'eux-mêmes voient en lui un homme de Dieu et leur protecteur et inspirateur céleste.

C'est cela, et d'autres choses encore, qu'on devine dans le ton parfois réticent, parfois chagriné de la lettre ; et aussi cet air de carbonaro²⁹ qui naît de la préoccupation de ne pas laisser

29 Carbonaro : membre d'une société secrète.

tomber, de façon inopportune, un écrit dans les mains de personnes à qui on ne peut se fier.

37

Une fois de plus, les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes.

Lettre 4

IC.XC. +

Très cher frère dans le Christ, salut.

Le seul but de cette lettre est de vous saluer et de vous dire, comme si c'était notre Père fra Battista qui le disait, que ni vous ni moi devons nous tourmenter pour les difficultés que nous devons ou devons affronter, car ce n'est pas nous qui en portons le poids, mais lui.

Si vous vous en souvenez, les négligents et ceux qui ne veulent pas s'aider eux-mêmes lui ont toujours déplu. Efforçons-nous donc, de notre part, de faire tout ce que nous pouvons et le Crucifié se chargera du reste, soit par lui-même, soit par l'intercession de notre père. Tout ce qui nous arrive ne doit pas nous impressionner outre mesure, car à Dieu tout est possible et nous touchons du doigt qu'il en est réellement ainsi.

Je m'arrête ici : bientôt on vous informera à vive voix de toute la situation, encore qu'il ne convienne ni à vous ni à nous d'être trop préoccupés par la manière dont tout se passera. C'est assez et même trop pour nous de savoir que nous marchons sur le chemin de la croix : dans cette voie, il suffit de savoir s'il est bien ou non de faire ou de ne pas faire une chose. Faisons donc taire en nous toute curiosité inutile et mettons la main à l'ouvrage. Je suis certain que vous n'avez pas de pareilles préoccupations et vous avez raison. Si je vous parle ainsi, c'est pour que vous soyez quelque peu au courant de la ligne de conduite que nous suivons tous.

Je n'ajoute rien de plus. Il faut pourtant que je vous dise que cette lettre est strictement personnelle. Gardez-la secrète et ne la montrez absolument à personne. S'il arrivait que le docteur Gerolamo vous confie une lettre, introduisez-la dans une des vôtres et envoyez-les ainsi. Mais prenez garde de ne les confier qu'à des messagers sûrs et dont vous êtes certains qu'ils les remettront au destinataire. Sinon, gardez-les chez vous jusqu'à ce qu'une occasion sûre se présente.

Saluez de ma part Madame la Comtesse, Angela, Porzia et la sœur [Paola Antonia, les trois Negri] et nos autres sœurs. Saluez aussi de ma part et de tous ceux qui sont ici messire Giacomo Antonio Morigia et Francesco Crippa.

Guastalla, 16 janvier 1534.

Votre frère dans le Christ
Antoine M. Zaccaria
Prêtre.

NOTES du P. Virginio Colciago, o.c., pp.345-354.

Deux années ont passé et les choses vont leur train. Si la lettre vient encore de Guastalla,

c'est pour le motif que nous connaissons : Antoine-Marie y est toujours chapelain. Mais, à Milan, les

27 et 29 septembre, puis à la fin d'octobre ou au début de novembre 1533, Zaccaria et Ferrari ont pu acheter deux maisonnettes avec jardin, près de la petite église (aujourd'hui disparue) Sainte-Catherine au pont des Artisans, à la Porta Ticinese et dans la paroisse St-Vincent in Prato : la première, attenant à l'église, donnée en location par le chapelain de la chapelle des Saints Pierre et Paul dans cette église, avec l'obligation de célébrer une messe quotidienne à l'autel de cette chapelle; l'autre, peu distante et aux environs du Monastère San Bernardino, achetée à certains messieurs Preda.

Ces deux misérables maisons, petites et en mauvais état, doivent être remises en état, mais Ferrari s'y est déjà installé. Lui seul, pour le moment, ou aussi Zaccaria, quand il vient à Milan et ne loge pas dans la maison de la Comtesse. Mais on est déjà en pourparlers pour l'acquisition d'une troisième petite maison, située entre les deux premières. Le marché sera conclu le 28 juillet et le 5 août 1534. Alors, quand tout sera arrangé et adapté pour former une espèce de cloître suffisant pour accueillir une petite communauté religieuse, ils pourront renoncer définitivement à l'hospitalité offerte par la Comtesse dans sa maison de Saint-Ambroise d'où est partie la lettre adressée à Piccinino.

Ils n'ont pas encore d'oratoire à l'intérieur de leur habitation. Mais il y a l'église Sainte-Catherine, où il est possible d'exercer un saint et fécond ministère et où, au moins, existe la charge d'assurer la messe quotidienne à un des autels des saints Apôtres.

À l'un ou l'autre des autels...De fait, entretemps, Ferrari lui aussi a été ordonné prêtre, le 31 mars 1532, fête de Pâques. Mais il ne se décide pas encore à monter à l'autel : il ne dira sa messe de prémices que dans deux ans et demi, en la fête de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre 1534, à Santa Maria della Scala, « à la demande du Révérend Père [Zaccaria] et avec la participation du Père fra Battista da Crema et de la Comtesse, mais en toute simplicité et sans faste mondain, à une heure matinale » (*Petite Chronique A*, p.55).

Ce retard pourrait nous étonner. Mais, pour ne citer qu'un saint contemporain de Ferrari, Ignace de Loyola a fait la même chose : il a remis à un an et demi la célébration de sa première messe.

Morigia, lui, est encore laïc : il sera ordonné le 5 juillet 1535 et dira lui aussi sa première messe sans faste, en présence de ses confrères et de la petite communauté de la Comtesse. C'était le 14 septembre suivant, fête de l'Exaltation de la Croix.

Laïc également, le quatrième des cinq premiers à s'être rassemblés : Giovanni Giacomo de Caseis, probablement un familier de la Comtesse et associé aux trois premiers dès 1530. Il ne voudra jamais recevoir l'Ordination. Mais est présent le « fidèle » Messire prêtre Francesco Lecco, déjà chanoine de la Collégiale de Desio et membre lui aussi de la première heure.

Mais la nouvelle la plus importante est que, entretemps, est arrivée l'approbation du Pape, par le Bref du 18 février 1533, *Vota per quae*, de Clément VII, qui les autorise à prononcer leurs vœux, à vivre en communauté et à se donner des lois ou constitutions. On prépare donc les premières vœtures, de la main de Zaccaria : la première, celle de De Caseis, le 10 juin 1534 (à moins qu'il ne faille s'en tenir plutôt à la plus ancienne des *Petites Chroniques* de ce temps, la deuxième partie de la *Petite Chronique A*, qui la place à la même date, mais de l'année précédente 1533, de la main du P. Fra Battista da Crema). Ensuite, le jour de l'Assomption, celle du père Ferrari et du laïc Francesco Crippa et, le 24 du même mois, celle de Morigia. À la fin de l'année, en y ajoutant celle du père Soresina qui aura lieu le 2 février 1535, les Clercs Réguliers de la petite église Sainte-Catherine sont au moins neuf.

Une grande ferveur les anime tous : un mépris si absolu du « monde », une telle austérité de vie et une si grande soif d'humiliations et de pénitences. « Le père Zaccaria avait été forcé de

donner la permission à l'un de porter des paniers de poisson, à un autre à se donner la discipline

dans la cathédrale, à un autre d'autres pénitences encore qu'il serait trop long d'énumérer... ; et ainsi, ils allaient prier le Révérend Père de leur accorder de telles faveurs » (ainsi s'exprime le père Soresina dans sa *Petite Chronique C*). « Ils sont désireux, comme dit l'Apôtre, d'être crucifiés pour le monde et de vivre pour le Christ et ne s'inquiétaient donc pas de ce que pourrait dire le monde rempli de faussetés...Et moi, frère Paul³⁰, auteur de ce récit, je pourrais donner de nombreux exemples de ces mortifications que j'ai vues de mes yeux, etc. Et les femmes qui suivaient la Comtesse mortifiée portaient publiquement une grosse corde au cou, comme pour la pendaison, pour se mortifier par amour de Jésus Christ ».

Comme la petite église Sainte-Catherine était vraiment trop petite, voilà que les plus ardents se mettent à sortir pour aller prêcher sur les places et les carrefours, la corde au cou et brandissant une grande croix, pour attirer les gens...Ils entraient dans les prisons et visitaient les malades.

Finalement, pensèrent à rédiger des ordonnances ou Constitutions. Ils en parlaient dans les Conférences communautaires mais, avant tout, il les mettaient en œuvre, librement et généreusement, et en faisaient une expérience pratique, non sans profiter des conseils du père Battista, jusqu'au moment où le Seigneur nous l'a laissé...

Toutes ces nouvelles ne sont pas écrites dans la lettre du Saint mais elles étaient certainement présentes dans son cœur, le comblant de joie et renouvelant son enthousiasme.

Au contraire, toute sa lettre est comme marquée d'une paisible et sereine, mais profonde tristesse. Antoine-Marie ne le dit pas car, désormais, tous sont au courant depuis deux semaines : dans la nuit du deux janvier, « le Père », le Père par excellence, fra Battista da Crema « notre premier père et fondateur du monastère de saint Paul Apôtre et de notre maison » est passé de cette vie à une autre³¹. Le Père, notre Père, notre doux et saint, notre divin Père, nos deux bienheureux Pères (saint Paul et fra Battista)...Que de fois ce Père revient dans les lettres d'Antoine-Marie et que de fois, sa présence dans la vie du Saint et de ses communautés !

Il l'a assisté jusqu'au dernier moment, il a reçu ses dernières salutations et ses ultimes recommandations et fra Battista est mort sereinement dans ses bras.

Il est mort en paix...mais c'est grâce à l'énergique intervention de la Comtesse qui a refusé de montrer au malade l'ordre de son Supérieur provincial (le P. Angela da Faenza, Supérieur provincial de Lombardie). Celui-ci, une nouvelle fois et présentant de nouvelles Lettres apostoliques³², le rappelait dans son couvent, sous peine d'excommunication (8 novembre 1533).

Contre l'ordre du Provincial, qu'elle regardait comme invalide jusqu'à sa confirmation expresse par le Pape, le jour même du 8 novembre, la Comtesse avait fait appel par un acte notarié, en présence de trois témoins (parmi lesquels notre chanoine Lecchi), et avait nommé Zaccaria comme son mandataire pour la représenter devant les Dominicains.

Le Saint se rendit à Mantoue le 13 novembre. Mais ni le Provincial ni son Vicaire ne voulurent prendre en mains l'acte qu'il leur présentait avec la copie des appels et il dut les quitter en laissant ces documents par terre, à leurs pieds.

Des circonstances difficiles, donc, tant pour Zaccaria que pour le Frère Dominicain. Celui-ci, doué d'une forte personnalité et appelé à une mission hors de la vie ordinaire strictement

30 Paul Morigia, l'historien de Milan et de la comtesse Torelli. Cité par Premoli, *Histoire des Barnabites au 16e s.*, p. 21)

31 *Petite chronique A*, 2ème partie.

32 La première fois avait eu lieu en 1531 et l'affaire avait été conclue le 4 août par l'injonction du Vicaire général et de l'Inquisiteur de Milan, adressée aux Supérieurs Dominicains, de ne plus ennuyer ni empêcher, etc...la Comtesse et son Chapelain, conformément aux Lettres apostoliques du 10 juillet, envoyées par le pape Clément VII.

monastique, dut affronter deux problèmes. Tout d'abord, ses confrères Dominicains, préoccupés

peut-être, plus que de sa fidélité à sa vocation dominicaine, par la peur qu'il ne finisse par demeurer trop volontiers hors de son couvent. D'autre part, il eut contre lui les inévitables « zélés » qui voulurent trouver en lui des relents d'hérésie, et même « de nombreuses hérésies, spécialement celles qui remontent aux Bégards ou aux Pauvres de Lyon » (cette accusation, évidemment suggérée par ces « zélés » se retrouve même dans un Bref de Paul III, successeur de Clément VII, daté du 26 juin 1536).

C'est ainsi qu'après sa mort ses livres furent soumis à un procès. Et ces petites œuvres spirituelles, qui avaient paru avec l'approbation et même la louange de l'Autorité ecclésiastique et de l'Inquisition milanaises (Monseigneur Ladini, vicaire général et le P. Dominicain Crivelli, Inquisiteur), finirent par être *toutes* inscrites à l'Index. Et le Saint Office les mit sous séquestre.

Très obéissants comme toujours, les Barnabites et les Angéliques livrèrent tout ce qu'ils possédaient de leur « premier Père » (je pense que c'est ainsi que finirent également ses lettres privées). Ils livrèrent tous les livres, imprimés ou manuscrits, que Zaccaria leur avait distribués en leur recommandant spécialement de les lire (*Constitutions*, ch. 8, De l'étude). Ils furent retirés de l'Index, *et même* sans les corrections exigées, en 1900, c'est-à-dire trois ans après la canonisation de Zaccaria. Aujourd'hui, ils sont avidement recherchés. On en a retrouvé, qui sait comment, quelque très rare copie qui a survécu et ces livres offrent de nouveau une nourriture substantielle et cette admirable édification dont se sont nourris et illuminés, avec le saint Fondateur et après lui, nos Pères et les premières Angéliques.

Déformées comme on l'a vu, les nouvelles de fra Battista arrivèrent aux oreilles du sévère cardinal Carafa Gian Pietro, le futur Paul IV ; le 9 mars 1532, celui-ci lui écrivit une lettre d'autant plus acerbe qu'elle se voulait amicale : « Mon Père, je vous prie de ne pas vous entraîner vous-même dans l'erreur, mais vous savez certainement que le saut que vous avez fait ces derniers jours a vraiment causé un grand scandale : ce fut un spectacle exorbitant et absolument inconvenant que de voir un religieux de votre âge et de votre réputation, profès depuis tant d'années, quitter son Ordre et s'installer, seul, dans la maison d'une noble dame, jeune, belle et mariée deux fois, veuve, libre et riche et très intelligente, chez qui font peur tant le bien que le mal...Croyez que votre fra Battista [= le père Battista que vous étiez] est mort, que vous êtes devenu un autre, que ce mort était un père spirituel et un ouvrier dans la vigne du Seigneur. Désormais, vous êtes un pauvre moine, non seulement inutile, mais prévaricateur et fugitif », etc., etc. Et voici la finale : « Mais si, l'esprit rempli d'orgueil, vous vous indignez et direz : qui est celui qui me parle avec tant d'audace ? , je vous dirai avec l'Apôtre : *Mundus sum a sanguine tuo, etc.* [je suis pur de ton sang, etc.] et j'invoquerai avec Moïse le ciel et la terre en témoignage contre vous et je vous convoquerai au tribunal de Dieu ! ».

Quand le cardinal apprit la mort de fra Battista, il en avertit son confrère saint Gaétan Thiène et lui écrivit : « Désormais fra Battista est mort en dehors de son Ordre religieux, après une longue maladie, le premier jour de ce mois. Que le Seigneur le prenne en sa miséricorde et lui donne ce que la prière n'ose Lui demander » (!).

La lettre date du 18 janvier 1534. Quelle différence avec la lettre de Zaccaria à Piccinino qui précède de deux jours celle du terrible cardinal Carafa. On y respire une douleur contenue et sereine, lumineuse et pleine du réconfort que donne la confiance que, encore maintenant, du haut du ciel, le « Père » sera notre saint et c'est lui qui portera la charge que nous craindrions de devoir porter nous-mêmes : c'est moi qui vous le dis, mais en son nom...moi qui, en même temps que son dernier soupir – semble-t-il dire – ai reçu pour vous le message de vous saluer et de vous dire que nous ne devons pas nous préoccuper...

Naturellement, poursuit-il, cela ne veut pas dire que maintenant nous pouvons rester à ne

rien faire. Oh non, les négligents ne lui plaisaient pas ! À nous de faire ce que nous pouvons, le

Crucifié pensera au reste.

En voilà assez, cher Piccinini : de vive voix, je vous en dirai plus. Que dira-t-il ? Zaccaria ne le dit pas. Et même, intentionnellement, il écrit de façon à ne pas permettre à d'autres personnes que son correspondant de comprendre de quoi il s'agit.

Ce dernier sera sans doute un familier de la Comtesse³³, peut-être un chargé d'affaires de la maison de Saint-Ambroise, où il se trouve de fait. De toute façon, un homme de confiance et, au moins, suffisamment au courant de la situation pour bien accomplir les commissions qui lui sont confiées, sans vouloir en savoir davantage : « Je suis certain que vous ne vous intéressez pas à ces choses, et vous faites bien... ».

Mais nous, au contraire, nous voudrions deviner quelque chose ! Peut-être les bavardages qui circulaient dans la ville à propos des « nouveautés » ou des « extravagances » ou même de « l'hétérodoxie » de certaines manifestations publiques de piété et de pénitence?... Notre brave Burigozzo, pour l'année 1534 précisément, en parlait sur le ton mi-sérieux et mi-respectueux dont nous avons parlé plus haut. Mais d'autres pensaient et parlaient bien différemment de cette situation : par exemple ce vieux prédicateur de la cathédrale, dont Burigozzo parle pour l'an 1532.

Ou peut-être, et c'est plus probable, menaçait déjà le gros orage qui poussera Zaccaria à prononcer son fameux discours du 4 octobre : « *Nos stulti propter Christum, etc. - Nous sommes des fous à cause du Christ, etc* ».

Dans la lettre, il ne parle que d'un médecin Gerolamo, pas mieux identifié, et des lettres de ce dernier ou des siennes, qu'il faut tenir bien cachées et secrètes. (Il nous arrive de penser aux précautions similaires que le père Semeria, des siècles plus tard, au temps des filatures et des suspicions des gens « ultra-zélés...»). Et nous pourrions noter les mêmes manières d'agir prudentes que nous trouvons dans la lettre II.

Des choses, de toute façon (et Zaccaria veut le dire à nous aussi, comme à son fidèle et discret Piccinini) dont nous ne devons pas être curieux : car il nous suffit de marcher sur le chemin de la Croix, de savoir uniquement si une chose est bonne ou non, et de nous mettre ensuite au travail, laissant dire les autres...

Précisément comme ce que nous avons entendu un peu plus haut Paolo Morigia dire de nos premiers Pères et des Angéliques : quand « ils couraient vers Dieu comme des fous » par les rues de Milan, ils scandalisaient les justes et édifiaient les autres.

Les salutations : « Madame (dans l'original : Madonna), c'est toujours ainsi que dans les écrits du temps est appelée la Comtesse de Guastalla. - Angela, Partia et [leur] sœur : ce sont les sœurs Negri. La première deviendra plus tard l'Angélique Battista, la veuve Partia, la seconde, l'Angélique Paola Antonia, la troisième. - Caterina Candiani fera, elle aussi, partie des premières Angéliques. Avec la « Maréchale » [Marescalca] et avant les trois co-fondateurs, les quatre sont nommées dans l'acte de comparution au Procès de 1536, raconté par le p. Premoli, pp. 466-467. - De Francesco Crippa, nous parlerons plus tard.

33 On peut noter que, lui seul parmi tous les destinataires des lettres de Zaccaria, ne porte aucun titre de distinction ou d'honneur dans l'en-tête extérieur de la lettre.

LETTRE V

À mes Angéliques et divines Filles dans le
Christ : la Mère Prieure, la Mère Vicaire,
Madame et Angélique Paola Antonia et toutes
mes autres filles dans le Christ, qui sont aussi
filles de saint Paul Apôtre
demeurant au Monastère de Saint-Paul Apôtre
À MILAN

Introduction du P. Franco Monti

Antoine-Marie, de son chaleureux milieu familial, écrit à la nouvelle famille des Angéliques, à peine installées dans le splendide nid milanais du Monastère de Saint-Paul, situé Corso Italia, absolument neuf : famille spirituelle entourée d'une affection qui ne le cède en rien à l'affection maternelle de Cornelia, Battista, Isabelle, Giuditta.

Antoine-Marie et ses Compagnons sont encore soumis au jugement de l'Inquisition. Ils sont encore « un petit groupe de certains nobles des deux sexes qui étaient partisans d'une certaine secte se rattachant à un certain Fra Battista da Crema, pleine d'hérésies condamnées par l'Église ». Ce n'est que quelques mois plus tard, le 21 août, qu'ils obtiendront une sentence absolutoire.

Il semble qu'ils ne s'en affligent pas plus que de raison. Ils pensent déjà à la première mission de Vicence, qui est dans l'air.

Les Angéliques en sont informées de façon voilée : elles sortent de la naphthaline leur étendard qui consiste à répandre partout la ferveur et l'élan spirituel. C'est le Crucifié qui les envoie, comme une troupe de choix. Paul a ses disciples. Antoine-Marie ne lui est pas inférieur ; au contraire, ses Angéliques, il les flatte ; il les met sous pression, comme le ferait un entraîneur expérimenté. Ses filles sont meilleures que celle de Paul. Mais qu'elles ne deviennent pas bâtarde, vierges infécondes. Il y a des ajustements à faire çà et là : pour l'une, c'est le caractère, pour une autre, l'humeur, pour une autre encore, c'est le manque d'assurance qui ne convient pas à la liberté des fils de Dieu. Chez certaines, l'humanité est compromise par une vie très austère, ou bien c'est leur capacité de se donner avec constance. En un mot, chez l'une, une chose ; chez l'autre, une autre chose.

Le remède ? Il est clair : c'est le Crucifié, idée fixe de Paul. Qu'il les bénisse et les bénisse à nouveau.

Il signe : votre Père et même votre Esprit dans le Christ. Il faut oser !

Lettre 5

IC.XC. +

Mes très douces et bien chères filles, qui êtes un unique esprit avec moi et mon réconfort, j'éprouve une grande consolation rien qu'à la pensée de pouvoir rencontrer brièvement le groupe si

noble et si généreux de mes aimables Filles, ma couronne et ma gloire, au point de susciter la jalousie du divin Paul.

Mes filles, en effet, n'ont pas moins d'amour pour le Christ que les siennes ni moins de désir de souffrir pour Lui. Elles ne le cèdent pas aux siennes pour le mépris de toute chose et même d'elles-mêmes. Elles n'ont pas moins que les siennes la volonté bien arrêtée d'entraîner le prochain à acquérir le véritable esprit du Christ, méprisé et crucifié. Que dis-je ? Mes filles, non seulement l'une ou l'autre, mais toutes, bannissant toute recherche d'amour-propre et toute consolation intérieure – dont les filles de saint Paul étaient pour la plupart avides – voudraient être des apôtres non seulement pour écarter des âmes l'idolâtrie et les autres gros défauts, mais pour détruire en elles la pire ennemie de Jésus Crucifié, cette peste qui règne aujourd'hui [en tant de chrétiens] : je parle de « madame » la tiédeur.

Très chères filles, déployez vos bannières car bientôt le Crucifié va vous envoyer répandre partout la ferveur et l'élan spirituel. Seigneur, je te remercie vivement de m'avoir donné une descendance si généreuse.

En attendant, mes très chères filles, appliquez-vous à me contenter encore davantage pour qu'à mon arrivée parmi vous je puisse constater que vous avez progressé à l'envi. Je voudrais constater que l'une a acquis une telle fermeté et une ferveur si constante dans la vie spirituelle qu'elle ne soit plus jamais sujette à des variations d'humeur, tantôt pleine d'élan, tantôt n'ayant goût à rien, mais qu'elle soit animée d'une ferveur sainte et stable qui est comme une source d'eau fraîche d'où elle tire une vigueur toujours nouvelle.

Qu'une autre, ayant reçu le don d'une foi puissante, trouve aisées les choses les plus difficiles, sûre qu'elle ne se laissera pas tenter par la présomption ou la vaine gloire.

Qu'une troisième apporte toute la perfection possible dans les travaux manuels, même les plus insignifiants, qu'elle y mette avec constance le plus grand soin sans se laisser abattre par la fatigue ou se croire avilie parce qu'il s'agit d'humbles travaux.

Qu'une autre encore s'oublie complètement elle-même, n'ayant plus en vue que le service du prochain. Qu'elle méprise son propre intérêt, convaincue qu'elle a tout à gagner à ne pas se soucier d'elle-même pourvu qu'elle aide les autres à faire des progrès. Mais qu'elle ne s'écarte pas de la discrétion et de la maturité dans tout ce qu'elle fait.

Que d'autres enfin s'appliquent, qui à dompter une mélancolie dénuée de fondement, qui à réprimer sa susceptibilité, qui la peur de ne pas faire de progrès, qui à ne pas perdre courage devant la difficulté à se vaincre, qui à triompher de l'entêtement, qui à chasser les distractions, et ainsi de suite, chacune pour ses difficultés personnelles.

Qu'il me soit donné ainsi de reconnaître que vous avez reçu le Maître de la justice, de la sainteté, de la perfection, je veux dire l'Esprit consolateur qui vous préservera de toute erreur et vous enseignera toute chose. Il ne vous laissera pas céder au découragement car il sera toujours avec vous. Vous n'éprouverez aucun besoin car il pourvoira à tout, vous donnant surtout une continuelle paix du cœur, tout en vous laissant sur la croix humiliante. Il vous fera mener une vie conforme à celle du Christ, à l'exemple des grands Saints. Alors vous pourrez dire, comme osait le dire votre Père : « *Imitatores nostri estote, sicut et nos Christi* – Soyez nos imitateurs comme nous le sommes du Christ » (1 Co, 4, 15 ; 11, 1).

Souvenez-vous que l'un et l'autre de nos bienheureux Pères, [l'Apôtre Paul] et fra Battista, ont témoigné une telle grandeur d'âme et une telle générosité envers le Crucifié, devant les difficultés et le mépris d'eux-mêmes, un tel désir de conquérir les âmes et de les mener à la perfection que, si nous n'avions pas un désir sans borne de ces choses, nous ne mériterions plus d'être appelés ses Fils et ses Filles mais des enfants illégitimes [Zaccaria ose dire : mais des bâtardes et des mules !).

Cela, je suis sûr que vous ne le voudrez pas, surtout à cause de votre grand désir d'être à Jésus Christ et de me contenter, moi votre père que vous aimez et qui ne laisse pas passer une heure sans penser à vous avec tendresse, en attendant l'heureux moment de venir vous rejoindre.

Je vous recommande au Christ Crucifié ainsi qu'à vos dignes supérieurs. Qu'ils ne cessent pas d'avoir bien soin de vous, selon leur habitude, car ils sont désireux de votre perfectionnement. Pour ma part, je m'unis à eux dans la prière, comme il convient à un fidèle ministre du Christ. À tout moment, je vous recommande à Lui. Je vous prie de nouveau de leur dire de contenter mon grand désir de vous voir faire des progrès, et que j'en fasse moi aussi.

Que le Christ réalise cela. Qu'il vous accorde, à toutes, ses bénédictions les plus larges et les plus parfaites pour vous unir à Lui. Amen.

Ma Mère ainsi que Cornelia et notre cher Battista vous saluent. Un bonjour tout spécial de ma chère Isabella et de Giuditta.

Encore une fois, que le Seigneur vous bénisse.

Crémone, le 26 mai 1537.

P.S. Saluez bien la petite Giulia.

J'insiste pour que vous correspondiez aux nobles et saints efforts de votre, et mienne aussi, divine Paola [Torelli] et que vous donniez pleine satisfaction à notre Père commun, notre saint Père supérieur [Giacomo Antonio Morigia].

Votre Père dans le Christ
et même votre Esprit dans le Christ
Antoine-Marie Zaccaria
Prêtre.

NOTES du P. Virginio Colciago, o.c. , pp. 355-361.

Crémone, 26 mai 1537.

Pour les Sœurs Angéliques, et pas seulement pour elles, cette lettre est la perle des lettres du saint Fondateur, tout comme les Angéliques étaient la perle précieuse de la mitre de saint Charles Borromée.

On y sent, on y respire presque, la délicatesse des sentiments d'un fils unique d'une sainte maman...: la tendresse de saint Paul en certaines de ses lettres, la tendresse de Jésus dans certaines scènes de l'Évangile où sont présentes les femmes. C'est ici, plus qu'ailleurs peut-être, que se vérifie la sentence connue et si bien trouvée : « *Cor Pauli, cor Christi ; cor Antonii, cor Pauli* : le cœur de Paul est le cœur du Christ ; le cœur d'Antoine-Marie est le cœur de Paul ».

Trois ans et demi ont passé, pleines d'événements tristes ou joyeux : peut-être plus souvent tristes que joyeux. Mais nous viennent à l'esprit les paroles du Cantique des Cantiques : « *Hiems transiit et flores apparuerunt* – L'hiver est passé et les fleurs sont apparues » (Ct 2, 12).

La lettre a été écrite au cœur du mois des fleurs ; et, autour du « Saint du lys », qui écrit une nouvelle fois depuis sa maison (la maison de sa maman) de Crémone et imprime de nouveau sur sa feuille le lys du sceau des Zaccaria, je pense voir radieuses et rayonnantes de joie, *ses Angéliques*,

ses *divines Filles dans le Christ* (comme l'exprime l'adresse de la lettre), fleurs vivantes du mois de mai..

Depuis l'automne 1535, les Sœurs se trouvent dans grand monastère de saint Paul Apôtre, tout neuf, où les rejoint la lettre du Père.

C'est une année lumineuse que celle de 1535, après l'orage suscité artificiellement en octobre 1534, ressemblant à certains grondements de tonnerre, menaçants mais ne produisant pas d'averse et, comme ceux-ci, finissant dans un grand silence, grâce au bon Dieu et aux bons amis des Sœurs et des Pères. Voici les rayons de lumière :

- le 15 janvier, arrive pour la Comtesse Torelli et les Sœurs la Bulle d'approbation de Paul III, accordant d'amples facultés pour la fondation d'un Monastère suivant la Règle de saint Augustin ;

- le 24 juillet, pour les Pères, la « *Dudum felicis recordationis* » du même Paul III, qui confirme et élargit l'approbation de Clément VII. L'ample éloge qu'il y fait des Pères remplace magnifiquement la sentence omise par les juges du Procès ;

- en août, la miraculeuse acquisition des 24 petites maisons près de Sainte-Euphémie, à la Porta Lodovica. Sur leurs fondations, on commence aussitôt la construction du monastère et de l'église ;

- la construction va si vite que dès le 5 octobre la comtesse Torelli peut y entrer avec ses filles et marquer ainsi le commencement de sa fondation ;

- Noël : la première messe dans l'oratoire intérieur, dédié à saint Paul, qui servira d'église jusqu'à l'achèvement de la construction de la nouvelle église Saint-Paul : ce Saint-Paul, classique et musical, à qui le 17^e siècle donnera la splendeur qui est encore la sienne de nos jours ; mais cet édifice est aujourd'hui perdu et négligé dans le tourbillon de la ville moderne et bruyante.

Tant de lumières aussi en 1536, malgré le retour de sombres nuages, mais qui s'éclairciront déjà vers la fin de l'année, balayés par le beau temps revenu :

- le 26 janvier, un mardi, la première fête de la Conversion de saint Paul et l'appellation de *saint Paul Apôtre* donnée au monastère et à l'église³⁴ ;

- le 26 février, les six premières vêtues, par la main du Saint. Il s'agit de celles de Paola Antonia Negri, la première qui reçut l'habit ; Antonia Maria da Sesto ; Maria Maddalena Rottoli ; Tecla Matinengo (c'est Bianca, fille de la première épouse du second mari de Luisa Torelli) ; Battista da Sesto, sœur du père Dionisio, qui sera la première Prieure du monastère ; Agnese Baldironi (la novice qui, selon la tradition, inventa le nom « *Angéliques* »). Mais, avant la fin de l'année, celles qui reçurent l'habit arrivèrent au nombre de 26 ;

- l'arrivée du corps de vénéré « Père et Fondateur du saint monastère », Fra Battista da Crema, que la comtesse Torelli avait réussi de faire venir de Guastalla à Milan, pour qu'il repose dans le chœur du monastère, au-dessus du sol, au milieu de ses filles spirituelles ;

- le 29 juin, le Chapitre des Sœurs nomme Zaccaria confesseur de la communauté. Pour cette raison, Zaccaria laissa définitivement à Morigia le rôle de Supérieur des clercs, et il assura cette charge de confesseur jusqu'à sa mort, alliant la tendresse à la sévérité, conformément à la haute perfection à laquelle il voulait conduire ses filles ;

34 L'appellation *Saint Paul Converti* pour l'église et le monastère n'advientra que trois années après la mort du saint Fondateur, lorsque l'oratoire intérieur privé des Pères, dans l'ancienne maison de la comtesse Torelli près de Saint-Ambroise, dédié à saint Paul Apôtre, deviendra église publique (le 29 novembre 1542) appelée *Saint Paul Apôtre Décapité*, qui était le nom que la Congrégation s'était choisi depuis quelques années et qui figure déjà dans un acte notarié du 11 décembre 1540. Alors, pour distinguer les deux églises, celle des Angéliques fut appelée *Saint Paul Converti*.

- en septembre, l'arrivée à Mantoue de la patricienne crémonaise Giulia Sfondrati, veuve

Picenardi, sœur du fameux sénateur Francesco Sfondrati, père de Grégoire XVI et de quatre filles, toutes devenues Angéliques. Devenu veuf, il devint prêtre et fut ensuite Cardinal évêque de Crémone. Giulia Sfondrati, quittant sa maison de Mantoue pour en faire un hôpital pour les pauvres, était un « cadeau » fait à la communauté naissante par l'ancien compagnon de Zaccaria à l'Université, et toujours plus qu'un ami, fra Serafino Aceti da Fermo. Devenue angélique sous le nom de Paola et ayant émis sa profession en 1562, elle fut une vraie providence pour l'Institut, spécialement quand, après toutes les vicissitudes de Paola Antonia Negri et l'imposition de la clôture aux Angéliques, les aides vinrent à manquer à cause du départ de la comtesse Torelli ;

- le 4 août, le Chapitre approuve avec enthousiasme le nom d'*Angéliques* proposé par la plus jeune des six novices, nom que Zaccaria complètera en *Angéliques de saint Paul* et que Paul III confirmera le 6 août 1549, par le même acte qui concèdera, parmi d'autres privilèges, la faculté de se mettre sous la direction immédiate du Supérieur des Barnabites, c'est-à-dire hors de la juridiction diocésaine³⁵.

Il y a aussi des nouveautés chez les Pères : ils quittent leur « Bethléem » de Sainte-Catherine, vers la fin de 1535 et le début de 1536 pour occuper la maison laissée libre par la comtesse Torelli et ses filles, près de Saint-Ambroise. La généreuse comtesse l'a même donnée « *gratis et amore omnipotentis Dei ac ex puro caritatis affectu* – gratuitement, pour l'amour du Dieu tout-puissant et mue par un pur sentiment de charité », comme le rappellera encore, des années après, l'acte formel de donation rédigé le 12 avril 1539 par le notaire Giovanni Pietro Besozzi. Un peu plus tard, ce dernier sera aussi des « nôtres » et il n'est pas sans fondement de penser que ces paroles lui ont été dictées littéralement par Zaccaria, deux mois et demi avant sa mort.

Au milieu de tant de lumières, quel poids peuvent avoir la tempête passée et celle en cours ? De la première qui, grâce à Dieu, n'a pas causé de blessures, nous est restée, comme une journée ensoleillée remplie de la lumière tombant du haut de la Croix et qui ne sera plus jamais oubliée, l'allocution enflammée du 4 octobre ; au milieu de la seconde, plus longue et plus violente mais impuissante contre l'humble conviction qu'il nous suffit de nous savoir sur le chemin de la croix, et contre la fermeté du Saint, très doux mais sans peur quand c'est nécessaire, et si l'on veut, très habile également à débrouiller les intrigues où nous plongent les témoins et les notaires, voilà que nous arrive l'annonce joyeuse de cette merveilleuse lettre à ses *divines Angéliques*.

« Joie comme un jour de soleil rayonnant. Écrite la veille de la Pentecôte, cette lettre est marquée, c'est sûr, par la joie de la solennité qui vient et de la satisfaction du Père pour les progrès accomplis par ses filles spirituelles ; mais plus encore par la joie causée par l'invitation lancée par le cardinal Ridolfi Nicolò à ouvrir la première mission barnabitique à Vicence » (*Les Lettres*, collection de spiritualité barnabitique, p. 61).

Quelques jours après, le 21 août 1537, arrivera la sentence du tribunal, pleinement absolutoire et « avec le très honorable témoignage de l'innocence et de la vertu » des accusés : à savoir, tant de la comtesse Torelli, « accusée principale », que de ses associés (nommés expressément) Zaccaria, Ferrari, Morigia, les deux sœurs Angéliques Negri, la « Maréchale » ; et ensuite, cités en général « *conventicula quorundam nobilium utriusque sexus quamdam sectam Fratris Baptistae de Crema nuncupatam tenentes, in qua multae haereses ab Ecclesia damnatae, praesertim continebantur* – des petits groupes de nobles des deux sexes, membres d'une certaine secte appelée secte du Frère Battista da Crema en laquelle on retrouve surtout beaucoup d'hérésies condamnées par l'Église... ». Mais cette invitation venue de Rome, déjà vers la mi-mai, de la part du

35 Cette origine du nom *Angéliques*, attestée par toute la tradition, est aujourd'hui révoquée en doute par certains qui pensent qu'il dériverait plutôt d'un mouvement spirituel de ce temps, appelé *Angélisme*. Mais cette opinion qui devrait être basée sur des documents.

grand et zélé Cardinal si proche du Pape, plus qu'une simple annonce prémonitoire de la bonne

47

nouvelle du jugement des Inquisiteurs, devait paraître aux yeux d'Antoine-Marie et des siens une approbation céleste certaine.

« Les Angéliques sont prêtes : Antoine-Marie, qui connaît les défauts et la disponibilité de chacune, donne la dernière poussée à leur perfectionnement et ensuite – sans rien manifester de compromettant, étant donné que l'accord n'est pas encore définitivement conclu – ajoute : « O Filles très chères, déployez vos étendards car *bientôt* le Crucifié va vous envoyer répandre partout la ferveur et l'élan spirituel».

« Ce n'est qu'un mois plus tard, au début de juillet, que les Angéliques partiront pour Vicence. Elles y mettront en œuvre le vaste plan de réforme que, dès cette lettre, Zaccaria porte dans son esprit et dans son cœur : détruire la pire ennemie du Christ crucifié, cette peste qui règne si fort de nos jours et qui s'appelle « madame » la tiédeur » (id., p. 61-62).

LETTRE VI

Crémone, 8 octobre 1538

À mon Révérend Père et Frère dans le Christ
Messire Bartolomeo Ferrari.
Au couvent des Converties à Vicence.

Introduction du P. Franco Monti

Une lettre au style tourmenté, sans doute écrite du premier jet et dans les rares moments libres que laissent à son auteur les affaires urgentes qui l'appelaient tantôt à Guastalla, tantôt à Milan. Dans cette ville, ce qui mangeait son temps, c'était « l'entreprise de Saint-Barnabé » (l'acquisition du terrain avec la petite église annexe), les interventions dérangeantes de l'Inquisition qui ne devaient pas créer de petits inconvénients aux Fils de saint Paul et qui appelaient à la modération.

Une lettre qui trahit des symptômes de fatigue qu'Antoine-Marie, si réservé d'habitude, se voyait contraint de révéler aux siens.

Ses destinataires ? Son bras droit, Bartolomeo Ferrari, les Angéliques - « nos douces âmes » - qui accompagnaient Ferrari lors de la première mission à Vicence, les Converties du monastère de la Maddalena et les Sylvestrines de l'autre monastère de la ville, les amis de fraîche date dans cette ville et qui commençaient à graviter autour des nouveaux missionnaires, attirés par l'élan spirituel de ceux-ci ; et aussi les vieilles connaissances : « notre saint Père Abbé » Fra Bono et le prêtre Castellino, deux chevaux de race à qui ne convenaient pas le mors et les rênes de la vie conventuelle mais qui n'en étaient pas moins d'excellents missionnaires.

Les charges sont très nombreuses, son état physique, épuisé ; mais son cœur est toujours jeune, sa tendresse reste égale à elle-même, sa manière d'agir comme animateur spirituel est remplie de ferveur, inspirée de saint Paul, son esprit d'initiative ne semble pas affaibli par son corps qui ne suit plus.

L'histoire de la première mission des Fils et Plantes de Paul ne peut pas compter sur des chroniques ni sur des documents abondants. Cette lettre est peut-être le document principal : il faut lire entre les lignes les vicissitudes missionnaires à Vicence.

C'est un instrument utile pour nous aussi, missionnaires des générations les plus récentes.

Lettre 6

IC.XC. +

Bien cher ami dans le Christ, pourquoi vous laisser aller au doute ? N'avez-vous donc pas senti en toute cette affaire qu'il ne vous a jamais manqué de quoi donner à ceux qui étaient dans le besoin ? Il n'y a rien de tel que l'expérience pour inspirer foi et confiance. Ceux qui vous sont bien attachés n'ont pas eux-mêmes les richesses spirituelles de saint Paul ou de sainte Madeleine mais ils

ont confiance en celui qui les a enrichis l'un et l'autre : grâce à votre foi et à la leur, Il viendra en aide à toutes les personnes que vous dirigerez.

Soyez bien certain que, avant que vous ne parliez et pendant que vous parlez, le Crucifié précédera et accompagnera non seulement vos paroles mais encore toutes vos saintes intentions. Paul disait qu'il allait jusqu'à la limite que le Christ lui avait fixée (2 Co 10, 13). Quant à vous, le Christ vous a promis, pour mesure de vos forces, que vous arriveriez à transpercer les cœurs jusqu'à la moelle. Ne voyez-vous pas que, de ses propres mains, il vous en a ouvert les portes ? Qui donc vous empêchera d'y entrer et de changer totalement ces cœurs au point de les renouveler et de les orner de vertus ? Absolument personne : ni le démon, ni aucune créature.

Ne vous laissez pas arrêter par les difficultés que vous pourriez rencontrer dans la prédication ou les autres œuvres : comme la fréquentation de l'école fait disparaître progressivement l'ignorance et comme l'emploi du fer le rend de plus en plus brillant, ainsi on se perfectionne par la pratique dans les choses spirituelles. Paul ne fut pas au début ce qu'il a été dans la suite. Il en est de même des autres. Ayez donc confiance et soyez certains que vous ne construirez, sur les fondations de saint Paul, ni en paille ni en bois mais en or et en pierres précieuses, et les cieux répandront sur vous et les vôtres tous leurs trésors.

O Sœurs bien-aimées³⁶, nous vous embrassons comme si vous étiez déjà des créatures parfaites, certain comme je le suis que vos ressources intérieures vous permettront de le devenir. Oh, si vous étiez présentes, rien ne pourrait m'empêcher de vous presser sur mon cœur et de vous prodiguer toutes les marques de ma tendresse. Mais, ô mon Jésus, faites-le à ma place.

Fils chéri, ce fardeau que vous portez, je le porte avec vous et peut-être vous en rendez-vous déjà compte. Je ne puis m'empêcher d'être à toute heure avec vous, car mon cœur ne saurait être que là où se trouve le vôtre. Ne craignez donc pas de vous tromper : la liberté très étendue que je vous ai toujours donnée doit être pour vous la garantie que tout ira pour le mieux et pour le bien de tous.

Aimable Mère Prieure [Domenica Battista], ne perdez pas votre temps à des vétilles en vous occupant trop de vous-même. Quand bien même vous penseriez être un démon et auriez l'impression d'être plongée non pas dans de l'eau ou dans un marais fétide, mais même dans des latrines puantes, et en seriez plus que convaincue, ne vous en tourmentez pas, mais mettez tous les soins possibles à travailler au bien des âmes qui vous sont confiées et que le Crucifié vous confiera de jour en jour.

Ô toi, [Porzia], image et copie de notre vie, rappelle-toi que tu es généreuse, et que le Crucifié s'est toujours montré large avec toi ; comment veux-tu que ceux qui t'aiment autant qu'eux-mêmes ne te viennent pas en aide ?

Et toi, Franceschina, si vous constatez que le mal a tourné en bien pour vous, non par vos propres forces mais par celles de ceux qui, en Jésus Christ, cherchent à vous donner la vie, reconnaissez que ce que vous faites déjà pour eux leur est dû : ayez donc à cœur de les contenter après toutes les fatigues qu'ils ont endurées pour vous. Efforcez-vous de faire des progrès et d'aider les autres à en faire.

Ces mêmes conseils, je les adresse à tous.

Je ne vous recommande pas nos sœurs Sylvestrines car elles vous sont déjà très chères, au point que vous les considérez comme étant des vôtres. Dites-leur de notre part, quand et comment bon vous semblera, tantôt à l'une ou l'autre en particulier et à toute la communauté, tout ce que vous

36 Zaccaria écrit : Ô nos douces âmes. On peut remarquer que dès le début de cette lettre, on ne voit pas bien à qui il écrit, à une ou plusieurs personnes : au début, c'est à Ferrari, puis il emploie le pluriel, ici, c'est aux Angéliques ; il reviendra à Ferrari, puis ce sera le masculin pluriel, etc. Cf. plus loin, les notes du P. Colciago sur cette lettre.

jugerez bon de dire.

50

À ceux qui sont loin de vous, vous pouvez également leur écrire en notre nom, si vous le jugez bon car vous connaissez mieux que nous ce qu'il faut leur dire. Et puis, la charge d'une foule d'entreprises nous empêche souvent de donner satisfaction à qui nous le devrions et envers qui nous nous sentons obligés.

Je voudrais bien maintenant écrire un mot à notre douce Paolina mais je n'en ai vraiment pas le temps.

Je voudrais également bien volontiers écrire à ma fidèle madame Lucrezia, mais je ne puis pas. Mais vous lui direz de ma part que je voudrais qu'elle prenne exemple sur moi : qu'elle ne cherche pas seulement à faire des progrès personnels – ce qui serait bien peu de chose – mais qu'elle porte aussi les autres à en faire.

Vous direz aussi à ma Doyenne que je pense à elle et à sa sœur.

Et à ma douce madame Faustina, vous direz que je ne l'oublie pas et ne saurais l'oublier mais qu'elle peut compter sur ma promesse.

Assurez à toutes que je leur suis entièrement dévoué et que le Crucifié me force à les aimer car elles sont très généreuses. Au Père Fra Bono et au Prêtre Castellino qui me sont chers, transmettez de ma part mille et mille salutations chrétiennes et embrassez-les pour moi. J'aurais volontiers voulu leur écrire mais j'en suis vraiment empêché. Offrez-leur mes excuses.

Mais dites à notre saint Père Abbé de se souvenir qu'il vit parmi des frères et que le démon cherche à lui livrer des assauts pour essayer de le séparer d'eux. Le démon craint que n'arrive une chose qui ne lui plaît pas et il sait bien par expérience que la simplicité du Père Abbé a toujours eu gain de cause et qu'il n'a jamais jeté les filets sans prendre de beaux et gros poissons.

Quant à mon divin Prêtre Castellino, je désire le voir et je voudrais qu'il ne nous prive plus de sa présence, car je songe à faire l'acquisition de Saint-Barnabé et je voudrais qu'il assiste à la bénédiction de la maison quand nous nous y installerons. Je ne le ferais jamais sans lui. Je voudrais que vous lui donniez procuration et qu'il soit présent à votre place pour conclure l'affaire. Vous regretterez son départ, je le sais, mais comme vous avez toujours préféré le bien des autres à toute satisfaction personnelle, je vous prie de vous passer de lui et de me l'envoyer. Recommandez-moi à son bon souvenir et priez-le de ma part de venir sans tarder pour que, tout aussi rapidement, nous puissions mettre la main à l'ouvrage.

Rappelez-nous aussi au souvenir de nos chers amis MM. Lodovico et Antonio, au fidèle Franceschi, à notre aubergiste Andrea et à tous les nôtres. Embrassez-les tous de ma part.

Saluez également le Comte Brunoro, Giulio, le chapelier et son épouse et les prêtres Alessandro, Luigi et Antonio. Je voudrais que tout le monde connaisse le dévouement de notre Père Fra Bono : avec lui, la pratique des Quarante-Heures et les autres œuvres se développeraient. Dites à Madame Maddalena de faire sa connaissance. Recommandez-moi à elle.

Si vous prononcez l'exclusion de madame Giovanna, faites-le-moi savoir. De Gerolamo, je ne sais que vous dire : qu'ils décident eux-mêmes.

Très cher ami (Zaccaria dit : notre douce vie), ce que je ne puis faire à cause de mon état de fatigue, suppléez-y vous-même. Que le Christ bénisse vos cœurs un par un et vous donne son propre Esprit.

Crémone, le 8 octobre 1538.

Si madame la Comtesse n'a pas répondu au désir de votre frère [Basilio], ne vous inquiétez pas, car aujourd'hui ou demain je vais à Guastalla et je m'occuperai de la chose avec Paolantonia Negri qui lui a déjà écrit au sujet de cette question.

Que le Christ vous sanctifie.

51

Vôtres dans le Christ
Père ANTONIO MARIA
Prêtre
et Mère A. P. A.
(Angélique Paola Antonia Negri)

Si les lettres que j'ai fait écrire par Monsieur Camillo Negri vous plaisent, donnez-les à leurs destinataires.

* * * * *

NOTES du P. Virginio Colciago, o.c., p. 362-373.

Voilà donc les Angéliques et les Pères à Vicence depuis plus d'un an. Le Saint a voulu accompagner ses premières « missionnaires » (2 juillet 1532) : l'Angélique Silvana da Vismara, à qui il a donné l'habit le 25 janvier de la même année, l'Angélique Paola Antonia Negri, Francesca la « maréchale ». Mais jusqu'à Crémone seulement, parce qu'une affaire importante le rappelle à Milan. Il s'agit peut-être des derniers développements du procès ou de la conclusion de l'acte notarié du 9 juillet par lequel, en vue de sa profession des vœux, il donne procuration générale à son supérieur, le père Morigia, pour tous les droits et les possessions qui pourraient encore lui appartenir ou lui être attribués, en ville ou à l'extérieur³⁷.

Mais il y revient bientôt à Vicence, peut-être le 2 septembre, en compagnie de Parzia Negri, envoyée pour aider Silvana. Mais dès le 20 novembre, le voilà de nouveau à Milan.

On sait peu de choses de ce bref, mais décisif, apostolat d'Antoine-Marie à Vicence. Comme, du reste de toutes ses œuvres et de celles, pas moins édifiantes, de ses premiers compagnons. Déjà notre premier historien, le père Gabuzio, s'en plaignait en écrivant dans son beau latin (tout en soulignant que ce silence était tout à l'avantage d'un plus grand engagement dans l'apostolat) : « *...quamvis id domesticis scriptis non reperiatur, quod eo tempore, ut fieri solet religiosorum Ordinum initio, haec et alia multa mandari ad posteritatis memoriam fere negligerentur ; severo nimirum veterum more, ut plurimum facerent, minimum de se loquerentur aut scriberent. Sed ea severitate silentii male posteris consultum est* - bien qu'on ne trouve pas de traces de ceci dans les écrits de la maison car, de ce temps, comme d'habitude au début des Ordres religieux, nos pères négligèrent presque de transmettre à la postérité ces événements et beaucoup d'autres ; c'est sans doute en raison de la sévère habitude des anciens de très peu parler ou d'écrire d'eux-mêmes pour pouvoir travailler davantage. Mais, à cause de ce silence sévère, ils ont bien peu pensé à la postérité » (Histoire, p. 58-59).

Ils y ont peu pensé...on n'a pratiquement que les titres : les Converties, les Sylvestrines, les Mariés, les Conférences spirituelles, les Quarante-Heures...

Le Saint avec ses compagnons et les Angéliques, c'est le zélé Évêque Cardinal qui les avait appelés à Vicence pour qu'ils redonnent de la vigueur à la vie chrétienne et à la foi de ses diocésains, mais aussi et avant tout, pour la réforme de deux monastères qui, en ville, étaient comme deux citadelles au sommet d'une montagne, mais désormais, ce n'était plus « pour l'édification » de ceux qui habitaient en-dessous.

37 Cf. Premoli, *Histoire des Barnabites au 16e siècle*, pp. 55-57 et le chapitre IV des *Constitutions* de SAMZ.

Au monastère de la Maddalena, appelé « des Converties », fondé par une parente de la sœur Negri et de la famille de saint Gaétan de Thiene, Maddalena Valmarano, veuve Thiene, il y avait de

nombreux désordres à éliminer, mais aussi beaucoup de personnes bien disposées, que le père Battista da Crema y avait connues et qu'il avait mises en route, lors de son séjour à Vicence en 1519, et dont il avait assumé la direction dans l'esprit de saint Gaétan.

Quant aux Sylvestrines, - un rameau des Bénédictines de la plus stricte observance, fondé en 1523 par une autre parente de saint Gaétan, Domitilla Thiene, avec quelques-unes de ses consœurs du Noble Monastère de Saint-Pierre, et appelées Sylvestrines parce qu'elles habitaient près de l'église Saint-Sylvestre - voilà ce qui s'était passé : après la mort de la fondatrice et en raison de l'éloignement de saint Gaétan entièrement pris par le développement de sa Congrégation, lui qui les avait tant aidées par ses conseils et ses interventions auprès du Pape, « en moins de 14 ans, beaucoup de ces moniales avaient perdu leur première ferveur et s'adonnaient tellement aux vanités du monde qu'elles n'avaient conservé que peu de chose ou rien du tout de la discipline monastique » (Bugatti, p. 966).

La réforme de ces dernières était donc plus difficile. Elles avaient été particulièrement confiées aux Angéliques et, pour cette raison, la présence spirituelle du Saint se faisait plus attentive et affectueuse. Nous avons une attestation du grand bien fait aux Sylvestrines : celle que son ami, le père Serafino da Fermo, écrivit, quelques temps après la mort d'Antoine-Marie. Dans la dédicace de son livre « Problèmes concernant l'Oraison » (Venise, 1541) adressée aux « dévotes Religieuses de Saint Sylvestre », il écrivait : « Ayant entendu, Honorables dames, le nouveau désir que vous aviez surtout de la présence de mon Père et votre Père, Messire Antoine-Marie, dont la présence orne le ciel comme elle ornait la terre, et aussi de la présence de la très fervente Vierge Angélique Paola Antonia, j'ai été contraint, tant pour me féliciter de vos progrès spirituels que pour les augmenter, de vous adresser ce petit ouvrage sur l'Oraison... ».

Plus tôt, il avait écrit aussi une autre attestation non moins flatteuse aux Converties, dans la Préface d'un autre petit ouvrage, imprimé à Milan en 1538, un an à peine après la venue des Angéliques à Vicence et du vivant d'Antoine-Marie. Il leur adressait beaucoup de louanges à cause de leur heureuse conversion à une meilleure vie, etc.

* * * * *

Mais, après un an et demi d'une mission aussi fructueuse, il y a quelque chose qui ne va pas. Le saint père Ferrari qui, après le départ de Zaccaria, lui a succédé à la direction du groupe, semble assez préoccupé et éprouve peut-être le désir de rentrer à Milan. Quelque bienfaiteur aurait-il fait défaut ? Ou lui-même aurait-il des difficultés pour la prédication, comme un instrument rouillé ?...

Antoine-Marie, imperturbable et paternel, lui écrit pour lui redonner courage : « Bien cher ami dans le Christ, pourquoi vous laissez aller au doute ? N'avez-vous pas vu qu'en toute cette affaire il ne vous a jamais manqué de quoi donner à ceux qui étaient dans le besoin ?... Ne vous laissez pas arrêter par les difficultés que vous pourriez rencontrer dans la prédication ou les autres œuvres : comme la fréquentation de l'école fait disparaître progressivement l'ignorance et comme l'emploi rend le fer de plus en plus brillant, ainsi on se perfectionne par la pratique des choses spirituelles... Soyez donc certain qu'avant que vous n'ouvriez la bouche, le Crucifié vous précédera et vous accompagnera. Ainsi, sur les fondations de Paul (c'est-à-dire en prêchant ses Lettres), vous construirez en or et en pierres précieuses »³⁸.

38 Ferrari restera à Vérone jusqu'au début de l'année 1539, quand le P. Morigia aura besoin de lui à Milan. (et ainsi, providentiellement, il pourra accourir au chevet de Zaccaria qui était mourant). Il retournera ensuite à Vicence et, de

Depuis plus de deux ans, Zaccaria n'est plus Supérieur parce que, durant le chapitre du 15 avril 1536, il a voulu que ce ne soit pas lui mais Morigia qui soit élu Supérieur : le premier Supérieur Général. C'est dans ses mains qu'il a fait la renonciation dont nous venons de parler. Mais c'est toujours lui qui est le Père, inspirateur et animateur en tout et de tous. Comme avant, c'est lui qui dirige les conférences spirituelles, qui lui sont particulièrement chères ; c'est lui qui choisit les candidats, corrige, reprend, impose des pénitences, qui donne l'habit religieux aux novices.

De Milan, de Crémone, de Guastalla, de partout où il se trouve, même si désormais il ne peut plus faire davantage à cause des engagements liés à sa charge de chapelain de la Comtesse de Guastalla et à sa charge de directeur spirituel du « saint Monastère de Saint-Paul », malgré qu'il soit toujours plus occupé, il garde les contacts grâce à ses lettres.

Ce sera peut-être une simple feuille, comme celle que nous avons en mains, autographe (un des seuls autographes que nous pouvons, c'est le cas de le dire, compter sur les doigts d'une main ! : une écriture qui ressemble à des hiéroglyphes, truffée d'abréviations, un texte discontinu et comme essoufflé, qui saute d'un sujet à un autre, et d'une personne à l'autre : comme le Père arrivé en courant dans une communauté et qui doit repartir presque aussitôt mais qui veut écouter tous et chacun et leur dire ne fût-ce qu'un mot, mais un mot qui lui soit vraiment adapté...

Cette lettre du 8 octobre 1538 en est un exemple typique. Elle est adressée au P. Ferrari et c'est à lui qu'il s'adresse au début. Mais ensuite, on ne voit plus très bien où il commence : ce n'est plus à un seul qu'il s'adresse (« Soyez certain ») mais à plusieurs (« Soyez sûrs et certains »... Puis aux Angéliques, semble-t-il (« Nos douces âmes = très chères Sœurs ») ; puis, encore à Ferrari (« Très saint Fils ») ; « Et ainsi, vous tous » (dans l'autographe, ce masculin pluriel est très clair, après tant d'autres graphies !) ; et de nouveau à Ferrari, pour lui recommander les Sylvestrines et l'autoriser à écrire en son nom (au nom de Zaccaria) « à ceux qui sont loin ».

Mais, le voilà rentré et que lui reviennent à l'esprit et conduisent sa plume les noms de quatre autres (des Sylvestrines ?) et pour chacune il a un mot particulier ; mais ensuite « dites à toutes »...

Et voici une parenthèse pour deux commissions particulièrement importantes : pour le père Fra Bono (« notre saint Père Abbé ») et pour Castellino (« mon divin prêtre Castellino »).

Enfin, les salutations aux amis de Vicence : tout d'abord, « les nôtres » à qui il adresse ses recommandations et qu'il embrasse tous ; puis d'autres encore, soit le Comte Brunoro, le chapelier et son épouse, soit les trois Révérends et ceux-ci (peut-être parce qu'ils sont Révérends ou bien parce qu'ils sont établis pour les choses qui sont à Dieu) lui font revenir à l'esprit le bon Père Bono et la pratique des Quarante-Heures : quasi tous des amis pas mieux identifiés (et encore moins, cette Maddalena à qui est adressée la recommandation particulière de chercher à connaître le Père Bono) mais qui font certainement partie du groupe des associés à l'une ou l'autre des œuvres des Pères ou qui fréquentent leurs conférences.

Puis encore deux petites choses à propos de Giovanna et de Gerolamo... Enfin la salutation finale : « Très cher ami, suppléez vous-même car je n'en puis plus de fatigue ». La lettre est finie.

Mais non ! Sur le point de sortir, voici une autre chose, un post-scriptum : une dette que la Comtesse traîne à payer à M Basilio, le frère du P. Ferrari, qui est à Rome. Et encore, alors qu'il est déjà sur la route (dans l'autographe ce message est vraiment dans le coin de la feuille, près de l'adresse), une autre chose : « Si les lettres que j'ai demandé à M. Camillo d'écrire... ».

Cette fois, c'est vraiment fini. Le jour même ou le lendemain, il sera à Guastalla d'où

partiront désormais toutes les lettres. C'est de là aussi qu'il partira pour son dernier départ.

Mais, au point où nous en sommes, il nous faut revenir sur deux noms que nous avons déjà rappelés et qui sont étroitement liés à, au moins, deux des entreprises « dont la charge le retient beaucoup » : le Prêtre Castellino et le Père Fra Bono.

Le premier, *Lorenzo Paolo Castellino*, plus connu sous le nom de Lorenzo Davidico (1513-1574), (qu'il ne faut pas confondre avec le prêtre Francesco Castellino qui était, dès 1536, l'apôtre des écoles de la Doctrine chrétienne) avait 25 ans au moment où Zaccaria écrivait cette lettre dans laquelle il lui témoigne une telle sympathie, mais il était déjà parti à Rome pour suivre le cardinal Pucci. Après avoir obtenu son diplôme *in utroque* (droit civil et droit canonique), il s'était fait un nom comme prédicateur. Mais quand, en 1536, abandonnant tout projet de carrière à la cour de Paul III dont il était devenu un familier, il se présenta aux Pères de Saint-Ambroise, le Saint n'hésita pas à lui donner lui-même notre habit et, après son ordination sacerdotale, à l'envoyer à la mission de Vicence.

Il y réalisait beaucoup de bien ; la pression de Zaccaria pour le faire revenir à Milan en est une preuve. Il fera ensuite beaucoup de bien à Vicence. Mais, esprit inquiet et original, il finit par être renvoyé, avant d'avoir fait sa profession.

« Ceux qui ont étudié le mouvement religieux au 16^e siècle auront certainement rencontré ce personnage. Ils l'auront vu tantôt familier des cardinaux, puis prédicateur missionnaire à Vérone, ensuite Commissaire du saint Office, puis inépuisable écrivain d'œuvres ascétiques (aujourd'hui tout à fait oubliées), puis dénonciateur de Prélats fameux, puis condamné aux galères par ordre de l'Inquisition, puis réfugié dans la Valtellina et finalement curé de Saint-Agnès à Vercelli où il finira ses jours »³⁹. Il expira le 29 août 1574, dans les bras de notre Père Berna, réconcilié avec Dieu et avec ses anciens confrères (envers qui « je me souviens d'avoir été dur, plein d'amour de moi-même, revêtu de ma volonté » : Lettre adressée aux Pères, du 5 octobre 1561) et heureux d'avoir pu les voir s'établir aussi dans cette ville.

Mais les saints n'ont pas toujours le don de prophétie. Toutes ces choses, Zaccaria ne les prévoyait pas quand, de la part de « son divin prêtre Castellino », de ses talents et de ses relations, il espérait une aide précieuse pour l'entreprise de Saint-Barnabé : il s'agissait de l'acquisition de la maison et de l'église de Saint-Barnabé, dans la paisible et aérée campagne au-delà du Naviglio, hors de la porte Tosa et pourtant pas très éloignée du centre de la ville.

Zaccaria pensait que cette affaire touchait à sa conclusion et lui, le prêtre Castellino, ne pouvait pas être absent à l'inauguration. Au contraire, ce n'est qu'après la mort d'Antoine-Marie que cette affaire arriva à bon port, le 21 octobre 1545.

L'autre personnage, *Père Fra Bono*, nous est déjà connu. Et, nous connaissons déjà l'impression qu'avait Zaccaria que le bon fra Bono le fuyait, préférant peut-être ses activités et sa vie nomade au fait d'entrer dans le cadre d'une communauté et d'une maison.

Sept ans ont passé depuis cette date et fra Bono se trouve maintenant à Vicence ; mais il semble que cette tentation ne soit pas tout à fait disparue. Antoine-Marie l'encourage, lui rappelant qu'étant avec nos pères, il est parmi des frères. Qu'il n'écoute donc pas le démon qui, sachant par expérience tout le bien que le père peut faire avec sa simplicité, voudrait l'éloigner d'eux et de leur mission.

Mais ici, nous voulons nous souvenir de Fra Bono pour la seconde des entreprises qui occupait tellement Zaccaria qu'elle ne lui laissait plus le temps de s'occuper des autres : l'institution des Quarante-Heures.

C'est la seule fois que cette expression se trouve dans tous les écrits de Zaccaria. Ce qui

39 O. Premoli, *Lorenzo Davidico*, 1912.

n'empêche pas, toutefois, qu'il soit toujours connu, et avec raison, comme le « Saint des Quarante-Heures ».

Évidemment, il n'est pas question de reprendre ici, même sommairement, la vieille question de la priorité de l'un ou l'autre de ces apôtres dans le lancement de cette dévotion. Les quatre ou cinq lignes qui concluent les brèves pages que le P. Premoli consacre à ce sujet dans son *Histoire*

55

des Barnabites au 16e siècle (pp. 42-45) et qui nous semblent si équilibrées pourront suffire :

À Milan, la première idée d'adorer le Christ dans le Saint Sacrement durant 40 heures de suite, dans l'église du Saint Sépulcre, mais sans appareil de lumières, quatre fois par an, « pour demander d'échapper à la guerre en cours » vient de Bellotti. Celle de l'adorer exposé sur l'autel, au milieu de la splendeur des cierges et de faire que l'adoration passe d'une église à l'autre, sans interruption, vient de Zaccaria : mais il faut joindre à ce dernier, Fra Bono de Crémone⁴⁰, son bras droit, et celui qui l'a aidé efficacement, le capucin Père Giuseppe da Ferno ».

C'est à Fra Bono que revient en grande partie le mérite de la fameuse exposition du Saint Suaire à Milan, le 7 mai 1536, et de la pieuse pratique de sonner les cloches, le vendredi à trois heures, heure de la mort du Rédempteur, déjà décrite par Burigozzo dans sa chronique de l'année 1532⁴¹.

Fra Bono mourut à Milan et fut enterré dans l'église Sainte-Valérie, de la Pieuse Maison des converties qu'il avait fondée vers 1534.

* * * * *

Il semble que Zaccaria ne soit jamais retourné à Vicence. Mais les courtes semences qu'il a effectuées sur ce terrain fertile ont produit d'excellentes vocations tant chez les Pères que chez les Angéliques : des noms prestigieux tels Nicolò d'Aviano, de Vicence, très savant jurisconsulte ; Giovanni Melso, d'Udine, président du tribunal de Vicence ; Gerolamo Marta, de Trévise, jurisconsulte ; Giovanni Caimo, prélat milanais, venu de Rome à Vicence pour les affaires de son Cardinal Cesi...

Mais le plus aimé parmi eux est le jeune universitaire Tito degli Alessi, converti à l'appel du Seigneur par le signe de croix qu'avait fait sur son front Antoine-Marie lors d'une rencontre fortuite et confié plus tard à la direction spirituelle de Ferrari. Il devint Barnabite en 1546 et c'est avec lui qu'en 1575 les Barnabites s'établirent à Rome.

40 Fra Bono avait obtenu en 1534 l'autorisation ecclésiastique et civile pour ce projet, mais ce n'est qu'en 1537 qu'il a pu le réaliser (cf. Premoli, o.c., pp.456-460).

41 « À cette époque, certains hommes qu'on considérait comme des saints et certaines femmes, tant mariées que célibataires, qui ont, semble-t-il, une de leurs maisons près de Saint-Ambroise...ont eu la permission de sonner longuement l'*Ave Maria* (= les cloches comme pour l'Angelus), à l'heure où le Christ expira. Certains d'entre eux, surtout les femmes, se retrouvent dans le Dôme (la cathédrale) à cette heure. Tous ont la tête penchée, les bras ouverts et implorent miséricorde pendant tout un temps... ».

LETTRE VII

Guastalla, le 3 novembre 1538

Aux Fils de Paul Apôtre qui sont aussi les nôtres
Messire Giacomo Antonio, Messire Battista
ainsi que tous les autres.
Près de Saint-Ambroise. À MILAN.

Introduction du P. Franco Monti

Il n'est pas vrai que l'on naît saint. Il n'est pas vrai que les débuts d'une grande aventure sont toujours idylliques.

Cela ne l'a pas été pour l'Église ni pour les premiers chrétiens, obligés à se familiariser difficilement avec le Christ ressuscité et avec la nouvelle manière dont l'Esprit de Jésus serait avec les siens jusqu'à la fin du monde. Si la Communauté de Jérusalem, à peine arrivée à la foi, suivait l'idéal « de n'avoir qu'un seul cœur et qu'une âme et que nul ne considérerait comme sa propriété l'un quelconque de ses biens ; au contraire, ils mettaient tout en commun » (Ac 4, 32), elle enregistrait aussitôt, à côté de la générosité de Barnabé, le scandale des époux Ananie et Saphire, fini en tragédie.

Cela ne l'a pas été pour la Famille zaccarienne des origines, aux prises avec les difficultés de la communion fraternelle, même si, à des siècles de distance, nous sommes portés à mythifier le climat de ferveur qui a garanti la continuité et la fécondité de sa présence dans l'Église. La Lettre VII d'Antoine-Marie et de l'inséparable Angélique Paola Antonia Negri en est la preuve. Parmi les destinataires de cette lettre « acerbe », sans moyens termes ni allusions pudiquement édulcorées, il y a même un Cofondateur, il y a Giacomo Antonio Morigia, Supérieur du petit groupe – un peu moins d'une vingtaine de religieux – qui avait quitté les maisons de Sainte-Catherine à Milan pour aller habiter la nouvelle maison près de Saint-Ambroise que la Comtesse Torelli de Guastalla avait mise à leur disposition. Dans cette maison, il y a du désordre. Il y a des gens qui perdent leur élan spirituel et qui s'agrippent à la demande de lois écrites, de « la lettre de la loi ». Il y a des disciples qui n'ont pas encore assimilé l'élan spirituel. Surgissent alors des expressions dérangeantes qui ne sont pas neuves dans le langage d'Antoine-Marie : « bâtards », « aveugles », « adultères ». Des expressions analogues n'ont pas manqué non plus dans la bouche de Jésus.

Mais le ton, même s'il est attristé, est à la fois confiant et entraînant ; il est plein de cette abondance du cœur qui conduisait Paul à secouer ses bouillants Corinthiens et à conjurer ceux d'Éphèse. Il n'est pas permis de compromettre « cette rénovation bénie de la ferveur chrétienne » que le divin Père fra Battista da Crema prêchait à droite et à gauche et qu'il avait laissée, comme un testament, à ses disciples.

Lettre 7

IC.XC. +

Mes biens chers Fils dans le Christ, on dirait que le démon veut me pousser à porter des jugements peu favorables sur votre comportement : il insinue qu'en notre absence, parmi tous les maux qu'il a semés et continue à semer dans vos cœurs, il règne une certaine confusion dans notre maison et qu'il n'y a rien qui ne soit en désordre. Certes, je n'ai pas voulu le croire mais je voudrais vous ouvrir mon cœur. N'allez pas croire que c'est une habitude chez moi de vous envoyer des lettres sévères : quand cela m'arrive, cela ne vient que de mon amour excessif pour vous, qui me rend toujours inquiet à votre sujet.

Cette inquiétude me porte donc, non pas à tenir pour certain, mais au moins à avoir de forts soupçons, que le démon ne dise vrai, car il me semble que certains d'entre vous soient assoupis ou endormis en regard des intentions de ceux qui vous dirigent.

Sachez, bien chers amis, que c'est très bien d'avoir par écrit les obédiences, c'est-à-dire les directives écrites de nos supérieurs. Mais c'est un avantage bien minime si ces ordres ne sont pas aussi écrits dans vos cœurs. Un exemple ? Si quelqu'un n'est pas du nombre de nos disciples mais trouvait plaisir à saisir et accomplir en tout notre volonté : cet homme n'est-il pas pour nous un disciple véritable, bien meilleur qu'un autre qui aimerait se dire notre disciple, mais qui n'aurait nos directives qu'écrites sur le papier et non dans son cœur ?

Ne croyez pas que ce soit un petit manquement d'oublier ou seulement de négliger les intentions de vos supérieurs. N'est-ce pas là laisser se refroidir sa ferveur initiale ? N'est-ce pas leur donner des signes certains que, s'ils venaient à mourir ou à s'absenter pour des raisons personnelles, nous abandonnerions bien vite leur ligne de conduite ? Est-ce que les disciples qui sont plus fervents que leurs maîtres renversent les fondements que ceux-ci ont posés ? N'est-ce pas le contraire qui arrive : bien loin de les détruire, ils en ajoutent d'autres pour perfectionner et consolider les premiers.

Dieu soit béni de nous avoir rendus aveugles pour que vous puissiez mieux voir et grandir par vous-mêmes comme des fils légitimes, même si vos pères ont fait de vous des bâtards. Si votre œil est myope ou mal formé, je vous laisse penser ce qu'il en sera du reste du corps.

Je vous dis cela non pour vous humilier mais parce que je voudrais que vous ayez pour vos supérieurs la même fidélité que celle qu'ils ont pour vous.

La vertu de votre cœur ne devrait-elle pas vous apprendre à vous gouverner vous-mêmes grâce à votre conviction intérieure au point de n'avoir plus besoin d'ordres écrits ? Si vous êtes généreux, vous apprendrez à vous diriger par vous-mêmes sans avoir besoin de lois extérieures, car vous aurez la loi gravée dans votre cœur. Et votre conduite habituelle sera non pas d'accomplir des ordres venus du dehors mais les intentions des supérieurs. En effet, si vous voulez obéir, non comme des esclaves mais comme des fils, voilà ce qu'il vous convient de faire.

De cette façon, si vous avez quelqu'un pour vous diriger, vous vous laisserez conduire par lui comme si c'était un ange, sans regarder si vous avez affaire à tel ou tel homme. Et si vous n'avez personne pour vous commander, vous aurez toujours votre conscience pour vous servir de guide. Avec ou sans supérieurs, vous veillerez toujours à l'union du Corps avec vos Chefs⁴² et vous ne fomenterez pas de divisions.

En outre, vous ne vous en tiendrez pas rigide à la lettre des ordres ou au

42 Antoine-Marie recommande de ne pas créer de divisions entre la communauté et les supérieurs, ni d'opposer certains supérieurs aux autres. Comme en saint Paul, le mot "chef" peut avoir le sens de "tête" ou de "celui qui commande".

comportement de vos supérieurs, mais vous saurez en toute circonstance interpréter plus ou moins largement leurs intentions. Vous ne vous tiendrez pas non plus à cette égalité mal comprise qui pousse chacun à vouloir imiter servilement les manières de parler et d'agir des autres car, s'il est permis à un tout jeune enfant de dire « ma petite maman » ou « mon petit papa », un adulte doit se comporter autrement. Il en va de même pour la vie spirituelle.

Autre chose : si l'un se mêle d'affaires qu'un autre a déjà commencées, que celui-ci ne le prenne pas en mauvaise part ! Où en sommes-nous donc venus ? Allons-nous commencer à prendre des allures de seigneurs ou de patrons mondains, ou bien voulons-nous plutôt nous aider mutuellement à faire des progrès et à nous garder dans l'humilité ? S'il en est ainsi – et c'est ainsi que cela doit être – pourquoi l'un détruit-il ce qu'un autre fait ?

De grâce, que les compliments ne vous amollissent pas et que les louanges ne vous fassent pas perdre la tête : travaillons plutôt à nous former nous-mêmes et à former les autres à l'image du Christ. Que nul d'entre vous ne transgresse les ordres des supérieurs ; et si cela arrivait, que les autres les observent avec d'autant plus de fidélité. Que chacun, en l'absence des supérieurs, soit son propre supérieur et qu'il cherche à se vaincre lui-même.

Rivalisez mutuellement à vaincre en vous tout orgueil et à acquérir la simplicité [évangélique], à accomplir non votre volonté, mais celle du Christ en vous. Ainsi vous arriverez facilement à vous revêtir de Lui, vous ne ferez plus les choses par pure habitude. Vous répondrez ainsi au désir de notre divin Père (fra Battista) qui voulait, vous vous en souvenez, que nous soyons les plantes et les colonnes du renouvellement de la ferveur chrétienne⁴³.

Si vous y regardiez bien, vous découvririez combien de promesses ont été faites à divers saints et saintes qui ont annoncé ce renouvellement béni. Or, toutes ces promesses doivent se réaliser dans les fils et filles de notre divin Père [fra Battista], à moins que le Christ n'ait voulu les tromper : ce qui est impossible, car Jésus accomplit toujours ses promesses.

Ô doux Père, tu t'es fatigué et tu as toujours été dans les peines et c'est nous qui en recueillerons les fruits. C'est toi qui as eu la croix en partage et c'est nous qui jouirons d'un grand repos. Il en est bien ainsi : c'est en portant et en embrassant (le Fondateur dit : en mangeant) continuellement les croix que nous produirons les fruits de ton travail et les nôtres.

De grâce, Fils de Paul et germes plantés de sa main, élargissez vos cœurs car les [cœurs de] ceux qui vous ont plantés et continuent à le faire sont plus larges que la mer ! Ne soyez pas inférieurs à la vocation que vous avez reçue !

Si vous le voulez vraiment, vous serez dès maintenant les héritiers et les fils légitimes de notre saint Père et de grands saints. Et sur vous, le Crucifié tiendra ses mains toutes larges ouvertes. Je ne mens pas et il n'y a personne parmi nous qui puisse vous mentir. Tâchez donc de me donner satisfaction et rappelez-vous qu'en notre absence ou notre présence, votre devoir est de nous contenter.

Je n'ajoute plus rien. Que le Christ lui-même écrive dans vos cœurs les salutations que je vous envoie.

Guastalla, 3 novembre 1538.

Vos Pères et Guides dans le Christ

ANTOINE-MARIE Prêtre

Prêtre de Paul Apôtre

43 Le P. Achille Desbuquoit traduit : « que nous soyons la pépinière... » et ajoute en note : Antoine-Marie écrit : « que nous soyons les plantes et les arbres du renouvellement de la ferveur chrétienne ». N'est-ce pas exprimer l'idée d'une pépinière destinée à repeupler un jardin ravagé ?

NOTES du P. Virginio Colciago, o.c., pp 374-380 sur la Lettre 6

Il semble que toutes les familles religieuses doivent connaître des difficultés à leur naissance ; on ne parle pas ici des difficultés qui viennent du dehors qui pourraient leur valoir la dernière des Béatitudes du Discours sur la Montagne, mais celles qui viennent de l'intérieur, dont les saints ne peuvent pas ne pas se préoccuper.

C'est le cas du contexte de cette lettre. Elle est adressée « près de Saint-Ambroise », c'est à dire à l'ancienne maison de la Comtesse et de ses compagnes, où les Fils de Paul sont venus loger grâce à la généreuse donation qu'elle leur a faite ; ils ont donc abandonné la pauvre petite maison, leur sanctifiante « Bethléem » de Sainte-Catherine. Ils l'ont même déjà vendue, en bonne partie, aux moniales du couvent de San Bernardino qui touchait leur maison (9 février 1537).

Leur nombre a grandi (ils étaient 18 à leur retour de Vicence) et donc aussi ...les têtes. Et l'on sait que « *tot capita, tot sententiae* - il y a autant d'avis qu'il y a de têtes » ! Quelque chose a dû venir troubler la tranquillité et l'ordre de la maison religieuse. Et le bruit ou les chuchotements ont dû parvenir aux oreilles d'Antoine-Marie. C'est alors qu'il écrit : « Aux Fils de Paul et les nôtres... ».

Il écrit depuis sa petite chambre de la forteresse de Guastalla, et avec combien plus de ferveur, après s'être mis devant le Crucifié « pour apprendre de Lui... ». Il écrit avec une douceur paternelle, comme il aime le faire : « Très chers amis...Je serais tenté de croire...Mais c'est le diable qui me met cela dans la tête...! Mais je veux être clair et je vous dirai ce que j'ai sur le cœur. Et ne me dites pas : Oh, c'est toujours la même histoire ! Et toujours des lettres mordantes !...C'est que je vous aime trop. C'est pour cela que, sans vouloir l'affirmer, je me doute que cette fois le diable me dit la vérité, quand il me murmure à l'oreille que « dans la maison, il n'y a plus rien qui ne soit en désordre »...et que certains se sont endormis...dans les bras de « cette vraie peste, la plus grande ennemie du Crucifié, madame la tiédeur ».

Peut-être ses compagnons lui reprochaient-ils son retard à donner à la nouvelle Congrégation des règlements écrits et bien clairs, comme les Bulles de Clément VII et de Paul III l'avaient autorisé et, au fond, invité à le faire. Ces règlements, en vérité, cela faisait déjà tout un temps qu'il y pensait et les mettait par écrit dans l'ébauche de ses Constitutions, mais il était convaincu que les règlements devaient naître de la pratique et être d'abord éprouvés par l'expérience, plutôt que le contraire...

Repoussant le reproche qu'on lui adressait et invitant ses fils à monter avec lui dans des sphères spirituelles bien plus hautes, il leur répond : « Sachez-le, chers amis... ».

Ou bien, certains abusaient peut-être de la confiance que leur accordaient leurs « guides », c'est-à-dire les anciens, et profitaient du fait qu'aucun de ces guides n'était à la maison, pour mettre du désordre dans la communauté (Zaccaria était très occupé à Guastalla comme procureur de la Comtesse pour conclure les affaires compliquées et très disputées de la vente du comté, qui fut réalisée les 3 et 12 octobre de cette année ; de son côté, Ferrari était à Vicence ; Morigia, à Milan, était chargé de la direction des Angéliques, en remplacement d'Antoine-Marie).

Et le Saint, un peu en se maîtrisant et un peu en laissant déborder le trop plein de son amertume, leur rappelle que « si c'est une bonne chose que d'avoir une Règle écrite, ce serait un bien maigre avantage si cette Règle n'était pas écrite dans leurs cœurs ».

« L'obéissance ne se base pas sur des ordres écrits mais réside dans la volonté de celui qui s'est consacré à Dieu. Les Supérieurs sont des guides extérieurs, les gardiens des lois, mais leur accomplissement dépend de chacun. À la rigueur, - dit Antoine-Marie, et cela montre à quelle perfection il voulait que ses fils soient conduits - on pourrait même se passer des Supérieurs quand

chaque religieux aspire et travaille à rejoindre le but. Pour cela, il faut que l'amour généreux rende fils et non esclaves ceux qui se consacrent à Dieu. Le Fondateur défend la sainte liberté d'esprit qui se laisse guider directement par le Saint Esprit, qui adopte pour chacun un langage particulier et inspire de faire sienne la volonté du Christ et de ne rien rechercher d'autre. Que saint Paul nous l'apprenne⁴⁴ ».

Mais cette fois, de saint Paul, notre saint Fondateur adopte aussi la véhémence et la fougue, et même l'image ; sa plume devient une épée, comme celle de la 1ère Lettre aux Corinthiens : « Nous sommes des fous, et vous des sages... » (4, 14).

Oh oui, répète Zaccaria, que Dieu soit remercié, lui qui nous a rendus aveugles tandis qu'il vous a illuminés ! Et alors, c'est vous qui pourrez avoir des fils légitimes, tandis que nous, pauvres aveugles, nous avons en vous des fils bâtards !...

Ce n'est pas pour vous faire honte que je vous écris cela mais parce que je voudrais que vous soyez loyaux et sincères envers vos Supérieurs, comme ils le sont envers vous...

Et voilà que son esprit a retrouvé la paix et il s'empresse de leur donner une série d'avertissements très clairs et très concrets, avec une douce persuasion: « De grâce, cherchons à nous édifier mutuellement, nous prévenant les uns les autres pour obéir...Rivalisez d'humilité et de simplicité !».

Sa voix est redevenue celle d'un père, comme un murmure, pour leur rappeler – et il était bien placé pour le savoir – toutes les promesses et révélations faites aux saints et aux saintes concernant cette « œuvre bénie du renouvellement et de la réforme » : « Si vous saviez... ».

Il le savait, lui, directeur spirituel de tant d'âmes privilégiées et généreuses...Et ses fils, à Saint-Ambroise, auront pu penser en trouver l'un ou l'autre parmi eux. Mais nous, si nous nous hasardons à avancer des noms, nous pourrions risquer de nous tromper fortement...Peut-être la vénérable Sœur Arcangela Panigarola, qui avait eu la vision de choses merveilleuses, tant au sujet des Frères de l'Éternelle Sagesse que des Vierges du Monastère de saint Paul auquel personne ne pensait encore ?

« Comme cette servante du Seigneur était occupée à prier dans son oratoire...elle fut enlevée en esprit...et elle vit le Seigneur...; et l'Ange lui dit : Sois attentive et tu verras maintenant venir à toi tous les Disciples de l'Éternelle Sagesse. Et elle vit venir de grandes foules d'hommes et de femmes, qu'elle connaissait dans cette vie mortelle, et ils portaient tous l'habit qui les caractérisait, celui de moine ou de moniale, de religieux ou de séculier... »⁴⁵.

Ou bien, en pensant à la ferveur plus vive et plus simple des sœurs Angéliques, les Pères avaient-ils devant les yeux le Bienheureux Amadeo, franciscain. Passant à l'endroit où se trouve actuellement le « saint Monastère de Saint-Paul » et voyant ces lieux de péché (c'étaient, en effet, des maisons de mauvaise réputation que ces 24 petites maisons sur lesquelles la comtesse Torelli construisit le Monastère, et ce fut un miracle – disent les Mémoires – de réussir à les acheter une par une), il retrouva aussitôt sa sérénité et s'exclama : « Dieu soit béni car viendra le temps où ces maisons, actuellement un nid de démons, deviendront la demeure choisie et sainte de vierges consacrées et le délicieux séjour des Anges »^{46?}

44 S. De Ruggiero, in « Eco dei Barnabiti », Rome, mai 1939, p. 136.

45 Cf le P. Premoli, in *Histoire des Barnabites au 16e siècle*, p. 410.

46 Le Bienheureux Amadeo, de son vrai nom P. João da Silva y Menezes, portugais, né entre 1420 et 1435. Arrivé in Italie comme pèlerin, il se fit franciscain et fonda une Congrégation de Franciscains réformés (les Amadéites que saint Pie V unit plus tard aux Mineurs) comprenant le Couvent de sainte Marie de la Paix à Milan, et celui de saint Pierre in Montorio à Rome. Il mourut à Milan en 1484. Dans les Mémoires anciennes, il est appelé *Bienheureux* mais son nom ne figure pas dans la *Biblioteca Sanctorum* (1961). En revanche, l'Encyclopédie catholique (italienne) en parle (I, 959). Bugatti a vu les 24 actes notariés concernant la vente respective de ces 24 maisons.

Mais, laissant tomber toute réticence et tous nos *peut-être*, voilà le souvenir certain du

« Père » et de ses promesses : « Ô doux père, tu t'es fatigué et tu a toujours éprouvé beaucoup de peines, et c'est nous qui allons en recueillir les fruits. C'est toi qui as eu la croix en partage et c'est nous qui jouirons d'un grand repos! ». Comment ne pas nous rappeler la lettre à Piccinini : « Pourquoi nous préoccuper ? Le poids, ce n'est pas nous qui le portons, mais lui ! ».

Écluse à la chaleur de ces promesses rassurantes et de ces souvenirs réconfortants, l'exhortation finale improvisée est « d'une tendresse qui arrache des larmes. Seuls les saints savent parler ainsi, parce que c'est ainsi qu'ils agissent »⁴⁷.

« De grâce, Fils de Paul et germes plantés par sa main, élargissez vos cœurs... », éloignez vous et mettez-vous à l'abri du manque de sincérité et de l'égoïsme «et ne soyez pas inférieurs à la vocation que vous avez reçue ! ».

Seuls les Saints qui ont dans leur cœur les paroles et l'esprit de saint Paul : « Nous nous sommes adressés librement à vous (littéralement : *notre bouche s'est ouverte pour vous*) et je vous ai parlé comme à mes enfants. Notre cœur s'est grand ouvert. Ouvrez tout grand votre cœur, vous aussi ! » (2 Co, 6, 11-12).

Maintenant, il ne nous reste plus qu'à lire cette lettre, lentement et avec humilité. C'est la plus paulinienne des lettres de notre Saint.

Et c'est « la première Lettre circulaire adressée à la Congrégation »⁴⁸

47 S. De Ruggiero, o.c., p. 136.

48 A. Gentili, *I Barnabiti*, Rome, 1967, p. 93.

LETTRE VIII

(sans indication de lieu ni de date)

À notre cher et bien-aimé Fils dans le Christ, le Père Battista.

Introduction du P. Franco Monti

On ne sait pas avec certitude qui est le destinataire de cette brève lettre : s'il s'agit de « notre Battista » de la Lettre V adressée aux Angéliques ou du P. Soresina des débuts de la Congrégation.

La lettre n'est pas datée. Dans la correspondance de Zaccaria, elle est placée à la huitième place, car c'est ainsi qu'elle a été située par nos historiens (P. Premoli).

C'est un écrit presque télégraphique. Signée à la fois par le Père et la Mère – Antoine-Marie et Paola Antonia – comme pour en souligner la chaleureuse autorité.

Ils le veulent moins dépendant de leur présence physique : ils sont en étroite communication avec lui grâce au Crucifié. Qu'il s'habitue à en percevoir la présence et les inspirations. C'est une invitation à la maturité spirituelle.

Lettre 8

Doux fils dans le Christ,

Pourquoi êtes-vous si pusillanime et craintif ? Ne savez-vous donc pas que nous ne saurions vous abandonner ? L'expérience devrait vous faire sentir l'aide que nous vous avons donnée.

Nous avons prié le Crucifié. De sa part, nous ne voulons aucune grâce sans qu'il vous en fasse part.

Nous ne vous disons rien de plus, mais soyez certains que nous tiendrons parole. Que le Christ vous salue de notre part. Nous nous recommandons à vos prières.

Que le Christ vous bénisse.

Votre Père et votre Mère dans le Christ

ANTOINE-MARIE

prêtre

et moi P[aola] A[ntonia]

NOTES du P. Virginio Colciago, o.c., p. 381-384 sur la Lettre 8

Puisque manquent les indications de la date et du lieu, cette lettre, selon les normes, aurait dû être placée après toutes les autres. Mais, « soit parce que le P. Premoli l'a mise à cette place, soit

aussi parce que tout porte à croire qu'elle a été écrite durant la dernière période de la vie du saint Fondateur, tandis qu'il était à Guastalla avec l'Angélique P. A. Negri (qui signe cette lettre avec lui, comme les deux précédentes), on a laissé cette lettre à sa place actuelle.

Qui est ce « Messire Battista », on n'est pas encore en mesure de le préciser. C'est sans doute le même « notre Battista » que celui qui, dans la Lettre V envoie ses salutations aux Angéliques, en même temps que la maman du Saint » (cf. *Les Lettres*, o.c., p. 97).

Il pourrait s'agir aussi du P. Soresina qui, dans les premières années de sa vie religieuse, éprouva des sentiments de découragement et à qui, étant donné son jeune âge, convient bien la tendresse de la double signature : « Votre Père dans le Christ et votre Mère ».

Comme les renseignements sur les conditions dans lesquelles a été écrite cette lettre sont rares (en effet, nous ne savons même pas de quelles affaires le Saint promet de s'occuper avec P. A. Negri), c'est le petit commentaire qu'en fait le P. Raffaelli dans l'Eco dei Barnabiti (mai 1939, p. 163) qui devra y suppléer.

La pensée de saint Antoine-Marie Zaccaria dans la lettre précédente

Cette fois encore, plus qu'une lettre, nous avons un billet de quelques lignes. Et ici aussi, nous trouvons une exhortation chaleureuse à ne pas se décourager devant les difficultés rencontrées dans notre cheminement sur cette terre et pour faire le bien.

Chassons le pessimisme qui nous fait croire, sans motif, que nous sommes abandonnés par nos pères spirituels et par nos frères et nos coopérateurs. Voulons-nous savoir ce qu'ils font pour nous ? Pourquoi ne pas penser qu'ils prient pour nous, que tant de personnes prient pour nous avec une exquise charité, qui ne désirent rien du Seigneur pour eux-mêmes et que les faveurs qu'ils demandent, ils ne les demanderaient pas si, par impossible, ils ne pouvaient les partager avec ceux qui leur sont chers ?

Que de fois ce fils spirituel bien-aimé à qui écrit Antoine-Marie doit avoir expérimenté le fruit de la prière montée vers Dieu à son intention ! Donc, s'il n'a pas confiance en lui, s'il pense être sans ressort, un rien du tout, il pourra faire l'expérience, cette fois encore, qu'il peut tout avec l'aide de Dieu, comme, au dire de saint Paul, tous ceux qui ont confiance en Dieu.

LETTRE IX

Guastalla, 10 juin 1539

Lettre de Très Révérend Père Antoine-M. Zaccaria,
au sujet d'un acte de saint Barnabé, à sa guide
spirituelle, la Mère Maîtresse angélique Paola Antonia.
(Annotation du P. Cortenovis).

Introduction du P. Franco Monti

Voici un écrit difficile à lire. Une lettre-avertissement, cette lettre IX ? Antoine-Marie l'écrit de Guastalla, occupé à sa mission pacificatrice dans le différend opposant le comte Paolo au comte Marco Antonio Torelli et qui avait provoqué l'interdit jeté sur cette ville de l'Émilie.

Les malheurs n'arrivent jamais seuls. Si la ville de Guastalla qu'il aime le fait souffrir, le comportement de la « divine mère », sa guide, la sœur Angélique Paola Antonia Negri ne le préoccupe pas moins à cause des conséquences qu'il pourrait avoir sur la formation des novices, beaucoup moins expertes.

Qu'il s'agisse bien de préoccupation, le ton de la lettre semble le révéler, surtout vers la fin. Aussi longtemps que vit un ami qui t'est cher, tu gardes toujours au fond de ton cœur une petite appréhension. Tu ne peux pas mettre ta main au feu que rien ne puisse tourner mal en lui. Tout en lui concédant le bénéfice d'être animé des meilleures intentions, ce sont uniquement les faits qui te donnent une certaine garantie qu'il ne perd pas la tête, que derrière une personnalité complexe et bouillonnante ne surgisse Saul, notre premier Homme, l'Homme imparfait.

Antoine-Marie se fait l'interprète, le défenseur et le garant de la pureté d'intention de son amie spirituelle. Mais que cette Mère Maîtresse se garde bien de devenir une pierre d'achoppement pour les novices ingénues, par son comportement qui pourrait entraîner des malentendus.

La voie maîtresse est encore celle qu'indique Paul : LE CHRIST CRUCIFIÉ DE TOUTES PARTS. Il a plu à Dieu de sauver les croyants d'une manière folle aux yeux des hommes : il a exposé son propre Fils aux outrages de la Croix et, en union avec Lui, de poursuivre l'œuvre de salut au moyen de la chair crucifiée de ses disciples. Voilà ce qui compte. C'est cela qu'il faut toujours ruminer et assimiler. Qu'on suive donc la ligne tracée par Paul : réconciliés par le moyen de son corps de chair, il faut compléter, dans une joyeuse souffrance dans notre corps - qui est désormais son corps et nous, ses membres, l'autre part, - ce qui manque aux souffrances du Christ (cf. Col 1, 22 sv.).

Parmi les souffrances, indispensable et bénie est également celle qui nous porte à « la connaissance de soi et à la victoire sur soi ».

À bon entendeur, quelques paroles suffisent, semble dire Antoine-Marie à l'Angélique Paola Antonia ainsi qu'à nous tous.

Lettre IX

Bien chère et unique (Mère) et mes Filles obéissantes dans le Christ, salut.

Puisque demain c'est la fête de saint Barnabé, compagnon de notre commun protecteur saint Paul, je ne puis m'empêcher dans sa manière d'agir à l'égard du savant Paul, qui voulait être en réalité, et aussi aux yeux de ses contemporains, une vivante copie du Christ souffrant.

Vous savez que quand Paul, peu de temps après sa conversion, se rendit pour la première fois à Jérusalem, il cherchait à se mêler et à s'introduire chez les autres chrétiens, à se faire reconnaître par eux comme chrétien. Mais ceux-ci, craignant qu'il ne fût toujours ce qu'il avait été autrefois, n'osaient se joindre à lui.

Alors Barnabé le prit par la main, le conduisit chez les Apôtres et leur dit : « Voilà celui qui était... etc. ; ensuite, le Christ lui est apparu...etc. ; il a dit et fait...etc. »⁴⁹. Et ainsi, en présence de Paul, il le fit connaître de tous. Et, tenant cachés le plus possible ses propres mérites dans cette affaire, et en même temps très satisfait sans, pour cela, chercher à se mettre personnellement en valeur⁵⁰, il le présentait à tous les chrétiens comme une colonne (de l'Église) et comme un homme qui tenait presque la primauté dans l'apostolat.

C'est ainsi, ma chère Mère, que je voudrais bien, avec votre permission, vous dire un mot de ces libertés que prennent parfois les grands saints ; et aussi de vous faire observer comment il y a des choses qui, chez eux, à cause de leur haute perfection, sont une expérience et un signe certain d'une sainteté consommée, mais qui, chez nous, seraient l'occasion d'une ruine manifeste et le signe évident que nous ne sommes pas encore dépouillés de nos anciennes mauvaises habitudes, peut-être invétérées. Voici un exemple : saint Jean Climaque parle d'un certain saint tellement sûr d'avoir éteint en lui toute gourmandise qu'il défiait le démon, en brandissant une grappe de raisins, de le tenter sous ce rapport. Un autre exemple : une personne voulant savoir si, en elle ou chez un autre, et jusqu'à quel point, une passion est morte et qui donnerait à cette passion, par des paroles ou des comportements et par toute autre manière, l'occasion de se manifester et ensuite observerait avec une grande attention les résultats, pour comprendre l'état de son âme ou de celle d'autrui⁵¹.

Je ne vous parlerai pas de choses que vous seule pourriez comprendre mais de celles que mêmes nos Angéliques aussi peuvent comprendre, vous laissant le soin de méditer le reste au fond de votre âme.

« Voici Saul », déclare Barnabé, c'est-à-dire l'apparence de notre vieil homme et l'exemple de nos mauvaises inclinations ou passions.

Voilà, dis-je, une personne qu'on dit être sainte, et cependant elle ne fait toujours que causer, tellement qu'on la dirait un pinson ou un singe [nous dirions : qui bavarde comme une pie] ; qu'on ne voit jamais prier, qui ne s'occupe que de choses extérieures, qui reste volontiers au lit ou

49 Ac 9, 26-27 : « Arrivé à Jérusalem, Saul essayait de s'agréger aux disciples ; mais tous avaient peur de lui, n'arrivant pas à le croire vraiment disciple. Barnabas le prit alors avec lui, l'introduisit auprès des Apôtres et leur raconta comment, sur la route, il avait vu le Seigneur qui lui avait parlé, et comment, à Damas, il s'était exprimé avec assurance au nom de Jésus ».

50 Je traduis ainsi une phrase presque impossible à présenter littéralement : « tenant cachés ses propres mérites...tout en buvant avec plaisir à bonnes gorgées, - ne craignant nullement de goûter les louanges - le miel et le sucre » . Le P. Desbuquoit traduit ce passage en attribuant ces sentiments à Paul lui-même (ce qui ne concorde pas avec l'expression : il [Barnabas] le présentait) : « Et Paul, ainsi dispensé de publier ses propres exploits, dégustait le plaisir d'être chaudement recommandé et ne craignait pas de s'abandonner à la satisfaction de s'entendre louer de la sorte : c'était sucre et miel pour le palais de son âme ».

51 En d'autres mots, ce serait s'exposer de diverses manières à une tentation pour voir de quelle pâte on est fait. (ndt).

qui s'abandonne à l'oisiveté. N'est-ce pas là le visage de Saul et l'apparence du vieil homme ?

66

Mais cela n'est encore rien. Vouloir être bien servie, arranger sa chambre avec soin, parler en élevant toujours la voix ; ne jamais dire à personne une bonne parole, avoir l'air de n'estimer qui que ce soit : qu'est-ce que cela si ce n'est des restes de nos ancienne habitudes ?

Continuons. Trouver des difficultés partout, être toujours sujette à la tentation, rester constamment en proie au doute ou à l'incertitude : c'est prouver qu'on n'est encore que ce que l'on était dans le monde ou, du moins, qu'on est encore imparfaite et bien peu changée.

Avoir un estomac qui ne s'accommode que d'aliments de choix ou de primeurs, qu'est-ce donc, sinon montrer que la gourmandise est loin d'être éteinte ? Ne pouvoir attendre un moment sans que la colère monte au visage, ne pouvoir rester à genoux sans avoir un banc pour s'appuyer, se faire du mauvais sang devant toute contrariété, tout cela ne montre-t-il pas qu'en est encore bien douillet ?

N'est-ce pas aussi être douillet que n'oser guère se donner de mouvement, ne pouvoir rester à la grille du parloir sans avoir mal à la tête, ne pouvoir supporter le prochain sans éprouver d'ennui ? On peut y voir tout ce qu'on veut sauf un progrès dans la perfection.

Ces choses et d'autres semblables, c'est Saul, la figure de l'homme imparfait.

Mais, taisez-vous, dit Barnabé, sachez qu'à ces personnes, telles que vous les voyez, le Christ est apparu, etc. » Vous découvrirez que vous vous retrouvez devant une personne sainte dans ses intentions et dans ses œuvres. Pour bien la juger, il faudrait voir tout l'ensemble de sa vie. Si je vous disais tout le bien que je trouve dans cette pauvre créature, je crains qu'elle ne rougisse et qu'elle baisse la tête pour ne pas paraître ce qu'elle est en réalité.

Dites-moi en effet : quand elle parle, ne vous enflamme-t-elle pas le cœur ou ne vous fait-elle pas désirer des choses spirituelles⁵² ? Est-ce que, quand elle semble parler avec exagération, elle n'est pas attentive au cas personnel de chacune et qu'elle n'a rien d'autre en tête ? Regardez : si elle semble toujours en mouvement, n'est pas pour faire elle-même quelque nouveau progrès ou en faire faire à d'autres. Ou si, quand elle semble vous quitter, une parole édifiante, son silence ou tout autre signe ne montre pas qu'elle vous porte avec elle. Est-ce que, quand elle vous paraît distraite, elle ne se rend pas compte de votre situation personnelle et ne vous suggère pas de bons sentiments ou ne vous exerce pas à quelque vertu ?

Taisez-vous et ne dites rien : je vous révélerai encore autre chose. Quand elle ne va pas à l'oraison, c'est alors qu'elle montre sa richesse intérieure. Quand vous la voyez angoissée et toujours en peine, paraissant vouloir apprendre de la part de ceux qui n'ont pas la science voulue, elle le fait par mépris d'elle-même et par désir de se faire passer pour ignorante. Quand vous la voyez arranger soigneusement sa chambre, ne veut-elle pas qu'on se moque d'elle et qu'on la traite de sotte ? Ne veut-elle pas cacher que le Crucifié l'a consolée et que Paul l'a instruite ? Un même mot de sa bouche vous ressuscite et vous abat, un même geste vous caresse ou vous fait mal⁵³.

Cela suffit. Quiconque veut bien scruter comme il faut son comportement trouvera en elle la figure de Saul. Oui, mais Barnabé attestera que la réalité ne correspond pas à ses apparences actuelles ni à celles du passé.

Ma chère Mère, j'aurais encore bien d'autres choses à dire mais je ne voudrais pas qu'on m'en sût mauvais gré. Dites leur donc vous-même le reste.

Je ne dirai que ceci : dites aux Angéliques de ne pas adopter ni de se permettre ces manières trop libres car je les en assure, elles aboutiraient à un résultat tout opposé à celui qu'obtient cette

52 Littéralement : « ne vous enflamme-t-elle pas l'estomac ou ne le réveille-t-elle pas », c'est -à-dire ne lui donne-t-elle pas faim ? (ndt).

53 Cf. Dt 32, 39 : c'est moi qui fais mourir et qui fait vivre, quand j'ai brisé, c'est moi qui guéris.

personne, et au lieu de monter à une plus haute perfection, elles risqueraient de descendre jusqu'à l'enfer de la plus grande imperfection.

Il ne leur convient donc pas de trop bavarder mais d'observer un silence rigoureux. De même, il ne leur convient pas d'agir, de parler ou de penser sans qu'elles ne sentent au fond d'elles-mêmes que c'est cela qu'elles doivent faire ou sans la permission des supérieurs⁵⁴. Ainsi, suivre leurs inclinations au lieu de les combattre serait pour elles un poison mortel, car il s'agit de désirs terrestres. Les charges augmenteraient en elles la présomption ; le savoir nourrirait leur orgueil ; les occupations distrayantes les rendraient relâchées ; ne pas entretenir en elles l'esprit d'abnégation, même à l'égard de choses bonnes en elles-mêmes, les ferait non seulement sombrer dans la vulgarité mais les éloignerait du désir de suivre Paul et d'imiter son genre de vie.

Songez donc et voyez quel dommage apporte l'amour de ses aises, le désir – je ne parle pas de vin ou de mets choisis – d'un peu de douceurs spirituelles et de goûter la complaisance en elles-mêmes. Si elles ne sont pas aveugles, ce que je leur ai dit suffira pour qu'elles voient combien tout cela leur fait tort.

Dites-leur donc que Paul leur prêche un Christ crucifié de toutes parts : crucifié non seulement en lui-même mais également crucifié en elles⁵⁵. Et ce mot – *crucifié* – demandez-leur de bien le ruminer. Et si, à cause de leur manque de finesse, elles ne le comprennent pas suffisamment, dites à ma Mère Maîtresse de bien le leur expliquer. Sa parole enflammée et pénétrante suppléera à tout ce que je voudrais leur dire moi-même.

Voilà tout ce que je voulais vous dire, chère Mère.

Guastalla, le 10 juin 1539.

De V(otre) C(harité)
Père et Fils
ANTOINE-MARIE
Prêtre.

NOTES du P. Virginio Colciago sur les trois dernières lettres et sur la 9e (o.c. pp. 383-397).

Les trois dernières Lettres.

Mai 1539. Zaccaria a été appelé à Guastalla pour tâcher de rétablir la paix entre les citoyens en tumulte. Sur eux pèse l'interdit, parce qu'ils refusent d'accepter la sentence de Rome qui favorise le comte Paolo Torelli de Montù contre le comte Marcantonio Torelli de Mantoue. Ils placent leurs espérances en Antoine-Marie, chapelain de l'ancienne comtesse de Guastalla, dont le souvenir est toujours vivace parmi les gens. De plus, outre prêcher et confesser, il peut aussi célébrer la messe, grâce au privilège qu'il a de pouvoir employer son autel portatif même dans les lieux frappés d'interdit. S'ajoute encore la réputation qui lui vient d'un fait qui paraît miraculeux. Un jour, il a rencontré un jeune homme à la santé florissante. Il l'a arrêté et lui a dit : « Mon fils, pense à toi ! Mon cœur me dit que le Seigneur veut te rappeler à Lui plus rapidement que tu ne penses ».

54 C'est ainsi que je traduis l'expression du Fondateur : « sans une permission intérieure ou extérieure ».

55 Le P. Franco Monti explicite : crucifié non seulement en son propre corps mais également dans le leur.

Troublé, le jeune s'est confessé sur le champ. Le lendemain, il meurt accidentellement.

Antoine-Marie réussira à rétablir la paix et « le Père de la patrie » de Crémone pourra être

appelé également « l'Ange de la paix » de Guastalla. Mais, à quel prix, le sien et celui de ceux qui resteront orphelins !

Ses fils, cependant, lui écrivent de Milan, réclamant sa présence en communauté ou aux Conférences des Mariés. Et il leur répond : « Ayant reçu votre lettre... » (cf. le début des 10e et 11e lettres).

Trois longues lettres, en dix jours (à ce rythme, combien n'en a-t-il pas écrit avant cela mais qui se sont perdues ?). Une pour chacune de ses trois familles :

- *aux Angéliques*, en la personne de leur Guide et Maîtresse ;
- *à ses Confrères*, en la personne du P. Soresina, le plus jeune des huit premiers Barnabites, le « très cher fils dans le Christ » et qu'il préférerait pour sa simplicité et la candeur de son âme. C'est lui qui l'a revêtu de l'habit des Fils de Paul, le 2 février 1534 et qui n'est prêtre que depuis Noël ;
- *aux Mariés* en la personne des époux Omodei.

On dirait que « l'Inconnu » qui a classé les lettres l'ait fait exprès, cette fois encore, lui qui, comme pour les trois premières, a choisi, parmi les très nombreuses lettres, celles qu'il fallait conserver ! Mais le Saint, lui, doit l'avoir voulu expressément, puisque ces trois lettres sont aussi ses dernières et comme son testament spirituel dans lequel il n'a voulu oublier personne... La grande fatigue physique qu'il avoue à la fin de la dernière lettre, et qui est peut-être la grande fièvre qui le brûle déjà, est sur le point de le vaincre.

La 9e lettre. (Guastalla, 10 juin 1539)

Malheureusement, pour ces trois lettres non plus, nous n'avons pas les autographes. Ainsi, même le dernier écrit de notre Fondateur et Père, ses dernières volontés et ses ultimes salutations, restent confiés à la fidélité de quelque ancien copiste anonyme.

Les transcriptions conservées à Saint-Barnabé, de la main du P. Angelo Cortenovis, et à Rome, de mains différentes, intitulent cette 9e lettre : « *Lettre du T(rès) R(évérénd) Père Antoine-Marie Zaccaria, au sujet d'un acte de Saint Barnabé, à sa Guide spirituelle, la Mère Maîtresse A(ngélique) P(aola) A(ntonio) (Negri)* ».

En réalité, la lettre est adressée à la Mère « *chère et unique et à ses Filles obéissantes dans le Christ* ». C'est-à-dire à toutes les Angéliques. Et il n'est pas dit qu'il s'agisse uniquement des novices.

Disons tout de suite que cette lettre également ne veut pas être, et n'est pas, une méditation ou une conférence sur un thème préétabli mais elle est inspirée par la volonté de remédier à une situation concrète, même si elle est présentée d'une manière voilée.

L'explication la plus convaincante de cette lettre assez difficile (qui, au fond, est celle proposée par le P. Premoli, reprise par la « Collection de spiritualité barnabitique ⁵⁶) est que le Saint avait quelque chose à dire à sa fille et guide, un avertissement à lui donner, même avec tous les égards dus à la révérence et à la dévotion qu'il éprouve pour elle, mais aussi avec toute la liberté et la chaleur exigées par le bien qu'il lui veut et qu'il veut à ses Angéliques. Peut-être est-il rassuré au sujet de P. A. Negri, déjà bien établie dans la vertu, mais préoccupé pour les novices : il ne voudrait pas que, prenant exemple sur certaines manières de faire sortant de l'ordinaire, elles ne dévient de leur chemin...

Au fond, l'enseignement qu'on pourra retirer de cette lettre est qu'il ne faut jamais juger les

56 Premoli, *Histoire des Barnabites au 16e siècle*, p. 49 ; *Les Lettres*, p. 101.

personnes sur les apparences ; en effet, même ce cas curieux pourrait se présenter : certains – de grands saints – pourraient faire volontairement certaines choses étranges et apparemment loin d'être

vertueuses, précisément pour cacher leur vertu !

Cette vérité, Antoine-Marie veut la faire venir au jour et, en même temps, l'appliquer à un cas particulier qui intéresse la Mère et sa communauté. Et puisque nous sommes la veille de saint Barnabé, il le fera en partant d'un épisode de la vie de celui-ci et de son compagnon saint Paul. Il suit pas à pas ce récit, par un procédé de parallélismes qui devrait donc être facile et clair mais qui, au contraire, présente pour lui des difficultés et devient même artificiel, contrairement à toutes les manières de faire habituelles d'Antoine-Marie. Évidemment, c'est dû à l'effort de se faire comprendre sans dire de trop, et ne dire à chacune que ce qui la concerne, en employant un langage assez voilé pour ne pas compromettre la vénération et l'estime des novices pour leur Mère Maîtresse et, en même temps, assez transparent pour faire deviner à cette dernière les sous-entendus les plus profonds.

Antoine-Marie écrit donc : vous souvenez-vous de saint Barnabé quand il dut présenter saint Paul, récemment converti, aux chrétiens de Jérusalem alors que ceux-ci n'avaient pas confiance en ce dernier ? Barnabé leur dit : Si, c'est bien Saul que vous voyez ici, ce Saul qui a été persécuteur...etc. Mais maintenant que le Seigneur lui est apparu, il est devenu autre, bien différent de ce qu'il vous paraît être...

J'agirai de la même manière avec vous. Je vous présenterai un saint ou une sainte imaginaire qui, à son apparence, vous semblera être un Saul, plein de défauts et d'imperfections. Mais, en enlevant le voile qui le cache dans son humilité, je vous le ferai voir comme il est en réalité et je devrai dire de si grandes merveilles de ce saint ou de cette sainte qu'il en rougirait vraiment par modestie.

Barnabé dit donc aux chrétiens de Jérusalem : « Voilà Saul ! Oui, son visage est celui d'avant, le persécuteur, le "vieil homme" qui incarne nos passions mauvaises.

Tandis que moi je vous dis, de tel saint ou sainte qui bavarde comme une pie, etc., etc. en qui on « peut tout trouver à part l'aspect de la perfection » : oui, vraiment, il ressemble à Saul, il a le visage du "vieil homme " avec ses passions...

Mais attention - continue Barnabé - attention ! : vous ne voyez que le visage de Saul, c'est-à-dire toutes les apparences ; mais, au plus profond de lui-même, sachez qu'il est quelqu'un à qui le Seigneur est apparu.

Attention - puis-je ajouter moi aussi - : vous voyez cette pauvre créature...une pauvre créature ! Mais si j'enlève le voile sous lequel elle se cache, vous verrez « la réalité intérieure et le comportement extérieur d'une sainte ». En effet, voyez comment, quand elle vous parle, votre cœur devient tout brûlant (comme celui des disciples d'Emmaüs) ; voyez comment, pour ne pas faire comprendre que le Crucifié ou saint Paul lui ont parlé, elle se fait traiter de sotte ; etc., etc.

En somme, regardez-la bien, « sous tous les aspects de sa vie » et pas simplement quelques détails et vous verrez vraiment qu'elle semble le portrait de Saul ; mais Barnabé (c'est-à-dire moi-même) je vous assure qu'elle n'est pas ce qu'elle paraît.

Mais de qui parle donc Antoine-Marie ? D'un saint ou d'une sainte imaginaire, d'un saint ou d'une sainte quelconque ? Mais tous les adjectifs qui sortent de sa plume sont au féminin ! ...À bon entendeur...ou à une bonne « auditrice⁵⁷ »...salut !

Mais qu'elle fasse attention : si ce que j'écris fait grandir l'admiration et la vénération de ses filles à son égard, elle devra bien veiller à ceci : c'est surtout à elle que s'adresse la mise en garde

57 Il faut bien employer ce mot puisqu'en français, à la différence de l'italien, le féminin d'entendeur n'existe pas. Le P. Colciago suggère évidemment qu'il s'agit de P. A. Negri.

que le Père a adressée dès le début. Adopter ces manières originales, ne pas se comporter comme un saint pour qu'on ne nous prenne pas pour un saint, tout cela vaut pour les grands saints. Eux peuvent

70

agir ainsi parce qu'ils sont saints, et même de grands saints (comme Paul qui écoutait tous les éloges que lui décernait Barnabé et les buvait à grandes gorgées, sans trop s'inquiéter d'éprouver une vaine complaisance ; ou comme ce saint dont parlait Jean Climaque et qui tentait le diable en mettant sur sa table une belle grappe de raisins pour voir si celui-ci réussirait à le tenter par la gourmandise !) (ce récit est signalé dans la Lettre V).

Chez les saints, les grands saints, ces singularités sont le signe d'une sainteté assurée, mais en nous (en moi, en vous, chère Mère, en toutes), elles pourraient être et même - dit exactement le Saint - « elles seraient » certainement une occasion d'une chute.

En voilà assez. Je pourrais encore vous dire bien des choses mais je ne voudrais pas que vous le preniez en mauvaise part. Mais je tiens à vous demander de dire aux autres (aux Angéliques) de ne pas se permettre ces singularités et ces licences qui ne sont pas faites pour elles ; et même que je les assure que, si elles voulaient elles aussi provoquer une tentation, il leur arriverait le contraire qu'à « cette personne » (qui ? encore ce saint ou cette sainte quelconque ?...), et, plutôt que de faire des progrès dans la vertu, elles tomberaient peut-être « jusque dans l'enfer de la plus grande imperfection ».

Non, les bavardages ne leur conviennent pas...Il n'est pas bon pour elles de faire tout ce qu'elles veulent, etc. (Noter combien de fois ce « à elles » et « elles » reviennent souvent). À elles, - je ne parle pas des bonnes gorgées de Paul – déjà goûter un peu de complaisance leur ferait tort.

Dites-leur, au contraire, que ce Paul leur prêche un « Christ crucifié de toutes parts » (en son propre corps et en elles). Et si elles ne parviennent pas à comprendre, dites à la Mère Maîtresse qui m'est chère (qui, en fait, est la sœur P. A. Negri elle-même ; Antoine-Marie emploie un procédé rhétorique, très efficace, pour s'adresser à la même personne), dites-lui de le leur expliquer elle-même, avec son langage si enflammé.

« Je n'ajoute rien, chère Mère ». C'est de cette façon, à l'improviste, que se termine la lettre.

* * * * *

Beaucoup de biographes du Saint ont cru qu'il fallait comprendre cette lettre comme s'il prévoyait la ruine de première fille spirituelle, sa préférée, sa chute du sommet de la perfection auquel il l'avait vue monter si rapidement, jusque dans « l'enfer de la plus grande imperfection ».

C'est ce que pensaient Bugati (*Procès Apostolique*, 1049 v – 1051) et notre père Fontana, devenu ensuite cardinal, dans sa fameuse « *Écriture* » pour la Cause de Béatification, où le commentaire de cette lettre, présentée comme une preuve du don surnaturel du discernement des esprits et de prophétie qu'avait Zaccaria, occupe pas moins de huit grandes pages (142-149).

Certainement, après avoir lu cette lettre d'Antoine-Marie, nous sommes impressionnés par la lecture de ce qu'a écrit le P. Besozzi dans ses Notes marginales et ses observations apologétiques (l'Apologie, demeurée manuscrite) sur la *Vie* de la Sœur Negri, de Fontana de Conti : « Si nous n'avions pas été aveugles, nous aurions pu connaître quel esprit était le sien. Mais voilà la doctrine qu'on enseignait et qui circulait de main en main : tous les maux et les imperfections commis par elle (P.A. Negri) ne l'étaient que pour cacher sa sainteté ; ce qui revient à dire : quand elle bavardait sans cesse, quand elle plaisantait, riait, on disait qu'elle agissait ainsi parce que le feu de l'Esprit Saint la brûlait intérieurement ; quand elle portait de beaux vêtements et ornait sa chambre d'un beau mobilier, elle le faisait pour paraître sotté ; et tant d'autres exemples semblables contenus dans une lettre du P. Antoine-Marie Zaccaria. C'est ainsi que nous étions menés à l'aveuglette.

Besozzi et les avertissements de la lettre est évidente.

On peut cependant douter qu'il s'agisse d'une prévision prophétique ; le P. Besozzi l'admet lui aussi dans son édition des *Lettres* (p.53, n.1) et aussi (mais avec une évaluation plus nuancée et tenant mieux compte de tout le contexte de la lettre) dans son *Histoire des Barnabites au 16e siècle* (p. 49) : « Sauf erreur de notre part, le Saint pensait avoir découvert chez sa fille spirituelle certains comportements un peu singuliers ; des manières qui pouvaient être considérées comme certaines licences que s'accordent parfois les saints pour fuir la vénération qui les entoure, manières qui sont d'ailleurs davantage à admirer qu'à imiter. Nous ne doutons pas qu'il les regardait vraiment comme telles chez Paola Antonia, mais il craignait que les Novices ne les adoptent, ce qui aurait été pour elles, qui n'étaient pas encore saintes, une descente à *l'enfer de la pire imperfection*. Il l'avertit donc, très délicatement, puisque sa lettre doit être communiquée aux autres, de prêter une sérieuse attention à ce qu'il lui dit. »

Ce n'est pas ici le lieu ni l'occasion de parcourir à nouveau, même sommairement, tous les avatars de la vie de cette Angélique extraordinaire (1508-1555), qui est certainement une des figures féminines les plus caractéristiques et prestigieuses du mouvement religieux pré-tridentin en Lombardie et dans la Vénétie. Et surtout, il serait bien difficile de s'avancer à cœur léger et comme en courant sans être ou bien imprudents et emportés par la sensibilité, ou très superficiels.

Il semble que les Negri de Guastalla aient déjà été en relation avec notre Saint et avec la Comtesse de Guastalla avant que les deux sœurs – celle dont nous parlons, Virginia de son nom de baptême, et Angela, qui prendra le nom de Battista quand elle deviendra religieuse – ne deviennent Angéliques et qu'un de leurs frères, Camillo, ne revête notre habit, le 29 novembre 1534 (« le jour de la Saint André, amoureux de la Croix », dit le pieuse *Petite Chronique*), de la main de saint Antoine-Marie Zaccaria⁵⁸. À ces trois personnes, il faut ajouter une troisième sœur, cette Partia, devenue veuve et venue habiter au Monastère Saint-Paul, que nous avons rencontrée avec les premières Angéliques envoyées en mission à Vicence.

Paola Antonia fut la première à revêtir l'habit des Angéliques, le 26 février 1536, elle aussi des mains d'Antoine-Marie. Il avait déjà envers elle une telle estime que, à peine professe, il la voulut comme Maîtresse des novices, tandis que la Comtesse Torelli faisait, en privé, la profession d'obéissance dans les mains de cette dernière. C'est en bonne partie à Paola Antonia que plusieurs Barnabites devaient leur vocation, surtout des vénitiens, et aussi quelques Angéliques. Et c'est à la vertu et à l'ascendant de « leur chère Mère et guide très fidèle et sainte en Jésus Christ » que les d'hommes du Collège des Mariés se sentaient très obligés.

Parmi eux ce Besozzi, notaire de Milan, que nous avons rencontré en avril 1538 lorsqu'il rédigea l'acte de donation de la Comtesse au Monastère Saint-Paul, en présence de Zaccaria et de ses deux compagnons comme témoins, et le 12 avril 1539 pour rédiger pour cette même Comtesse l'acte de donation de ses maisons près de Saint-Ambroise. Du Collège des Mariés, il passa à celui des Clercs réguliers de Saint Paul, deux ans après la mort du Fondateur, tandis que son épouse, Vienna de' Dati, entra chez les Angéliques. Il fut le premier successeur des trois Co-fondateurs, réélu cinq fois Supérieur Général et appelé avec raison « le deuxième fondateur des Barnabites au 16e siècle ». Il mourut à 81 ans, assisté par saint Charles Borromée, qui l'aimait beaucoup, le 17 juin 1584. La tradition des Barnabites l'a placé parmi ses Vénérables et les Angéliques gardent de lui des écrits et des reliques...

58 Le 21 avril 1537, il fut ordonné prêtre, au monastère Saint-Paul où résidaient ses sœurs. Il mourut le 26 août 1542, âgé d'à peine 35 ans.

Or, c'est justement ce P. Besozzi, qui avait été un des plus chauds admirateurs de P. A. Negri, qui, élu Général et au moins jusqu'en 1549, voulut la maintenir dans la position d'autorité qu'elle avait depuis tout un temps en collaborant au gouvernement de la Congrégation, aux visites

des Missions et aux Chapitres de communauté. Ce fut lui qui la trouva opposée à lui quand il lui sembla devoir l'avertir au sujet de quelques excès de zèle et, plus encore quand, après la promulgation à Venise du fameux décret d'expulsion des Barnabites et des Angéliques (21 février 1551), l'indomptable Angélique se montra, volontairement ou non, le coryphée des dix ou douze Barnabites qui, pour la suivre après l'intervention du Saint Siège, préférèrent désertir la Congrégation (parmi eux se trouvait le P. Marco Antonio Pagano qui entra ensuite chez les Frères Mineurs Observants et y mena une vie si exemplaire qu'il mérita qu'on introduise sa cause de Béatification.

Mais surtout, la lutte se fit plus vive et même âpre quand, après la mort de P. A. Negri, quelqu'un voulut faire imprimer sous le nom de celle-ci les extraordinaires *Lettres spirituelles* que Besozzi revendiqua comme siennes, reconnaissant comme une faute le fait d'avoir permis qu'elles circulent, manuscrites, sous le nom de P. A. Negri, pour avoir plus de prestige et d'autorité : « ...nous avons tant de dévotion envers cette femme, et si grandes étaient les choses que nous voyions en elle que nous la regardions comme un ange et nous nous serions crevé les yeux pour lui faire plaisir. Notre Premier Parent fut trompé alors qu'il était comblé de grâce et il se repentit ; nous-mêmes, nous éprouvons encore du repentir... »⁵⁹.

Mais ici, nous devons vraiment nous arrêter, attendant que quelqu'un ait parcouru tout le chemin à travers l'épaisse forêt des affirmations contrastées et passionnées, de la première et de la dernière heure, et nous conduise en toute sûreté jusqu'à l'air libre et à la lumière de la vérité : au moins autant qu'il est possible sur cette terre à l'honnête recherche historique.

Du reste, au-delà des vicissitudes de sa vie qui, vers la fin, rappellent celles de Fra Battista da Crema, son premier guide spirituel, que nous découvrons désormais sous une bien autre lumière que celle où il fut mis et laissé pendant des siècles : des vicissitudes qui se ressemblent même par le fait de la mort hors du couvent, mais non par l'expresse volonté ni de l'un ni de l'autre. Au-delà de ces vicissitudes, certes déconcertantes et douloureuses, mais qui, de toute façon, doivent l'avoir purifiée intérieurement sur le chemin de la croix et du Christ crucifié en elle, demeurent ces *Lettres spirituelles* qui furent un merveilleux instrument d'apostolat quand elles furent écrites et lues dans les conférences spirituelles communautaires ou dans le silence de la méditation privée. Aujourd'hui encore, elles sont admirées comme un des documents les plus édifiants et entraînants de la spiritualité du 16e siècle. Le désir de les voir enfin réunies et publiées toutes ensemble, celles déjà éditées et celles qui demeurent inédites, dans *Les Archives de la Piété Italienne* du regretté Don Giuseppe De Luca et de mademoiselle Guarnieri, est égal uniquement à la gratitude éternelle qu'auront envers eux ceux qui préparent laborieusement cette édition.

Désormais, il ne vaut plus la peine de perdre du temps sur l'appellation incriminée de « divine Mère » que lui donnaient non seulement ses disciples les plus exaltés, mais le saint Fondateur lui-même et ses saints compagnons ; ce titre fut un des chefs d'accusation les plus spécieux de la Sérénissime République de Venise pour décider de la bannir, elle et ses disciples. En fait, derrière cette accusation se cachaient, plus vraisemblablement, des motifs intéressés et profonds de jalousies politiques et personnelles.

On admet tranquillement désormais que cet adjectif, même s'il sonne mal à nos oreilles, était cependant très commun dans les compliments de ce temps (comme le « Je t'adore » de saint Alphonse de Liguori adressé à la Vierge, ou comme nous disons de nos jours : Mon vénéré Père...).

59 Lettre au Cardinal de San Giorgio, protecteur des Barnabites. Cf. Premoli, *Histoire des Barnabites au 16e siècle*, p.137-138.

C'est ainsi que le saint Fondateur appelait "divin" non seulement le "divin Paul" ou "notre divin Père Fra Battista", ou ses Angéliques et divines Fille dans le Christ, la Mère Prieure, etc. (cf. Lettre V), mais aussi le prêtre Castellino qui, au moins de temps en temps, ne nous paraît pas tellement divin !

De la même façon si, dans cette lettre comme en d'autres, Antoine-Marie appelle Paola Antonia Negri « sa Mère et Guide », il faut nous rappeler que c'était « une pratique courante à cette époque, même chez d'autres Serviteurs de Dieu, quand ils écrivaient à des personnes estimées pour leur vertu⁶⁰. Un exemple vaudra pour tous : saint Gaétan de Thiene, dans toutes les lettres qu'il écrivit soit à la Sœur Laura Mignani, moniale du monastère de la Sainte Croix à Brescia, soit à la Sœur Maria Carafa, Supérieure du Monastère de la Sagesse à Naples et sa fille spirituelle, les appelle toutes deux "mon honorée Mère dans le Christ" et prie spécialement la sœur Mignani de l'accepter comme son fils ; et il signe également toutes ses lettres « Votre fils dans le Christ » ou « aride fils dans le Christ, Gaétano Prêtre »⁶¹.

Et puisque nous la connaissons déjà, nous pourrions nous souvenir de la sœur Angela Panigarola, Prieure du Monastère Sainte-Marthe, qui dirigeait spirituellement, de vive voix ou par ses lettres, les deux frères Briçonnet, tous deux évêques, et aussi Monseigneur Bellotti de Ravenne, fondateur du groupe de l'Éternelle Sagesse qui, par la suite, en recueillit et publia les révélations et sa biographie⁶².

60 Du reste, fait remarquer le P. Colciago, dire « à ma guide spirituelle » pourrait avoir le sens qu'a, par exemple, l'expression au début d'une de nos lettres : « Mon cher professeur » : l'accent est mis sur "professeur" et « "mon" n'est qu'une manière de dire notre affection au professeur à qui on écrit. D'ailleurs ne trouve-t-on pas encore de nos jours l'expression "cher et vénéré confrère" ?

61 Bugati, o.c., p. 1051.

62 Pour toute cette affaire des « attitudes scandaleuses » de Paola Antonia Negri alors qu'elle est sainte, on pourrait se référer à Elena BONORA, *A.-M. Zaccaria et l'expérience des premiers Barnabites*, p. 275 sv. : « La pureté d'intention, dont le "parfait" » était certain par lumière intérieure, le plaçait au-dessus de toute norme à partir de laquelle ses actions pouvaient être jugées et le rendait, par principe, impeccable ». Dans cette lettre, Antoine-Marie parle lui aussi « de la liberté qu'ont les grands saints ».

LETTRE X

À notre cher Fils, Messire Battista (Soresina)
Guastalla, 11 juin 1539.

Introduction du P. Franco Monti

La 10e lettre a été écrite de Guastalla, en 1539, durant la dernière mission pacificatrice que mena Antoine-Marie dans cette petite ville qui payait, par un interdit jeté sur elle, des querelles entre des familles nobles.

Physiquement, il est loin des siens, mais tout proche par la tête et le cœur. C'est de cette période que datent les trois lettres, splendides mais attristées, à l'Angélique Paola Antonia Negri, aux époux Omodei, membres du groupe des mariés de saint Paul, et à son jeune confrère, Battista Soresina, qui fait ses premières armes sur la voie de Dieu.

Battista a encore des pensées trop humaines, charnelles, dirait saint Paul. Il ne regarde pas encore ses Supérieurs avec un regard de foi. Il a toujours suscité beaucoup d'espérance chez Antoine-Marie mais, sur le banc d'essai de l'obéissance à l'égard d'autres personnes que son cher Père Antoine-Marie, il fait preuve de duplicité. Si on lui fait des reproches, il a tendance à se retirer dans son coin, comme un animal blessé qui se retire pour lécher ses plaies.

Antoine-Marie le reprend en usant d'expressions qui disent toute son affection mais que Battista ne témoigne pas en retour : les nouvelles de son comportement sont pour Antoine-Marie comme un coup de couteau en plein cœur ; tandis que lui-même est sur le point de succomber aux fatigues de la mission (il mourra quelques semaines plus tard), voilà que s'ajoute la peur d'avoir mis au monde un fils dégénéré ; il vaudrait mieux que le Crucifié l'enlève de ce monde plutôt que de devoir supporter une telle souffrance. Ce n'est pas ainsi que se comportaient les fougueux Corinthiens envers Timothée et Tite.

Mais il a de la peine à le croire. À son jeune ami – il faut toujours faire confiance aux jeunes jusqu'au moment où ils dépasseront le stade de l'inexpérience – il accorde une nouvelle chance : qu'il commence tout de suite par se présenter au Père supérieur Morigia et à l'autre « vétéran » Bartolomeo Ferrari, pour obtenir leur bénédiction.

Cette confiance ne sera pas vaine. Le père Soresina sera un excellent missionnaire à Vérone, il sera le premier Vicaire général à Saint-Barnabé, et aussi une source précieuse de renseignements de première main pour les historiens des débuts de la Congrégation, enchantés de l'entendre raconter les événements des premières années.

Tirer l'oreille – c'est Paul qui nous l'enseigne – parfois ne fait pas de tort.

Lettre X

IC.XC. +

Fils chéri dans le Christ, salut.

Je ne puis m'empêcher, après avoir reçu votre lettre, de vous saluer et de vous écrire deux

mots.

Mon désir a toujours été de vous voir progresser de jour en jour dans la vertu. Aussi, quand il m'arrivait de voir que vous n'aviez pas complètement répondu à mes désirs – fût-ce par ignorance ou simple inadvertance et non par malice – il me semblait recevoir un coup de poignard en plein cœur.

C'était bien pis encore quand il s'agissait d'une faute commise envers les autres, car les fautes de ce genre m'affectent plus que celles dont on se rend coupable envers moi-même. De même, j'éprouve plus de satisfaction des actes de vertu exercés envers les autres que de ceux que vous exerceriez envers moi-même. C'est parce que vous montrez plus de vertu et que vous vous laissez guider par cette noble obéissance qui n'est pas moins fervente en l'absence des supérieurs que sous leurs yeux, tant à leur égard qu'envers d'autres personnes.

Combien saint Paul était heureux quand on lui disait que l'expérience confirmait les éloges qu'il avait faits de Tite et de Timothée ! De même, si les autres vous trouvent bien simple à leur égard, fervent et zélé pour le bien du prochain, nullement effrayé par la clameur des passions et des tentations, pas moins ferme dans la vertu quand vous êtes tourmenté que quand vous jouissez du calme ou des charmes de l'amitié. Bref, si l'on vous trouve conforme au portrait avantageux que j'ai fait de vous, alors, soyez sûr, vous mettrez le comble à ma joie. En agissant autrement, vous me causeriez un chagrin mortel.

J'ai une chose à vous dire, cher P. Battista. Je suis profondément affligé d'apprendre que vous n'avez pas envers votre Père supérieur la même simplicité que vous avez avec moi, mais que vous agissez avec hypocrisie envers lui. Voilà ce qui m'a transpercé le cœur, et cela aurait pu être bien pis si j'y avais entièrement ajouté foi. Hélas ! Comment qualifier votre conduite s'il en était ainsi ? De qui pourrais-je être fier, si vous étiez réellement coupable d'une telle faute, vous que je porte dans mon cœur comme celui qui doit me combler de joie ? Que je suis à plaindre ! Si tous mes fils cherchent si peu à me contenter, il eût mieux valu pour moi ne les avoir jamais engendrés, s'ils devaient dégénérer dans la suite.

Est-ce ainsi, ô Denis, est-ce ainsi, ô Timothée, et toi Tite, est-ce ainsi que vous traitiez votre Paul ? Bien loin d'agir ainsi, vous portiez toujours en vous-mêmes l'amour et la présence de votre Père, et vous n'aviez d'autre souci que de le contenter. Hélas ! Mon sort n'est pas le même.

Encore, si c'était un autre à m'avoir trompé. ! Mais le P. Battista, lui à qui j'ai confié tout le trésor que je possède. Si vraiment il m'a traité de la sorte, ce serait trop dur pour moi.

Je vous le dis et je le déclare devant le Crucifié : vous pouvez, si vous le voulez, me faire vivre heureux. Vous pouvez me donner la joie de vous voir marcher droit et avec simplicité envers tous et chacun.

Que gagneriez-vous à me tourmenter ? À quoi bon courir à votre perte et m'affliger en même temps ? Quel avantage retireriez-vous en perdant tout le fruit de vos progrès ? Je vous promets que Jésus Crucifié vous rendra tel que les autres Fils de saint Paul seront saintement jaloux de vous, mais à une condition : que vous ayez toujours à cœur de me contenter et que vous soyez toujours disposé à me voir dans les autres.

Tant que je ne vous verrai pas totalement changé et progresser d'un bon pas dans cette direction : - me voir toujours dans la personne des autres supérieurs ; et, en moi et en eux, toujours voir Jésus Christ, le Pasteur de votre âme, en personne ; et ainsi, chercher à vous comporter avec franchise et humilité envers moi et envers les autres, comme vous agiriez envers Jésus Christ lui-même - je ne serai jamais content de vous et je prierai Jésus Crucifié de me retirer de ce monde pour que je n'éprouve plus jamais de pareilles douleurs.

Si vous continuez dans cette attitude erronée, vous me donneriez lieu de croire tout [ce

ce qu'on m'a dit sur vous dans] le passé. Le passé, le présent et l'avenir me feraient conjecturer que Jésus Christ veut que je meure en laissant des fils dégénérés, bien différents d'enfants légitimes.

Je n'ajoute rien d'autre, parce que j'ai la certitude que, même si vous aviez commis cette faute, et même si c'était par malice, vous n'y retombez plus désormais et que vous vous montrerez simple et franc envers le P. Giacomo Antonio [Morigia] et envers tous les autres. Faites-le, je vous en supplie, car toute ma joie dépend de vous et des autres.

Humiliez-vous sous la main de tous et ne cessez pas de faire faire des progrès aux autres. Quant à vous, fuyez la solitude et ne faites pas bande à part, si vous voulez que je croie que votre humilité est inspirée par l'amour et par le désir de m'obéir plutôt que par un certain dépit caché dans votre cœur.

Rappelez-moi au bon souvenir de mon cher M. Dionisio (Da Sesto), du fidèle Giovanni Giacomo (De Caseis), de l'humble Francesco (Crippa), de Giovanni Antonio (Berna), l'ami des souffrances, de mes excellents amis Giovanni Antonio et Tommaso (Dati), de Camillo (Negri), de santé délicate, de Righetto (Ulderico Groppelli) qui s'emporte facilement, et du candide Corrado (Bobbia).

Saluez de même MM. Filippo et Janico, M. Modeste et son épouse, M. Bernardo (Omodei) et ses enfants, le neveu de M. Giovanni Antonio (Berna), mes chers Baldassare (Medici) et Gian Pietro (Besozzi) et tous les autres.

Demandez pour moi⁶³ la bénédiction aux Révérends Pères, en particulier au Père supérieur Giacomo Antonio Morigia) et au P. Bartolomeo Ferrari. Je ne leur écris pas car le Christ leur écrira dans le cœur et je ne leur fais aucune recommandation parce que tout pèse sur leurs épaules⁶⁴.

Que le Christ me fasse trouver en vous entière satisfaction.

Votre Père dans le Christ

ANTOINE-MARIE

prêtre.

NOTES du P. Virginio Colciago sur la 10ème lettre, o.c., pp. 398-405.

Guastalla, 15 juin 1539

Du même style que la lettre adressée aux P. Morigia et Ferrari ainsi qu'à leurs compagnons, le 3 novembre 1538 (Lettre VIII), mais encore plus attristée et, par moments, presque tragique, cette lettre a été écrite dans le même lieu, le 11 juin 1539, à son « très cher Fils dans le Christ », le P. Battista.

De toute évidence, ce Battista est le P. Soresina. De fait, « la manière d'écrire du Saint est vraiment celle qu'on emploierait avec un religieux de sa propre Congrégation, sur qui on exerce une autorité, non pas celle de Supérieur, mais de celui qui l'a accueilli en elle et dirigé durant ses

63 Les P. Colciago et Fr. Monti interprètent autrement les mots du Fondateur : « demandez en mon nom ». Le P. Monti traduit : « Demandez la bénédiction aux R.P. etc...comme si vous la demandiez à moi-même ». Le P. Colciago va dans le même sens : « En mon nom (puisque en eux, il faut voir la personne du Fondateur lui-même) ». Ceux qui traduisent comme je l'ai fait soulignent l'humilité du Fondateur qui demande la bénédiction de ses Fils.

64 Le Père Monti traduit ainsi cette expression : « car, désormais, ce sont eux qui sont responsables de tout ». Le P. Desbuquoit traduit : « car ils déjà assez d'affaires sur les bras ».

premières années. Tout cela s'applique vraiment au P. Soresina⁶⁵ ».

Antoine-Marie lui avait donné l'habit, le 2 février 1535, en changeant peu après son nom de baptême, Melchiorre, pour celui de Battista. À Noël 1538, il avait assisté à sa première messe, au Monastère « des Angéliques illuminées ». Ainsi, même si depuis trois ans le P. Morigia était le Supérieur de la Congrégation, Zaccaria pouvait toutefois parler à Soresina comme à un de ses fils.

Après une brève introduction affectueuse et paternelle, mais aussitôt explicite et énergique (Mon désir a toujours été...si jamais...ce serait pour moi un coup de poignard en plein cœur », Zaccaria entre dans le vif. Son fils est pris en défaut - non envers lui, ce qui lui serait moins douloureux, mais envers des autres - il manque de simplicité et de sincérité envers son Supérieur (le P. Morigia) et « il mène un double jeu ». Ceci lui crèverait le cœur, s'il devait penser que c'est vrai !

Ce fils, qui lui a été plus cher que les autres « à cause de sa grande candeur et de sa simplicité » (au dire de Bascapè), ne voit plus dans son Supérieur le visage de son premier Père, ni, chez l'un et chez l'autre, le visage de Jésus lui-même. Hélas ! Si tous mes fils avaient si peu le désir de me contenter, il vaudrait mieux pour moi n'avoir jamais été père !

Si, au moins, il s'agissait d'un autre ! Mais précisément toi, que je porte dans mon cœur comme celui qui a le devoir de me combler de joie...et à qui j'ai confié tout le Trésor⁶⁶ que j'ai en mains.

Durant le Procès Apostolique, Bugati présenta cette lettre comme un exemple de la douceur du Saint et observa avec raison « qu'il est difficile de dire si elle montre plus la force qu'il mettait à corriger les défauts que la charité avec laquelle il adoucissait ces mêmes corrections » (p. 1079 v). Il rapporta le témoignage du P. Gabuzio dans le passage où il écrit que, quand ce n'était pas sa personne qui était en cause, mais Dieu et la Congrégation, « si après une première ou une deuxième correction ceux qui avaient commis une faute ne voulaient pas se corriger, à l'imitation de Paul, animé personnellement par le zèle et l'esprit du Seigneur...il se montrait sévère ; mais de façon que, même s'il exagérait extérieurement les reproches pour maintenir la discipline, par charité, il gardait intérieurement la douceur, restant toujours étranger aux accès de colère⁶⁷ ».

Ainsi, toute la lettre est un tissu de douloureux reproches et d'attentes paternelles : « C'est de vous que dépend toute ma joie..Sinon, je prierai le Crucifié de m'enlever de la terre, si je dois mourir avec des fils dégénérés ».

En voilà assez ! Mais vous, si vous voulez que je croie à la sincérité de votre repentir, ne boudez pas à cause des reproches et ne vous isolez pas, en n'obéissant pas par amour de Dieu mais avec des relents de colère.

Soresina se montra docile aux avertissements de son saint Père et Maître et se corrigea de ce défaut. Quelques mois plus tard, il eut la chance d'assister à sa mort. Plus tard, il travailla à la mission de Vérone et, après avoir exercé plusieurs charges importantes dans la Congrégation, il mourut à Milan, plus que nonagénaire, le 24 septembre 1601, plein de mérites et non sans avoir pu informer amplement les historiens de la Congrégation sur les vertus et les œuvres du saint Fondateur et des autres premiers Pères.

La lettre se termine par une série infinie de salutations chrétiennes (chacune accompagnée de souriantes qualifications personnelles, tantôt pour complimenter, tantôt pour corriger aimablement). Cette fin fait penser aux conclusions semblables des lettres de saint Paul : il

65 Premoli, *Les Lettres...*, p.54.

66 Le P. Colciago dit : à quel trésor le Saint fait-il allusion, ? je ne sais. Mais on ne peut pas ne pas penser au psaume : «Ce n'est pas un ennemi qui m'insulte, car je le supporterai...mais c'est toi, mon familier, mon intime » Ps. 55(54).

67 Gabuzio, *Histoire des Barnabites au 16e siècle*, pp. 75-76.

commence par ses clercs *juniors* et les novices (si on peut appeler ainsi ceux que – jeunes et moins jeunes – il avait reçus pour les mettre à l'épreuve, mais qui n'avaient pas encore revêtu « notre saint habit sacerdotal » ; il en vient ensuite à appeler nominalement, un par un, certains laïcs, spécialement

ceux qui étaient inscrits à la Congrégation des gens mariés.

Il conclut : « En mon nom (puisqu'en ceux qu'il va nommer, il faut le voir lui-même), demandez la bénédiction à mes Révérends Pères, et au Père Supérieur ainsi qu'au P. Ferrari... ; le Seigneur pensera lui-même à écrire, en mon nom, dans leur cœur ; que le Seigneur Jésus me fasse trouver en vous entière satisfaction ! ».

Arrivés à ce point, il ne vaut plus la peine de prolonger l'attente mais de lire la lettre du Saint...peut-être en nous demandant si nous-mêmes également... ? Et de terminer par une prière à notre saint Fondateur et Père pour qu'il nous obtienne *que le Seigneur Jésus trouve en nous aussi entière satisfaction !*

* * * * *

Notices historiques

1. « *À mon cher Dionisio Da Sesto* » . Il s'agit du barnabite frère de cette Angélique Battista da Sesto qui fut la première Prieure et dont l'Angélique Sfondrati raconte des choses merveilleuses. Il fut reçu et reçut notre habit dans sa propre maison, mais avec la participation de Zaccaria, la nuit de Noël 1534. Le 25 janvier 1540, il célébra sa première messe « dans le saint chœur virginal de Saint-Paul Converti ». Envoyé à Venise pour ouvrir cette nouvelle mission et placé à la direction de l'Hôpital des SS. Jean et Paul, il y fit fleurir à nouveau la charité envers les malades, et de nombreux jeunes demandèrent de faire partie de sa Congrégation : parmi eux les frères Bartolomeo et Paolo Soriano, le premier, docteur en droit et le second docteur en médecine ; Angelo Mihiel, docteur en législation, Giuseppe Contarini et Giovanni Malipiero, tous trois de familles de doges.

Victime de son zèle épuisant ses forces, il mourut, à 40 ans à peine, le 6 janvier 1546.

2. « *Au fidèle Giovanni Giacomo De Caseis* ». Il fut un des cinq premiers barnabites (les autres étant Zaccaria et les deux cofondateurs ainsi que le chanoine Da Lecco qui n'est pas nommé ici probablement parce qu'il était encore hors de la communauté pour des motifs de santé ; il fut accepté de nouveau le 15 février 1543) et le premier à qui Antoine-Marie donna notre habit religieux, le 10 juin 1534, veille de la fête de saint Barnabé. Le 15 juillet 1540, un peu moins d'un an après la mort du Fondateur, il changea son nom en celui de *Paolo Antonio* (le choix de ces deux noms est une confirmation évidente de sa fidélité au Père fondateur) mais il demeura cependant toujours laïc, malgré que, quelques années plus tard, lui fût confiée la direction spirituelle du P. Gregorio del Torso.

Il mourut la nuit précédant la Toussaint 1545, « *humiliter munitus cruce, confessione et Eucharistia* » (humblement muni d'une croix et ayant reçu les sacrements de pénitence et d'Eucharistie) et avec un vif désir « *fortiter patendi pro Christi memoria* » (de souffrir beaucoup en mémoire du Christ). Il fut déposé dans le tombeau du Monastère Saint-Paul, près du Père Fondateur et des trois autres qui l'avaient suivi (Crippa et les Pères De Negri et Ferrari).

3. « *À l'humble Francesco Crippa* ». Certainement, plutôt qu'à la petite taille⁶⁸, le Fondateur fait allusion à l'humilité ("bassesse") dont il parle dans les *Constitutions* (ch. 3) : l'homme chaste « s'abaisse dans une profonde humilité » (littéralement : s'abaisse dans une humilité très basse), et dans la *Lettre XI* : « Celui qui veut devenir spirituel doit embrasser les mépris et les actes d'humilité (littéralement : les abaissements) ».

68 Le mot italien est *basso* qui peut signifier : de petite taille ou humble. De même, *bassezza* peut signifier la petite taille ou l'humilité.(ndt)

Crippa, de fait, comme De Caseis, ne voulut jamais accéder à la terrible sublimité du sacerdoce. Il reçut notre habit le 15 août 1534, en même temps que le P. Ferrari, des mains du Fondateur et il fut le premier à le rejoindre dans la gloire du Paradis, le 14 septembre 1542, à 40 ans.

4. « *Au P. Giovanni Antonio Berna, l'ami des souffrances* ». À souffrir (pour le Christ), c'est l'austère P. Morigia qui l'avait entraîné, lui qui, le 19 juillet 1536 (c'est-à-dire à peine quelques jours après qu'Antoine-Marie lui eut mis sur les épaules la croix de Supérieur de la Congrégation), lui avait imposé de s'accuser chaque jour de ses manquements, devant tous les confrères, et d'en recevoir chaque jour une pénitence : par exemple, d'aller au marché, encore revêtu de ses habits laïcs, acheter des légumes ou du poisson ; ou de se donner la discipline dans la cathédrale, ou de demander l'aumône à la porte des églises...

Il donnait de la joie à tout le monde, même au saint Fondateur. Toutefois, il ne reçut l'habit que le 1er février 1540, des mains du P. Morigia, après la mort du Fondateur. Le mardi après la Pentecôte de la même année, (7 juin), il célébra sa première messe, et le 15 juin 1546, après la mort du P. Morigia, il fit sa Profession dans les mains du P. Besozzi.

Nous l'avons déjà vu aider à mourir l'original Prêtre Castellino qui, de son vivant, lui avait causé bien des ennuis. Il alla aussi à Crémone pour essayer, en vain, de réformer les Humiliés, jusqu'à leur suppression en 1570. Leur église et leur maison furent données aux Barnabites. Il alla aussi à Nonantola et à Verceil.

Il mourut, victime de sa charité, avec le très jeune P. Croce, durant la fameuse « peste de saint Charles », le 15 novembre 1576.

5. « *À mes chers Giovanni Antonio et Tommaso Dati* ». Cet adjectif n'est-il, cette fois-ci, que celui qui revient fréquemment dans la correspondance de Zaccaria ? Qui le sait ?

Les deux frères Dati provenaient de Modène ; et c'est ainsi que la *Petite Chronique* leur donne le nom *Da Modena*, et c'est sous *Modena* que les classe le Ménologe, dans l'Appendice du volume de septembre). Ils furent acceptés ensemble par le P. Morigia, le 9 mai 1536 et reçurent de ses mains l'habit religieux le 3 octobre et le 1er novembre 1539. Mais ensuite, Giovanni Antonio retourna à Modène, « avec la permission des médecins et des Supérieurs », pensant que l'air de sa ville natale pourrait améliorer sa santé, et il y mourut le 21 septembre 1541, âgé de 30 ans. Tandis que son frère Tommaso était déjà retourné chez lui le 9 septembre 1540, « mu par une fausse charité à se dépenser pour le prochain » ou (comme le dit plus sévèrement la *Petite Chronique A*) « renvoyé par tout le Chapitre parce qu'il voulait mener librement sa vie et ne pas rester ici en tant que sujet ».

6. « *À Camillo Negri, de santé délicate* ». Nous avons déjà parlé de lui à l'occasion de la lettre d'Antoine-Marie à la sœur de Camillo, l'Angélique Paola Antonia. En pensant à sa mort, bien jeune encore, à 35 ans, on vient à croire que, en l'appelant "le fatigué" (*l'affaticato*, que nous avons traduit : de santé délicate, ndt.), Antoine-Marie a voulu faire allusion à sa santé fragile : sur ce point, il ressemble à sa célèbre sœur dont les lettres révèlent qu'elle a été souvent malade.

7. « *À l'irascible Righetto (Ulderico) Gropello* ». Il fut le dernier à être accepté chez nous du vivant du saint Fondateur (15 août 1538). Le 8 septembre 1539, le P. Morigia lui donna l'habit, changeant son nom en celui de Paolo Timoteo. Le jour de la Pentecôte 1541 (5 juin, deux jours après le P. Berna), il célébra sa première messe « dans la sainte habitation des Angéliques ». Dans le livre des Actes capitulaires, il apparaît avec les charges de Discret et celle d'enseigner la grammaire. Le 12 mai 1548, il prend part au Chapitre général destiné à « réfléchir et à conclure au sujet des Constitutions » (les Constitutions latines du P. Battista da Crema ; cf Premoli, p. 422). Mais, en 1552, il quitta la Congrégation en compagnie des disciples de Paola Antonia Negri. Dix ans plus tard, il demanda à être réadmis, mais le Chapitre (*Actes* du 2 novembre) ne fut pas favorable à sa demande.

8. « *Au candide M. Corrado Bobbia* (ou Da Bobbio) ». Gentilhomme de Pavie, il fut accepté chez nous le 9 juillet 1538. « Le 30 janvier 1543, à l'âge de 33 ans, il passa de cette vie à la vraie vie, alors que, pour des

motifs de santé, il était retourné chez lui pour changer d'air ». C'est tout ce que nous avons pu savoir de lui.

Quant aux autres noms qui suivent, nous avons pensé que ce n'était pas ici le lieu de nous attarder de trop pour trouver plus de renseignements. Sauf, évidemment, Omodei et Besozzi ainsi que les deux cofondateurs dont nous avons déjà parlé plusieurs fois en d'autres endroits.

80

LETTRE XI

Aux très honorés en Jésus Christ
le digne M. Bernardo Omodei
et Madame Laure (son épouse).

Guastalla, le 20 juin 1539.

Introduction du P. Franco Monti

Une lettre très douce aux .A. (Amis) Bernardo Omodei et Laura Rossi, le couple qu'il préférerait dans le groupe des « Gens mariés de saint Paul.

Un écrit délicieux. « Un vrai petit traité de vie spirituelle pour les personnes qui vivent dans le monde », comme l'affirmait le cardinal Graniello, barnabite.

Une lettre-testament, écrite 15 jours avant sa mort. Il y est fait à peine allusion à la fatigue qu'il éprouve. Son cœur affectueux ne marque pas de temps d'arrêt. Il ne s'agrippe pas à ses amis en manque d'énergies morales : il leur sert le "meilleur plat" de son riche et équilibré patrimoine spirituel.

Nous pouvons la lire, la relire et l'écrire de nouveau pour notre profit, sur l'injonction précise de celui qui l'a écrite, que nous aimons sentir affectueusement proche de nous, qui nous sentons unis à la chaude familiarité qu'il réservait à la douce dame Laura et à l'aimable monsieur Bernardo.

Lettre 11

IC.XC. +

Très estimé frère et – puisque vous le voulez ainsi – mon Fils, avec mon salut, je m'offre moi-même tout à vous dans le Christ.

Ayant reçu votre lettre, j'y répons, ou plutôt je viens converser familièrement avec vous et avec la très chère madame Laura : en vous donnant au Christ, je désire que nous ne vous laissiez pas envahir par la tiédeur mais que vous marchiez de progrès en progrès. Car si vous vous laissez envahir par la tiédeur, jamais vous ne deviendriez spirituels, mais vous seriez bientôt terre-à-terre⁶⁹ et – si nous voulons employer un mot plus adapté – vous deviendriez très rapidement plus des pharisiens que des chrétiens et des personnes conduites par l'Esprit.

Le tiède – ou pharisien – a le comportement suivant : il évite les péchés graves mais commet volontiers des péchés plus légers et il ne se fait plus aucun scrupule des petites fautes.

69 Le Fondateur emploie l'expression paulinienne : « vous seriez bientôt charnels ».

Ainsi, il s'abstiendra de blasphémer et de dire des injures, mais il ne s'en fera pas trop de s'emporter un peu ni de vouloir toujours avoir raison, sans vouloir céder à autrui.

S'il évite de dire du mal de son prochain, il ne considère pas comme une faute considérable de parler toute la journée et de se permettre souvent des paroles vaines et inutiles.

81

Il ne mange pas avec excès et ne se remplit pas de vin comme font les ivrognes, mais il se plaît à se régaler, sans besoin, de quelque friandise qui l'attire.

Il s'abstient de la sensualité vicieuse, mais il se plaît aux bavardages et à d'autres amusements. Il lui plaît de rester deux heures en prière mais, ensuite, le reste de la journée la distraction est sa compagne.

Il ne recherche pas les honneurs, mais s'ils lui sont accordés, si on fait son éloge, il tressaille de joie.

Dites pour tout le reste ce que je viens de dire pour ces choses et vous pourrez tirer cette conclusion : le pharisien, c'est-à-dire le tiède, ne retranche de sa vie que le gros et retient le menu. Il fuit ce qui est défendu mais il s'accorde tout ce qui est permis. Il réprime la sensualité dans les actes mais il aime la sensualité de la vue. Il veut le bien mais il ne le veut pas tout entier. Il se modère en certaines choses, mais non en tout. Je ne dis pas qu'il doive tout faire d'un seul coup et en peu de temps, mais il ne cherche même pas à s'amender à la longue et un peu à la fois⁷⁰.

Celui qui veut devenir une créature spirituelle fait tout le contraire. Il commence par retrancher l'une ou l'autre chose : quand, un jour, il en a retranché une, il en retranche une autre le lendemain et il continue ainsi jusqu'à ce qu'il ait bien débridé ses plaies⁷¹. Voici d'autres exemples : il s'interdira d'abord les paroles nuisibles, puis les paroles inutiles et finira par ne plus dire que de paroles édifiantes ; il commencera par écarter toute parole, toute attitude colérique pour n'user bientôt que de paroles et de manières douces et modestes ; il fuira les honneurs et, si un jour ils lui surviennent, non seulement il ne s'y complaira pas mais il se réjouira d'être injurié et humilié ; il s'abstiendra non seulement de ce qui est permis dans le mariage, mais encore de tout ce qui sent la sensualité, pour augmenter en lui la beauté de la chasteté et y faire des progrès ; il ne se contentera pas de consacrer une ou deux heures à la prière, mais il ne manquera pas, dans la journée, d'élever souvent son esprit vers Dieu. Je vous ai donné ces quelques exemples, trouvez-en vous mêmes pour les autres situations de votre vie.

Douce madame Laura, et vous, aimable monsieur Bernardo, accueillez et méditez mes paroles avec les mêmes sentiments affectueux qui me les dictent. Je ne vous dis pas de tout faire en un jour, mais je voudrais que vous soyez attentifs à faire chaque jour quelque chose de plus que la veille, à mortifier un peu la convoitise et la sensualité, même dans ce qui est permis ; et cela, par ardent désir de progresser dans la vertu, pour diminuer vos imperfections et pour échapper au danger de tomber dans la tiédeur.

Ne croyez pas que l'amour que je vous porte et les belles qualités dont vous êtes doués m'autorisent à ambitionner pour vous une sainteté médiocre. Je voudrais, - et je le désire, et vous en êtes capables si vous le voulez - que vous deveniez de grands saints, pourvu que vous soyez décidés à faire grandir et à rendre au Crucifié, plus belles que jamais, les qualités et les faveurs que vous avez reçues de Lui.

Par la tendre affection que je vous porte, cherchez, je vous prie, à me complaire sur ce

70 Ceci est l'interprétation du P. Desbuquoit. Celle du P. Monti est peut-être plus exacte : « ...il ne cherche pas à s'amender en tout. Et cela n'arrive pas qu'une seule fois, par instants, mais bien souvent, au point que cela devient une habitude ». Mais tous deux soulignent le refus de vouloir vraiment se corriger totalement.

71 C'est ainsi que le P. Desbuquoit traduit une formule imagée employée par le Fondateur, difficilement traduisible en français. Opposant l'homme « spirituel » à l'homme « charnel », Antoine-Marie dit : il persévère jusqu'à ce qu'il ait enlevé toute la mauvaise peau et l'écorce charnelle. L'idée est toujours : viser à arriver à la guérison complète.

point. Car je sais à quels sommets de perfection, je connais l'abondance des grâces, je devine tous les fruits qu'Il veut obtenir de vous et à quel degré de sainteté Il veut vous conduire.

Douce Madame Laura et vous, aimable M. Bernardo, ne tenez pas compte du fait que ce soit moi qui vous dis cela, mais regardez l'affection que je vous porte. Regardez combien je brûle du désir de votre perfection. Regardez mon cœur : je vous le montre à découvert. Je suis prêt à

82

répandre mon sang pour vous pourvu que vous suiviez mes conseils.

Sachez que je serais navré de douleur, si je n'étais certain que vous allez vous efforcer, non seulement sur les points que je viens d'indiquer, mais en toute entreprise – aussi grande soit-elle – accomplie par quelque Saint ou quelque Sainte que ce soit.

Absolument certain que vous voudrez être fidèles au Crucifié, je vous ai écrit cette lettre bien plus avec mon cœur qu'avec ma plume. Je vous supplie de bien en tenir compte et de la relire souvent, toutes les semaines si vous le jugez à propos. Je vous garantis que, si vous lui accordez une sérieuse attention, elle vous tiendra lieu de tout autre livre capable de vous conduire à une haute perfection, pourvu que la mettiez en pratique, avec le livre de la douce mémoire de la croix du Christ.

Il n'est aucune phrase de cette lettre qui ne renferme des pensées qu'il vous sera très utile de retrouver pour votre grand profit⁷².

Et puisqu'il m'est impossible de vous écrire aussi souvent que je le voudrais, je souhaiterais que vous ne perdiez pas cette lettre parce que j'espère dans le Christ que toutes les fois que vous la relirez, elle sera pour vous comme une nouvelle et, vous basant sur elle, vous pourrez en rédiger une de votre cru.

Chère Madame Laura, pardonnez-moi si, en raison de ma fatigue physique, je ne puis répondre, comme je le voudrais, à tous vos désirs. Je vous recommande à la fois votre perfection et celle de M. Bernardo ; de même qu'à vous, M. Bernardo, je recommande la vôtre et la sienne. Je suis débiteur envers chacun de vous deux et je veux, en ce qui me concerne, ne jamais me considérer quitte envers vous.

Rappelez-moi au bons souvenirs de vos chers fils⁷³ et filles. Et que le Christ vous bénisse.

Guastalla, le 20 juin 1539.

Votre frère dans le Christ et un autre vous-mêmes
ANTOINE-MARIE, prêtre.

72 Le Fondateur écrit littéralement : Je ne vous ai écrit aucune parole qui ne contienne un "je ne sais quoi". Si vous le retrouvez (ou : devinez), je pense que cela vous sera très utile et de grand profit.

73 Cette feuille volante a toutefois une certaine importance, à cause du titre de *Beato* (Bienheureux) qui figure dans l'en-tête : *Lettre du BIENHEUREUX Père* etc. Le P. Graniello, futur Cardinal, dans son *Mémoire pour la réintégration du culte du Vénérable Antoine-M. Zaccaria*, mémoire aussi bien documenté qu'autorisé (Rome, 1888, cf. pp. 66-67) présenta cette feuille à la Sacrée Congrégation des Rites comme une confirmation indirecte de la légitimité du titre de Bienheureux donné à Zaccaria jusqu'au fameux Décret de Urbain VIII de 1634. Cette feuille, en effet, avec le mot *Beato* (Bienheureux), écrit en entier et en lettres majuscules, parut « avec l'autorisation des Supérieurs », c'est-à-dire de l'Archevêque. Cette année (et il le fut de 1683 à 1701), il s'agissait du Cardinal Giacomo-Antonio Morigia, barnabite, très dévot envers son saint Fondateur et désireux de la restauration de son culte, mais aussi certainement bien informé et du Décret pontifical et de la validité d'une précédente décision de sa Curie et de l'Inquisition florentine, selon laquelle notre Bienheureux ne devait pas être compris dans ce Décret.

Cette lettre, la troisième des lettres-testament d'Antoine-Marie, adressée à deux excellents époux de la noblesse milanaise et certainement membres de la Congrégation des Mariés, est celle qui a été le plus souvent imprimée. Elle a été plusieurs fois traduite en italien, très librement, à

partir de la traduction latine, aussi élégante que libre, figurant dans la *Synopse* du P. Secco (pp. 172-175), éditée à Milan en 1682. La première fois, ce fut sur une feuille volante imprimée à Florence en 1697.

Peu après, en 1703, à Bologne, le P. Francesco Luigi Barelli l'insérait dans le volume I de ses *Mémoires* (pp. 147-149), malheureusement toujours dans cette traduction florentine. Vinrent après lui les biographes les plus importants d'Antoine-Marie, tels le P. Teppa (pp. 130-133 de la 6ème édition, Milan, 1897), le P. Moltedo (pp. 503-507, Florence, 1897), Guy Chastel (pp. 111-115 de l'édition italienne faite par le P. De Ruggiero, Brescia, Morcelliana, 1933).

Bugatti, lui aussi, voulut la faire entendre aux juges du *Procès Apostolique* (Tome II, pp. 1054-1055), tandis que le P. Premoli l'inséra en entier dans son *Histoire des Barnabites au 16e siècle* (pp. 50-51). Sans parler, il va de soi, des éditions du petit *corpus* des *Lettres*, dont nous avons parlé dans la Préface (celles du P. Pica, du Petit Bulletin de saint Antoine du P. Premoli, du P. Desbuquoit, de l'*Eco dei Barnabiti*, de la petite Collection de Spiritualité barnabitique).

Cela en valait la peine, car cette lettre est un « vrai traité de vie spirituelle pour les personnes vivant dans le monde » (Cardinal Graniello). Et il semble que même le P. Lorenzo Scupoli, théatin, se soit souvenu de ce feuillet pour le chapitre 12 de son livre fameux, *Le Combat spirituel*, où il parle de la mortification des sens même dans les choses licites (Ungarelli, *Biblioteca Scriptorum...*, p.11).

Tout en sachant que chacun peut avoir ses préférences et ses comparaisons, on pourrait dire que cette lettre est la plus précieuse et la plus aimée des onze. Non seulement parce qu'il s'agit de la dernière, écrite 15 jours à peine avant sa mort, et déjà « en proie aux premiers frissons de cette fièvre qui fut le signe précurseur de sa mort » (Bugati, p. 1054 v), ou parce que, parmi toutes les autres, elle manifeste le plus de chaleur humaine et, en même temps, d'amitié spirituelle, car elle est écrite « plus avec le cœur qu'avec la plume », une amitié qui, on le sent bien, est partagée par le « magnifique Frère » qui aime toutefois être appelé « son Fils » ; mais aussi, parce qu'elle résume et marque du sceau de la dernière flambée de son souffle de vie, sceau bien plus vif et profond que l'empreinte habituelle du lis des Zaccaria, son thème récurrent et, allant de pair, « le brûlant désir » qui l'a consumé : celui de la lutte à outrance contre la tiédeur, dans sa course folle vers « la plus grande perfection » : « je voudrais et je désire, et vous en êtes capables, si vous le voulez... ».

Et ainsi, bien à raison (cette raison que nous pouvons comprendre et évaluer, maintenant qu'elle n'existe plus mais dont il était bien conscient alors que ses forces diminuaient rapidement), lui-même recommande d'y attacher une grande importance, de ne pas la perdre et de la relire fréquemment, comme on lit la dernière lettre d'une personne chère, parce que « même en l'absence de toute autre, elle vaudra bien un livre pour vous » et que « chaque fois que vous la relirez, ce sera comme une nouvelle lettre ».

* * * * *

Mais alors, où sera disparu, ou qui se le sera approprié, ce grossier feuillet jauni que le Saint avait écrit de sa main tremblante à cause de son épuisement, peut-être dans sa vieille « petite chambre » du château de Guastalla, mais certainement avec le Crucifié devant les yeux (comme

pour la lettre à l'autre membre de la Congrégation des Mariés, l'avocat Magni de Crémone), et – qui sait – pendant que les cloches de la cathédrale sonnaient à l'heure de la mort du Seigneur...En effet, ce 20 juin 1539 était un vendredi.

Quand la lettre arriva dans les mains de madame Laura et de l'excellent Frère Bernardo Omodei, un de leurs fils, Fabrizio, âgé de 16 ans, venait d'être accepté chez les Barnabites depuis onze jours ; il recevra notre habit le 1er novembre, des mains du P. Morigia, changeant son nom en

84

celui de *Paolo Maria*. À Pâques 1548, le 2 avril, il célébra sa première messe à Saint-Barnabé ; il devint plus tard Maître des étudiants à Milan et à Pavie. En 1570, succédant à saint Alexandre Sauli, nommé évêque d'Aleria en Corse, il fut élu Supérieur Général, le 7e de la série. Il mourut à Saint-Barnabé, le 11 février 1594, riche de mérites. Il fut pleuré de tous et, en particulier, de saint Charles Borromée.

Il est possible que notre lettre-relique ait abouti avec les documents laissés par son père à son fils, Supérieur de Saint-Barnabé, ou plus tard par sa maman, morte en 1576, avec leur désir d'être enterrés l'un près de l'autre dans l'église Saint-Barnabé. Sinon, comment, et par qui, le texte de la lettre a-t-il été si bien conservé et transmis, sans le document autographe ?

Ou bien, cachée dans l'anonymat des papiers abandonnés sans soin de quelque fonds d'archives, cette lettre demande instamment la ferveur « des grands saints » pour les Fils et Filles de saint Paul...[...] Recueillis respectueusement devant un tabernacle ou un crucifix, relisons aujourd'hui ces pages de notre saint Fondateur, et prions !

LETTRE XII

(sans indication de lieu ni de date)

Au très honorable Francesco Cappelli

À Vérone.

Introduction du P. Franco Monti

Une lettre d'Antoine-Marie écrite pour le compte de la sœur Angélique Paola Antonia Negri, selon l'usage fréquent entre des âmes jumelles liées par une profonde affinité spirituelle ? Ou une lettre dictée par la sœur Angélique ? C'est un fait que la minute conservée dans les Archives générales des Barnabites semble écrite de la main d'Antoine-Marie. Aux historiens de trancher la question.

Toujours est-il qu'il nous reste une lettre d'une grande fraîcheur d'introspection spirituelle, témoignage des féconds échanges qui se produisaient entre des personnes à la foi éprouvée lorsqu'elles se retrouvaient dans les cercles milanais.

Le destinataire est un des membres du groupe des Mariés de saint Paul, qui s'était joint à la famille zaccarienne dès l'ouverture de la mission à Vérone. C'est probablement un homme fort qui, s'il a reçu un grand soutien spirituel, est capable de donner beaucoup, avec une grande finesse d'analyse dans le domaine spirituel où l'orgueil et l'humilité jouent à cache-cache, où l'un se cache derrière l'autre...et on n'y voit plus rien.

Les maîtres spirituels le savent bien, eux, que le Seigneur – une fois qu'ils se sont convertis et sont persuadés par l'Esprit d'accepter la suprématie de Dieu dans les succès apostoliques – a appelés à affermir leurs frères (cf. Luc 22, 32) : plus on s'expose et plus on donne, plus il nous revient en solidité de la foi et en cohérence de vie. Au contraire, si on se replie sur soi-même, désireux de ne pas laisser transparaître les dons de Dieu, par peur d'être loué et de s'endormir sur ses lauriers, cela peut être le début de l'atrophie. Cela peut être un mauvais tour de l'orgueil travesti en humilité.

Voilà une précieuse annotation, nullement réservée aux confesseurs ou aux maîtres spirituels en soutane.

Une lettre qui peut faire partie du manuel de révision de vie spirituelle.

Lettre 12

Très cher Père dans le Christ, salut.

J'ai désiré plusieurs fois vous faire parvenir mes salutations mais mon mauvais état de santé m'a retardé.

Sachez, très doux Père, que j'ai pensé et repensé à vos aimables paroles. Je les ai trouvées très utiles et je me suis décidée à sortir de la torpeur où je m'étais assoupie parce que j'ai compris dans quel état je suis réellement : sous le couvert d'une fausse humilité, et ne voulant pas montrer que j'avais reçu des grâces particulières, j'ai réduit et presque annulé l'attention que je portais aux

autres. J'étais comme paralysée par les scrupules : ils me faisaient croire que tout ce je me proposais

86

de dire ou de faire provenait du désir de vaine gloire ; je croyais que c'était elle qui, en m'aveuglant, me faisait parler et agir. Ces suggestions me paraissaient vraies parce que, occupée comme j'étais à prêter attention aux autres, je n'avais fait personnellement aucun progrès.

Et ainsi, j'ai enfoui le talent de me rendre utile au prochain. Un peu à la fois, j'ai perdu ma ferveur initiale de le gagner au Christ ; et, en conséquence, j'ai perdu la claire vision de ma situation spirituelle. Pendant que je m'intéressais souvent à celle du prochain, grâce à cela, j'étais contrainte de me renouveler. Et la tranquillité intérieure que je constatais chez les autres, grâce à moi, me rassurait moi-même sur ma situation spirituelle. Mais maintenant, au contraire, hésitante dans mon intérêt pour la situation spirituelle des autres, je suis tellement pleine de doutes sur ma propre situation que j'en suis comme paralysée.

Et ainsi, ayant peur de ma propre ombre, je reste dans la tiédeur : tout cela parce que, comme je l'ai dit, je n'ai plus la lumière (les idées claires) que j'avais autrefois.

Cela aurait été un moindre mal si, occupée à stimuler les autres, je m'étais plus ou moins empoussiérée. Au contraire, en négligeant les autres, j'ai perdu cette lumière qui favorisait ma vie intérieure et qui, à la fin, m'aurait débarrassée de cette poussière.

Regardez, aimable Père, ce que cause la crainte excessive de la vivacité de mon caractère : ne pas éprouver cette crainte et ne pas s'inquiéter d'être stimulée par les autres, nous fait demeurer vivants et délicats, tandis qu'avoir peur de son ombre fait que, quand nous fuyons un vice, nous tombons dans un vice pire encore.

Mais, dans la recherche d'une totale sécurité intérieure, il ne faut pas espérer la trouver sans combattre et sans être mis à l'épreuve. Ni, après avoir longtemps combattu, refuser d'affronter les grandes guerres en nous contentant de petites batailles.

Gardez-vous donc bien, doux Père, qu'il ne vous arrive à vous aussi de tomber dans la même erreur que moi. C'est vraiment une grande peine que de perdre cette lumière intérieure qui a toujours été source de vie.

Et ainsi, profitant de l'expérience que j'ai faite, vous ne tomberez pas dans l'erreur. Quant à moi, grâce à vos paroles paternelles, j'ai retrouvé assez de confiance pour m'oublier totalement moi-même et aider le prochain à faire des progrès spirituels. Et j'espère ainsi que, faisant progresser le prochain, le beau Crucifié me rendra cette lumière et ce feu (cette ardeur) qui me maintenaient en vie. Je me sentirai enfin sûre de moi, et je ne serai plus écrasée par mes doutes ni, comme j'en avais l'habitude, être toujours hésitante devant toutes les inspirations qui me venaient à l'esprit. Mais, avec l'aide du Christ et de vos prières, j'espère pouvoir discerner à nouveau le vrai du faux et ce qui est certain de ce qui est douteux.

Voyez-vous, cher Père, combien m'ont été utiles vos paroles ? Oh, si Dieu pouvait m'accorder de pouvoir vous parler à toute heure ! Mais jusqu'au moment où il me sera accordé de vous voir, ayez la bonté de m'écrire de temps en temps car, en lisant vos lettres, j'aurai l'impression de converser avec vous. Vous réconforterez ainsi mon esprit et, tout en étant ballotté par les flots, cette lecture sera un repos pour lui.

Je n'ajoute rien pour le moment.

Supplétez vous-même avec Mesdames Anna et Cecilia, en mon nom et au nom du Père (Antoine-Marie Zaccaria) qui vous écrira en une autre occasion. Il se recommande à vous, à Monsieur Agostino, à Monsieur Gerardo et à tous.

A. P. A.

(Angelica Paola Antonia Negri)

NOTES du P. Virginio Colciago, o.c., pp. 411-415

Dans les Archives générales de Rome, cette lettre est restée longtemps cachée et mêlée aux lettres de l'Angélique Paola Negri, car la signature est de sa main, tout comme l'adresse figurant en haut de la lettre. Mais à la fin du 19^e siècle, elle a été unie avec raison aux autres autographes du Saint. En effet, elle a été entièrement écrite par Antoine-M. Zaccaria.

Les nombreuses ratures et corrections, de la même main, montrent clairement qu'il s'agit d'une minute : une minute de la lettre écrite par Antoine-Marie, au nom de Paola Negri, à l'honorable Monsieur Francesco Cappello, patricien de Venise, grand ami de saint Gaétan, de Carafa, du poète Marcantonio Flaminio, mais surtout de nos pères qu'il défendit et aida de toutes les manières possibles, à Rome, où il était Commandeur de l'Hôpital du Saint Esprit et où il mourut en 1566. Dans cet Hôpital du Saint Esprit in Sassia on peut encore lire l'inscription gravée sur sa tombe.

Dans ces mêmes Archives se trouve une lettre autographe de F. Cappello qui montre la grande affection qui le liait aux Pères et toute sa souffrance pour les ennuis que leur créaient des gens malveillants.

L'usage d'écrire au nom des autres n'était pas rare au 16^e siècle : Zaccaria lui-même, dans sa lettre du 8 octobre 1538 au P... Ferrari, lui dit : « À ceux qui ne sont pas présents au couvent, s'il vous semble bon de leur écrire en mon nom, faites-le ».

C'est avec raison que le P. Cagni, dans sa présentation de cette lettre dans la *Collection de Spiritualité barnabitique* fait observer que celle-ci se rattache à la lettre écrite par le Saint « à sa Guide spirituelle, la Mère Maîtresse Angelica Paola Antonia » (Lettre IX) ; et même que certaines phrases parallèles semblent suggérer qu'elles sont chronologiquement proches. De toute façon, il faut la dater après l'année 1537, c'est-à-dire après l'acceptation de la mission à Vicence.

Nous pouvons ajouter qu'elle lui ressemble aussi par son déroulement difficile et assez tourmenté, visible déjà à la vue des corrections et des ratures mentionnées plus haut.

Il nous a donc semblé qu'une transcription un peu modernisée (ce qu'a fait le P. Colciago dans son édition, ndt.) pourrait en faciliter la lecture, de façon suffisante pour en suivre le fil et en recueillir, même sans commentaire, « le précieux apport historique et spirituel » qu'elle offre.

* * * * *

Père et Fils, Fils et Guide étaient des appellations que s'échangeaient facilement des personnes qui se sentaient mutuellement débitrices dans le domaine spirituel. C'est ce qu'on a vu également dans les lettres d'Antoine-Marie à l'avocat Magni et à Paola Antonia Negri elle-même.

Dans cette lettre, Paola Antonia Negri appelle « son très cher Père dans le Christ » le patricien Francesco Cappelli qui l'a amoureuxment éclairée dans un moment difficile de sa vie spirituelle.

Il lui a fait comprendre qu'essayer de cacher les grâces abondantes que le Seigneur lui accordait, en pensant que c'était de l'humilité, était au contraire une fausse humilité, et que cela causait du tort à ses efforts de faire du bien au prochain. De plus, pour l'enfoncer dans cette erreur, s'ajoutèrent les scrupules : ils lui faisaient croire que tout ce qu'il lui arrivait de dire ou de faire provenait de la vaine gloire qui l'aveuglait. De fait, comme contre-épreuve, quand elle s'était énormément occupée du prochain, elle-même n'avait fait aucun progrès spirituel.

C'est ainsi que j'en suis arrivée à enfouir mon charisme (*mon talent*) qui consiste à faire du bien au prochain⁷⁴. Peu à peu, j'ai perdu ma ferveur initiale de gagner au Christ le prochain ; et ensuite j'ai perdu la clarté et la connaissance de ma situation spirituelle : auparavant, veillant souvent sur la conduite des autres, de mon côté, par leur exemple, je renouvelais la mienne, et la sécurité que voyais chez eux me confirmait dans la mienne. Mais maintenant, au contraire, épouvantée par la conduite et les pensées des autres, je suis demeurée tellement enfermée dans mes doutes sur ma propre conduite que je n'ose même plus faire un pas.

Et ainsi, ayant peur de mon ombre, je demeure dans la tiédeur, puisque j'ai perdu les lumières intérieures que j'avais au début.

Cela aurait été un moindre mal si, pour éperonner les autres, je m'étais quelque peu empoussiérée, mais sans perdre cette lumière, plutôt que l'avoir perdue en les laissant poursuivre leur chemin. C'est elle, en effet, qui favorisait ma vie intérieure et qui, à la fin, m'aurait débarrassée de cette poussière.

Voyez, ô mon Père, le résultat d'une crainte exagérée de la vivacité de son caractère : en effet, tout comme le fait de ne pas la craindre et de ne pas être parfois inquiétés et stimulés par autrui nous laisse toujours vivants et sensibles, de même le fait d'avoir peur de notre propre ombre fait que, lorsque nous fuyons un vice, nous tombons dans un vice pire encore.

Mais si on veut être absolument en sécurité, il ne faut pas penser qu'on pourrait l'être sans avoir combattu et été mis à l'épreuve. Et quand on a combattu pendant longtemps, il ne faut pas abandonner les grandes guerres pour ne s'intéresser qu'aux petites batailles.

Gardez-vous donc bien, vous aussi, ô mon doux Père, qu'il ne vous arrive de tomber dans les mêmes erreurs que les miennes parce que c'est une chose trop pénible que de perdre la lumière qui nous a toujours gardée vivante ! Et ainsi, je suis certaine que, regardant ce qui m'est arrivé, vous ne commettrez pas cette erreur.

Et moi aussi, désormais, après la lecture de vos paroles paternelles, je suis décidée à m'oublier totalement pour être attentive au bien spirituel du prochain. Et j'espère qu'ainsi, en échange du bien que je ferai au prochain, le beau Crucifié me rendra cette lumière et cette ardeur qui me gardaient en vie. Finalement, je ne serai plus comme morte, aux prises avec mes doutes et mes soupçons, (comme j'en avais l'habitude) sur toutes les inspirations qui me venaient. Maintenant, au contraire, avec l'aide du Christ et de vos prières, j'espère que l'expérience me rendra capable de discerner le bien du mal et ce qui est certain de ce qui est douteux.

Voyez donc, très cher Père, quel bien m'ont fait vos paroles ! Oh, si Dieu voulait que je puisse toujours vous parler ! Mais jusqu'à ce qu'il me soit permis de vous voir, ayez la bonté de m'écrire de temps en temps. En effet, la lecture de vos lettres me donne l'impression de vous parler et vous reconforterez ainsi mon esprit. Celui-ci, même au milieu de cette mer de soucis, pourra trouver le repos en vous lisant.

A. P. A.

74 À ce point, dans l'autographe, tout un paragraphe a été raturé puis repris plus loin d'une manière un peu différente et plus diffuse. Comme il me semblait y découvrir quelques éléments utiles, nous le donnons ici en note ; à défaut d'autre chose, il vaudra au moins comme un exemple de la manière exacte dont écrivait notre Fondateur :

un peu à la fois, j'ai perdu ma ferveur initiale à cause de la justice du Christ envers moi. Comme je renonçais à me fatiguer pour le prochain, Il a cessé de me donner les désirs et les connaissances qu'il m'accordait. Maintenant, grâce à vos paroles paternelles, j'ai retrouvé le courage de me perdre moi-même (renoncer à moi-même) pour l'utilité du prochain et de ne plus considérer comme des doutes toutes les inspirations qui me venaient. Très cher Père, comme je voudrais volontiers vous parler souvent. Mais puisque cela ne m'est pas accordé pour le moment, ayez au moins la bonté de m'écrire, et ce que le Crucifié vous montrera m'être nécessaire, dites-le moi ouvertement. (*Cette note n'est pas du traducteur. J'ai reproduit ici intégralement la note du P. Colciago.*)

IC.XC. +